



**La mixité culturelle au sein des élites québécoises  
au XIX<sup>e</sup> siècle :  
l'exemple de la famille Marchand, 1791-1900**

**Mémoire**

**Alex Tremblay**

**Maîtrise en histoire**  
Maître ès Arts (M. A.)

Québec, Canada

© Alex Tremblay, 2014



## Résumé

Ce mémoire met en lumière la mixité culturelle au sein des élites québécoises entre 1791 et 1900 en se penchant sur une de ses dimensions les plus intimes : la famille. En nous penchant sur l'exemple de la famille de l'ancien premier ministre Félix-Gabriel Marchand, nous montrons que ces couples s'inscrivent dans les mêmes stratégies de reproduction sociale que les élites endogames. Toutefois, la mixité les amène à revoir les structures familiales et à adopter une culture mixte qui n'est pas très éloignée de chacun des deux milieux. En effet, les élites partagent une culture commune tout en ayant leurs particularités à cette époque. En nous appuyant essentiellement sur la correspondance de cette famille et, dans une moindre mesure, sur le journal intime de Joséphine Marchand, nous montrons également que les enfants nés de ces unions adoptent rapidement la culture d'un des deux parents – dans ce cas-ci, celle du père. Cependant, cela ne les empêche pas de conserver une plus grande ouverture au groupe ethnolinguistique duquel est issu leur second parent et de s'imposer comme un pont entre ces deux communautés.



# Table des matières

<b>RÉSUMÉ</b>	<b>III</b>
<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>V</b>
<b>LISTE DES TABLEAUX</b>	<b>VII</b>
<b>ABRÉVIATIONS</b>	<b>VII</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>XII</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>I. HISTORIOGRAPHIE</b>	<b>3</b>
I.1 RELATIONS ENTRE LES ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES	3
I.2 L'HISTOIRE DES FAMILLES MIXTES AU QUÉBEC	5
I.3 HISTOIRE DES ÉLITES	9
<b>II. PROBLÉMATIQUE DU MÉMOIRE ET HYPOTHÈSE</b>	<b>11</b>
<b>III. SOURCES</b>	<b>12</b>
<b>IV. MÉTHODOLOGIE ET PLAN DU MÉMOIRE</b>	<b>15</b>
<b>CHAPITRE 1: LES COUPLES MIXTE, LIEU DE RENCONTRE DE DEUX CULTURES</b>	<b>18</b>
<b>I. LA GENÈSE D'UNE FAMILLE MIXTE : UNE QUESTION D'AFFAIRES</b>	<b>18</b>
<b>II. UN FOYER ET UNE ÉDUCATION FAISANT PLACE AUX DEUX CULTURES</b>	<b>23</b>
<b>III. LA VIE RELIGIEUSE D'UNE FAMILLE MIXTE : ENTRE COHABITATION ET INTÉGRATION</b>	<b>28</b>
<b>IV. UN RÉSEAU DE SOCIABILITÉ ORIENTÉ VERS LES ANGLOPHONES</b>	<b>34</b>
IV.1 LA CONSOLIDATION ET LE DÉVELOPPEMENT DE LIENS AVEC LES ÉLITES AMÉRICAINES FRONTALIÈRES	34
IV.2 L'IMPORTANCE GRANDISSANTE DES ÉLITES ANGLOPHONES LOCALES ET MONTRÉALAISES	36
IV.3 ET LES CANADIENS?	38
<b>V. LA CULTURE DES FAMILLES MIXTES</b>	<b>40</b>
V.1 LA CULTURE DES ÉLITES	40
V.2 ENTRE « ANGLICISATION » DES CANADIENS ET « CANADIANISATION » DES ANGLOPHONES	42
<b>VI. UN LIEN TÊNU AVEC LES MÉTROPOLIS</b>	<b>44</b>
<b>VII. CONCLUSION</b>	<b>47</b>

<b>CHAPITRE 2: LA « CANADIANISATION » D'UNE FAMILLE MIXTE</b>	<b>51</b>
<b>I. UN MARIAGE DÉCISIF</b>	<b>52</b>
<b>II. LA FOI, PUISSANT MARQUEUR CULTUREL</b>	<b>57</b>
<b>III. SAINT-JEAN, UNE VILLE QUI SE « CANADIANISE »</b>	<b>61</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>69</b>
<b>TROISIÈME CHAPITRE : UNE DESCENDANCE ENTRE DEUX CULTURES</b>	<b>71</b>
<b>I. UN RÉSEAU DE SOCIABILITÉ À L'IMAGE DES MARCHAND</b>	<b>71</b>
I.1 LA « CANADIANISATION » DU RÉSEAU DE SOCIABILITÉ DE LA FAMILLE	71
I.2 UNE FACILITÉ À INTERAGIR AVEC LES ANGLOPHONES	74
I.3 UN RÉSEAU DE SOCIABILITÉ SE DISTINGUANT PAR SA MIXITÉ	79
<b>II. LES ÉLITES MIXTES : UN PONT ENTRE LES COMMUNAUTÉS</b>	<b>81</b>
II.1 UN RÔLE DE « TRAIT D'UNION » ENTRE ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES	81
II.2 DES ÉLITES QUI INCARNENT CE LIEN : LA CONSCIENCE DE LA MIXITÉ	84
<b>III. LE RAPPORT AVEC LES MÉTROPOLES DE FÉLIX-GABRIEL MARCHAND : UN SUJET BRITANNIQUE INFLUENCÉ PAR LA FRANCE</b>	<b>87</b>
III.1 LA FRANCE, UN MODÈLE CULTUREL	88
III.2 L'INFLUENCE DE LA MIXITÉ DANS LE RAPPORT AVEC LA GRANDE-BRETAGNE	91
III.3 L'UTILISATION DE L'APPAREIL POLITIQUE POUR CONSOLIDER LES LIENS AVEC LES MÉTROPOLES	93
<b>CONCLUSION</b>	<b>95</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>98</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>104</b>
<b>ARCHIVES</b>	<b>104</b>
<b>SOURCES IMPRIMÉES</b>	<b>105</b>
<b>SOURCES BIOGRAPHIQUES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE</b>	<b>106</b>
<b>ÉTUDES (MONOGRAPHIES ET ARTICLES)</b>	<b>107</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>117</b>

## Liste des tableaux

Tableau I : Composition de la famille de Gabriel Marchand en 1835	p. 24
Tableau II : Parrains et marraines des enfants de Gabriel Marchand et Mary Macnider	p. 39
Tableau III : Formation du conseil municipal de Saint-Jean en 1858	p. 63
Tableau IV : Répartition des habitants de la ville de Saint-Jean selon leur origine entre 1851 et 1901	p. 64
Tableau V : Parrains et marraines des enfants de Félix-Gabriel Marchand et Hersélie Turgeon	p. 66
Tableau VI : Répartition des habitants de la ville de Saint-Jean selon la confession religieuse entre 1851 et 1901	p. 68

## Abréviations

BAC : Bibliothèque et Archives Canada.

BAnQ-Q : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Québec.

BAnQ-M : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Montréal.

BAnQ-S : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Sherbrooke.

*DBC : Dictionnaire biographique du Canada.*





*À ma mère, Sylvie,  
et à mon père, Roger,  
qui ont toujours été là pour m'encourager  
et m'entourer de multiples attentions  
depuis le début de mes études*



## Remerciements

Ce mémoire n'aurait probablement jamais vu le jour sans le soutien précieux d'une multitude de gens que je tiens ici à remercier. Mon directeur de recherche, Donald Fyson, s'est avéré d'un soutien indéfectible à tous les instants. Dès que je l'ai rencontré au début des mes études universitaires, j'ai su que c'était avec lui que je désirais poursuivre à la maîtrise. Sa rigueur intellectuelle, sa disponibilité et sa générosité m'ont, tout au long de la rédaction, permis d'améliorer considérablement mon mémoire et les quelques articles qui en découlent. J'ai également eu le bonheur de le voir se joindre avec enthousiasme aux nombreux projets dans lesquels je me suis engagé tout au long de mes études. Je me considère également privilégié d'avoir pu jouir de son soutien indéfectible dans les nombreuses demandes de bourses que j'ai remplies pendant mes études. À parfois moins d'une semaine d'avis, il a su rédiger des lettres de recommandation particulièrement élogieuses et relire avec soin les projets de recherche que je proposais. Si j'entame aujourd'hui le doctorat avec une bourse d'études supérieures du Canada Vanier, c'est en grande partie grâce à lui et c'est avec grand plaisir que je débute ce nouveau projet de recherche avec lui. Je tiens également à exprimer une reconnaissance particulière à Daniel Navarro qui m'a donné l'audace de poser ma candidature pour cette bourse et qui m'a soutenu tout au long de mes études.

Si j'ai pu consacrer autant d'heures à cette recherche et à de nombreux projets, c'est en grande partie grâce au généreux soutien financier du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH). Je leur suis particulièrement reconnaissant d'avoir cru en mes capacités et en la pertinence de mon projet de recherche. À l'heure où le soutien financier dans le domaine des sciences humaines se raréfie, il est plus que jamais apprécié de pouvoir en bénéficier et de redonner à la communauté le fruit de son travail en s'y engageant activement. L'historien Martin Pâquet s'avère à cet égard un exemple inspirant et je me considère privilégié d'avoir pu bénéficier de son soutien et de ses encouragements dans mes nombreux projets. Je tiens d'ailleurs à le remercier pour ses suggestions éclairantes sur mon mémoire et à exprimer une gratitude particulière à Brigitte Caulier pour ses remarques avisées. Leurs commentaires m'ont permis d'améliorer sensiblement ce mémoire.

Je n'aurais également pas pu approfondir autant le sujet sans le concours de nombreuses personnes qui, tout au long de ma recherche, m'ont aiguillé sur des pistes intéressantes. Je remercie donc chaleureusement François Lafrenière pour la rapidité et la précision avec laquelle il a répondu à chacune de mes questions sur la famille Marchand et l'histoire de Saint-Jean-sur-Richelieu ainsi que Nicole Poulin de la Société d'histoire du Haut-Richelieu pour la documentation sur la famille Marchand qu'elle m'a si généreusement envoyée. J'ai également une sincère reconnaissance pour Claire Goyette, archiviste à la Congrégation Notre-Dame, Anne-Marie Charuest, archiviste au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, et Gilles Gallichan, ancien historien à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, qui m'ont, tour à tour, fourni de précieuses informations sur la famille Marchand. Enfin, je remercie toute l'équipe du centre d'archives de Québec de BANQ et, plus particulièrement, Rénald Lessard, Michel Simard et Sylvie Bédard.

Cette recherche m'a également donné l'occasion de faire de belles rencontres. Parmi celles-ci, Martine Brault-Genest, une femme passionnante et passionnée qui m'a toujours reçu avec beaucoup d'hospitalité chez elle à Kamouraska et qui a eu la générosité de m'ouvrir les archives privées de la famille Marchand. C'est toujours avec une petite pensée pour elle et son amour de la vie contagieux que je me plonge dans l'histoire de sa famille. Je la remercie donc du fond du cœur pour sa générosité et ses confidences sur ses ancêtres. Je tiens également à remercier l'historien Yves Beaugard de m'avoir aussi généreusement ouvert sa collection et de m'avoir donné l'occasion d'aiguiser ma plume dans la revue *Cap-aux-Diamants* depuis maintenant plus de quatre ans.

Mon mémoire n'aurait également pu voir le jour sans le soutien indéfectible de nombreux amis. À cet égard, je tiens à remercier chaleureusement l'historienne Julie Beloin qui, depuis près de deux ans, relit avec attention pratiquement tout ce que j'écris et m'offre avec générosité conseils et soutien en plus de participer à bon nombre de mes projets. La rédaction n'aurait également jamais progressé aussi rapidement sans le précieux support de Jonathan Fortin. Ses encouragements constants et ses suggestions pertinentes m'ont permis de garder le cap dans les moments de doute. Je tiens également à saluer mes complices de la radio (Kim Chabot, Anthony Savard-Goguen, Rémi Bouguet, Joseph Gagné, Marie-Claude Dionne et Laurence Tilmant) ainsi que mes collègues du CIÉQ (Isabelle Beaugard-Gosselin, Arianne Vignola, Alexandre Bégin, Élise-Audrée Guay et Giselle

Giral). Ils m'ont, tout au long de mon mémoire, encouragé tout en m'offrant de beaux moments de complicité. Ces remerciements ne sauraient être complets sans saluer mes amis les plus chers (Audrey Thibodeau-Laprise, Serge Gagnon, Jean-Sébastien Durand et André Larose) qui ont toujours été derrière moi. Enfin, je ne saurais passer sous silence les multiples encouragements et attentions de tous les membres de ma famille et, plus spécifiquement, ceux de mon père et de ma mère, Roger Tremblay et Sylvie Lamarche.

Enfin, je tiens à exprimer une pensée spéciale pour le musicologue Bertrand Guay qui, il y a déjà de cela quelques années, me faisait découvrir Félix-Gabriel Marchand et sa descendance fascinante. Il n'a pas cessé de nourrir mon enthousiasme pour cette famille depuis et c'est avec un certain plaisir que je peux maintenant lui dire, à la manière de Félix-Gabriel Marchand, « Mais, grand Dieu, voilà bien que sur lui je remonte / Et qu'insensiblement sous ma main il se dompte !... / Bravo !...j'ai mon [mémoire]!... ».





## Introduction

« What's wrong with our family? [...] Un père anglais. Une mère française. Des enfants forcés à choisir entre leur père et leur mère. Une famille coupée en deux dès le départ, vouée à l'échec<sup>1</sup> ». Tels sont les mots de David Nelligan et de son épouse Émilie pour expliquer leurs problèmes familiaux dans l'opéra *Nelligan*. Dans cette œuvre écrite en 1990 par le dramaturge Michel Tremblay et mise en musique par le compositeur André Gagnon, la famille du poète Émile Nelligan est présentée comme une famille dysfonctionnelle. Le père, David Nelligan, y apparaît comme un Irlandais rigide voulant imposer sa langue à ses enfants alors que la mère, Émilie Hudon, est dépeinte comme une Canadienne française malheureuse, mais résignée à ce que ses enfants soient élevés dans la langue de leur père. Bien plus qu'une simple théâtralisation des familles constituées de parents issus de cultures différentes, cet opéra montre bien la perception qu'ont bon nombre de Québécois des relations entre anglophones et francophones au Québec. Celles-ci sont en grande partie considérées comme antagoniques dans le récit narratif enseigné dans les écoles secondaires du Québec<sup>2</sup>. Pourtant, les rapports entre anglophones et francophones au sein des élites sont fréquents et loin d'être aussi conflictuels que ne l'a laissé entendre l'historiographie<sup>3</sup>. Les deux communautés se côtoient fréquemment lors de réceptions<sup>4</sup> et d'activités sportives<sup>5</sup> et leurs enfants s'unissent dans les liens sacrés du mariage<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Michel Tremblay, *Nelligan : livret d'opéra*, Montréal, Leméac, 1990, p. 43-44.

<sup>2</sup> Au terme de leur cours d'histoire en secondaire 4, 68,4% des élèves interrogés par Jocelyn Létourneau et Christophe Caritey parlent du rapport de force Anglais-Français alors qu'ils n'étaient que 53,4% à le faire parmi ceux qui n'avaient pas encore suivi ce cours. De plus, le pourcentage de jeunes qui en parlent comme une agression passe de 5,5% à 14% (Jocelyn Létourneau et Christophe Caritey, « L'histoire du Québec racontée par les élèves de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaire : l'impact apparent du cours d'histoire nationale dans la structuration d'une mémoire historique collective chez les jeunes Québécois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 1, 2008, p. 82.).

<sup>3</sup> Michel Brunet, *La présence anglaise et les Québécois*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Les Intouchables, 2009 (1958), p. 66-96.

<sup>4</sup> En janvier 1868, par exemple, les officiers du 30<sup>e</sup> régiment offrent un banquet à la Citadelle auquel sont conviés les principaux notables francophones (Cartier, Duval, Chauveau, Cauchon, etc.) de la ville (*L'Événement*, 14 janvier 1868, p. 2, col 4.).

<sup>5</sup> La crosse, par exemple, réunit sur le terrain des équipes formées de francophones et d'anglophones qui fraternisent ensuite autour d'un repas (*Le Canadien*, 10 juillet 1868, p. 2, col 4-5.).

<sup>6</sup> Pensons entre autres aux cas connus de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé (1786-1871) et de Benjamin Le Moine (1785-1856) qui ont chacun épousé une femme d'origine britannique ou américaine et d'Andrew Stuart (1812-1891) et de Charles Joseph Alleyn (1817-1890) qui se sont mariés avec des Canadiennes.

Or, bien que ces unions soient assez fréquentes au sein des élites<sup>7</sup>, peu de chercheurs en ont fait l'objet principal de leurs travaux. Pourtant, l'histoire du Québec ne manque pas d'exemples célèbres qui témoignent des mariages interreligieux ou interethniques. Il suffit de mentionner les noms de Félix-Gabriel Marchand, Arthur Buies, Charles Baillaigé, John Jones Ross, James MacPherson Le Moine et de tant d'autres célèbres et moins célèbres pour s'en convaincre. Ces seuls exemples illustrent avec éloquence qu'une part significative des élites sont issues de telles unions. Nous proposons donc d'examiner les processus de formation des couples mixtes et la trajectoire des enfants qui en résulte.

Pour ce faire, nous nous penchons sur l'exemple de la famille de l'ancien premier ministre Félix-Gabriel Marchand<sup>8</sup>. Celle-ci nous apparaît particulièrement intéressante puisqu'elle nous permet de saisir plusieurs types d'élites et de voir comment elles évoluent dans le temps. L'aïeul, Gabriel (1780-1852), fait fortune dans le commerce du bois et participe à la défense de la colonie lors de la Guerre de 1812 alors que Félix-Gabriel (1832-1900) s'illustre dans les domaines du journalisme, des lettres, du droit et de la politique. C'est donc pour cette raison – et parce que les sources consultées rendent davantage compte de la vie de Félix-Gabriel que de celle de ses frères et sœurs – que nous nous penchons sur lui et sa famille.

Cette étude de cas familiale nous permet d'étudier en profondeur les processus de formation des couples mixtes au sein des élites, les spécificités de ces familles et la trajectoire des enfants qui en sont issus entre 1791 et 1900, c'est-à-dire du début de la vie active de Gabriel Marchand à la mort de son fils Félix-Gabriel. Encore une fois, ce sont les sources sur la mixité – abondantes jusqu'en 1900, mais plus rares après cette époque – qui nous imposent ce cadre chronologique. De même, notre cadre géographique découle de notre objet d'étude : la famille Marchand. Nous nous penchons de ce fait sur les deux

---

<sup>7</sup> Un échantillonnage formé à partir des données du recensement de la ville de Québec en 1871 permet de saisir l'ampleur de la mixité au sein des élites. Des 333 couples recensés (principalement des professionnels et des hauts fonctionnaires), un peu plus de 10% sont formés d'un anglophone et d'une francophone ou l'inverse. Qui plus est, environ 20% des anglophones et 20% des francophones qui sont en couple sont mariés à un membre de l'autre groupe. Notons toutefois que cet échantillon n'inclut pas les marchands puisqu'il est difficile de cerner leur richesse et de jauger de leur appartenance aux élites à partir seulement des recensements (BAC, Recensement du Canada, 1871, district de recensement no. 147.).

<sup>8</sup> Pour plus d'information sur les liens unissant les différents membres de la famille Marchand, on consultera les arbres généalogiques joints en annexe.

principaux lieux où ses membres ont vécu : Saint-Jean-sur-Richelieu (à l'époque nommée Saint-Jean) et Québec.

Bien loin de se vouloir représentatif de l'ensemble des élites de cette époque, notre mémoire vise à brosser une étude détaillée d'une expérience particulière et, ainsi, en arriver à nuancer et à revoir certaines conceptions toujours présentes dans l'historiographie. Tout comme Karl Bourassa, nous estimons que le modèle de classement des élites développé par Paul-André Linteau<sup>9</sup> s'avère incomplet pour catégoriser les élites du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Celles-ci ne se définissent pas seulement par leur capital, mais aussi par leur appartenance socioculturelle, ce sur quoi nous nous proposons de lever le voile. De plus, nous désirons combler un vide dans l'historiographie en étudiant une famille issue d'un père franco-catholique et d'une mère anglo-protestante. Bien que les élites anglophones et francophones entretiennent des relations étroites dans leurs activités sociales, les études qui leur sont consacrées se sont essentiellement cantonnées à l'élite anglophone<sup>11</sup>, d'une part, et l'élite francophone, d'autre part<sup>12</sup>.

## I. Historiographie

### I.1 Relations entre les anglophones et francophones

L'étude de l'histoire des relations entre anglophones et francophones au Québec n'a rien de nouveau. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, François-Xavier Garneau fait état de ces relations dans son *Histoire du Canada*<sup>13</sup>. C'est toutefois dans les années 1960 et 1970, que cette question prend forme plus concrètement sous l'impulsion d'historiens – pensons notamment à Michel Brunet – qui proposent une lecture nationaliste du phénomène. On met l'accent sur les distinctions nationales entre « Anglais » et « Canadiens » et on évoque avec mépris ceux qui ont choisi de « collaborer ». Les Canadiennes qui s'unissent à « l'ennemi » sont le reflet d'« un certain relâchement des mœurs » puisque le Canadien

---

<sup>9</sup> Paul-André Linteau, « Quelques réflexions autour de la bourgeoisie québécoise, 1850-1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 30, n° 1, 1976, p. 55-66.

<sup>10</sup> Karl Bourassa, « Charles Carroll Colby : la vie professionnelle et le réseau d'affaires d'un bourgeois des Cantons de l'Est du XIX<sup>e</sup> siècle », *Mémoire de maîtrise*, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 2012, p. 4-5.

<sup>11</sup> Louisa Blair, *Les Anglos : la face cachée de Québec*, Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2005, 2 vol.

<sup>12</sup> Jean Cimon, *Ulric J. Tessier : la bourgeoisie francophone au XIX<sup>e</sup> siècle*, Sillery, Septentrion, 1997, xi-257 p.

<sup>13</sup> À ce sujet, on consultera Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis Saint-Jacques *et al.*, *François-Xavier Garneau : une figure nationale*, Québec, Éditions Nota bene, 1998, 398 p.

« éprouve une haine profonde [et] est naturellement porté à s’opposer à l’occupant de son territoire<sup>14</sup> ».

À partir du milieu des années 1980, plusieurs chercheurs délaissent cette histoire qui insiste sur les relations tendues entre ces deux groupes culturels pour plutôt les comparer. Si cette approche permet de bien faire ressortir les spécificités de chacune des communautés étudiées, elle les présente toutefois comme des entités quasiment hermétiques. À la manière de Sherry Olson et Patricia Thornton qui se fondent sur trois familles issues de cultures différentes (canadienne-française catholique, anglo-protestante et irlando-catholique) pour étudier l’évolution de la population montréalaise au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, bon nombre de chercheurs laissent sous-entendre que les interactions entre ces différents groupes sont quasiment absentes. Pensons notamment à Marc Lafrance et David-Thierry Ruddel qui insistent sur la ségrégation des différents groupes ethniques de la ville de Québec<sup>16</sup> ou à Jean Hamelin et Nicole Gagnon qui ramènent le phénomène des unions interculturelles aux élites seulement<sup>17</sup>. Or, les unions entre ces communautés culturelles – trop souvent soulignées brièvement sans être véritablement étudiées – sont justement l’un des éléments que nous souhaitons comprendre.

Cependant, certains historiens ont été emmenés à s’y intéresser, notamment grâce au développement de l’histoire régionale. En se penchant sur des zones de contact habitées par des populations d’origines différentes, plusieurs chercheurs – comme les auteurs de *l’Histoire des Cantons de l’Est*<sup>18</sup> – en sont venus à proposer des études de cas intéressantes qui apportent des précisions supplémentaires sur les rapports qu’entretiennent entre eux des gens issus de groupes religieux, ethniques et linguistiques différents. À la suite de ces historiens qui abordent les relations interculturelles en raison de la région retenue, certains ont fait des rapports entre les membres des différents groupes culturels leur sujet d’étude et

---

<sup>14</sup> Michel Brunet, *Les Canadiens après la conquête 1759-1775 : De la révolution canadienne à la révolution américaine*, Montréal, Fides, 1969, p. 29.

<sup>15</sup> Sherry Olson et Patricia Thornton, « Familles montréalaises du XIX<sup>e</sup> siècle : trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n° 2, 1992, p. 51-75.

<sup>16</sup> Marc Lafrance et Thierry Ruddel, « Physical Expansion and Socio-Cultural Segregation in Quebec City, 1765-1840 », Gilbert Stelter et Alan Artibise, dir., *Shaping the Urban Landscape: Aspects of the Canadian City-Building Process*, Ottawa, Carleton University Press, 1982, p. 148-172.

<sup>17</sup> Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois*, Volume III : *Le XX<sup>e</sup> siècle*, Tome 1 : *1898-1940*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 319-325.

<sup>18</sup> Jean-Pierre Kesteman, Peter Southam et Diane Saint-Pierre, *Histoire des Cantons de l’Est*, Québec, Presses de l’Université Laval, 1998, 829 p. Coll. « Régions du Québec », 10.

ont choisi un cadre géographique en fonction de celui-ci. Wolfgang Helbich et ses étudiants se sont penchés sur la région de Waterloo pour mettre de l'avant les raisons et les circonstances entourant les mariages entre époux de confessions différentes et l'intégration de ces couples dans la vie religieuse paroissiale<sup>19</sup>. Pierre-Louis Lapointe nous a, quant à lui, offert une étude quantitative sur la région de Buckingham<sup>20</sup> dans laquelle il allie ethnie et religion tout en analysant plusieurs canaux à travers lesquels se matérialisent les relations interethniques et interreligieuses (vie religieuse, scolaire et sociale)<sup>21</sup>. Toutefois, Helbich, Lapointe et les autres chercheurs intéressés par ces questions dressent des études générales chiffrées permettant de mesurer l'importance du phénomène dans une communauté sans s'intéresser aux expériences individuelles. Seule Maude-Emmanuelle Lambert semble s'être intéressée à montrer que certaines familles de l'élite francophone sont très ouvertes à la culture des anglophones<sup>22</sup>. C'est donc dans cette perspective que nous désirons ancrer notre étude en tentant de cerner les réalités propres à une famille mixte et en examinant comment celle-ci se définit et interagit avec les cultures métropolitaines et locales.

## **I.2 L'histoire des familles mixtes au Québec**

L'historiographie traitant des mariages mixtes et des familles qui en émergent est, quant à elle, beaucoup moins développée. Jusque dans les années 1960, elle est le fait de quelques prêtres-historiens qui abordent ce thème pour mettre de l'avant la conversion au catholicisme de figures politiques bien en vue. Le frère Alfred Dooner, par exemple, étudie les circonstances ayant mené l'ancien chef politique du Canada-Uni Allan Napier MacNab à épouser une catholique particulièrement pieuse et les répercussions d'une telle union sur

---

<sup>19</sup> Judith Becker et Wolfgang Helbich, « Catholiques et protestants à Waterloo, Qué., 1860-1920 : des relations complexes dans une période de changement de majorité », *Sessions d'étude de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 66, 2000, p. 29-48.; Wolfgang Helbich, « Bicultural Cohabitation in Waterloo, Québec, 1850-1925 », *Revue d'études des Cantons-de-l'Est/ Journal of Eastern Townships Studies (RECE/JETS)*, vol. 6, printemps 1995, p. 57-68.

<sup>20</sup> Pierre-Louis Lapointe, *Les Québécois de la bonne entente : un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham, 1850-1950*, Sillery, Septentrion, 1998, 358 p.

<sup>21</sup> Soulignons toutefois que ses recherches ont été sérieusement remises en question par l'historien Robert C. H. Sweeny (Robert C.H. Sweeny, Compte-rendu de l'ouvrage de Pierre-Louis Lapointe, *Les Québécois de la bonne entente : un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham, 1850-1950*, Sillery, Septentrion, 1998, 358 p., *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 4, printemps 1999, p. 581.).

<sup>22</sup> Maude-Emmanuelle Lambert, « La petite bourgeoisie francophone en milieu périphérique: parcours historiques d'une famille de marchands généraux de Rimouski, sur trois générations (1855-1945) », *Mémoire de maîtrise*, Québec, Université Laval, 2005, p. 96.

la vie des époux et l'éducation des enfants<sup>23</sup>. Il faut attendre au milieu des années 1960 pour qu'un réel intérêt pour cette question émerge dans le milieu universitaire. Avec la tenue de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (1963), un groupe de sociologues dirigé par Colette Carisse se met à étudier les « mariages bi-ethniques » à l'aide de statistiques et d'enquêtes orales afin de cerner l'ampleur du phénomène dans les années 1950 et 1960 à Montréal<sup>24</sup>. Toutefois, les résultats se contentent de souligner la rareté du phénomène et s'intéressent davantage aux couples qu'aux familles qui en résultent<sup>25</sup>.

Au cours des décennies suivantes, la mixité est abordée de façon ponctuelle dans certains travaux sans jamais constituer un objet d'étude à part entière. Dans les notices du *Dictionnaire biographique du Canada*, la plupart des mariages mixtes sont mentionnés très furtivement sans qu'on en dise davantage<sup>26</sup>. Ainsi, les seuls détails concernant l'union d'Honoré Beaugrand à son épouse méthodiste sont contenus dans une courte phrase essentiellement descriptive : « le 5 octobre 1873, il épousa à l'église méthodiste St Paul de Fall River, Massachusetts, Eliza Walker (1854–1934), et ils eurent une fille, Estelle (1881–1918)<sup>27</sup> ». Les auteurs de ces biographies évacuent même presque complètement les effets de la rencontre de ces deux cultures religieuses dans leur texte. Pourtant, on perçoit bien que plusieurs personnages étudiés vivent dans un pluralisme religieux et culturel<sup>28</sup>. Les quelques biographies d'individus issus d'une union mixte qui paraissent à cette époque<sup>29</sup>

---

<sup>23</sup> Alfred Dooner, « The Conversion of Sir Allan MacNab, Baronet (1798-1862) », *Sessions d'étude de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 10, 1942-1943, p. 47-64.

<sup>24</sup> Colette Carisse, *Orientations culturelles des conjoints dans les mariages bi-ethniques*, Rapport de recherche soumis à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, Montréal, janvier 1966.

<sup>25</sup> Colette Carisse, « Orientations culturelles dans les mariages entre Canadiens français et Canadiens anglais », *Sociologie et sociétés*, vol. 1, n° 1, 1969, p. 39-52.

<sup>26</sup> Nous soupçonnons même que certaines biographies éludent complètement cette question en précisant uniquement le nom de deux époux, alors qu'il y a mariage interreligieux.

<sup>27</sup> François Ricard, « BEAUGRAND, Honoré », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/beaugrand\\_honore\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/beaugrand_honore_13F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>28</sup> La biographie de James MacPherson Le Moine, par exemple, ne contient presque aucune information sur le milieu mixte dans lequel il grandit. Pourtant, l'auteur précise qu'il est baptisé selon les rites catholiques, qu'il s'est marié à l'église presbytérienne Saint Andrew et qu'il « fut inhumé le 7 [février 1912] au cimetière protestant Mount Hermon après des funérailles célébrées en l'église catholique Saint-Michel. » (Roger Le Moine, « LE MOINE, sir James MacPherson », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/le\\_moine\\_james\\_macpherson\\_14F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/le_moine_james_macpherson_14F.html), consulté le 30 septembre 2013.).

<sup>29</sup> Roger Le Moine, *Un Québécois bien tranquille*, Sainte-Foy, Éditions La Liberté, 1985, 187 p.; Jacques Castonguay, *Au temps de Philippe Aubert de Gaspé : Lady Stuart*. Montréal, Éditions du Méridien, 1986, 125 p.

éludent quant à elles souvent la mixité pour n'en garder que les détails pertinents pour comprendre la trajectoire du personnage étudié ou quelques anecdotes sympathiques<sup>30</sup>. Or, nous entendons justement mettre de l'avant la rencontre entre franco-catholiques et anglo-protestants tant au sein du couple que chez les enfants qui grandissent dans des familles mixtes en étudiant le phénomène sur plusieurs générations.

Fort heureusement, depuis le début des années 1990 – voire le milieu des années 1980 – plusieurs chercheurs délaissent le cadre plus institutionnel préalablement privilégié pour s'intéresser davantage aux chocs entre les cultures et à la pratique religieuse individuelle à travers des études de cas. Ainsi, des historiens comme Christine Hudon<sup>31</sup> et Serge Gagnon<sup>32</sup> se sont penchés sur le sujet dans une approche s'inscrivant en continuité avec la micro-histoire tout en se servant de sources nouvelles et en posant un regard neuf sur celles déjà utilisées auparavant pour étudier la mixité. Les travaux de Christine Hudon, par exemple, apparaissent particulièrement intéressants puisqu'ils fournissent de multiples détails sur la manière dont ces unions sont vécues au quotidien et s'attardent à l'intégration des époux de confession différente à la communauté de leur partenaire. Toutefois, c'est davantage les rencontres entre les membres de différentes confessions religieuses que la formation des familles mixtes qui intéressent Hudon. Nous comptons donc faire de la mixité l'objet principal de notre recherche et documenter davantage les processus de formation de ces couples. Enfin, l'historienne Bettina Bradbury aborde aussi la question dans son ouvrage *Wife to Widow. Lives, Laws, and Politics in Nineteenth-Century Montreal*<sup>33</sup>. À travers l'analyse du parcours de près de 3000 veuves, elle traite ici et là des mariages mixtes et, surtout, de la mixité culturelle de manière plus générale. Nous nous inscrivons d'ailleurs dans la perspective de Bradbury en abordant tout comme elle la mixité sous différents angles (religieux, linguistique, etc.).

---

<sup>30</sup> Jacques Castonguay, par exemple, met l'accent sur le fait que les Stuart possédaient un « extraordinaire perroquet qui avait appris à saluer ses maîtres en anglais et en français » (Castonguay, *Au temps de Philippe Aubert de Gaspé : Lady Stuart, op. cit.*, p. 94.).

<sup>31</sup> Christine Hudon, « Family Fortunes and Religious Identity : The French-Canadian Protestants of South Ely, Quebec, 1850-1901 », Nancy Christie dir., *Households of Faith : Family, Gender, and Community in Canada, 1760-1969*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, p. 139.

<sup>32</sup> Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, xii-300 p.

<sup>33</sup> Bettina Bradbury, *Wife to Widow. Lives, Laws, and Politics in Nineteenth-Century Montreal*, Vancouver, UBC Press, 2011, 502 p.

Plus récemment, plusieurs juristes<sup>34</sup>, sociologues<sup>35</sup> et géographes<sup>36</sup> se sont intéressés à la question dans une perspective historique. Si l'apport des premiers demeure, somme toute, marginal<sup>37</sup>, celui des géographes est plus important. Avec la création de centres de recherches pluridisciplinaires comme le CIÉQ (1993), il devient dorénavant plus facile pour les géographes de mener des recherches dans lesquelles ils s'attardent à la cohabitation de certains groupes ethniques et religieux dans des espaces donnés et de créer des cartes précieuses pour les historiens. Dans leur atlas historique sur la paroisse, Serge Courville et Normand Séguin abordent la question de « l'ethno-identité religieuse » des Irlandais catholiques et leur « environnement culturel très différent de celui que connaissent » les Canadiens français. Cependant, si on y évoque les mariages mixtes en mentionnant qu'ils se multiplient, on ne donne pas plus de détails sur ces unions entre Irlandais et Canadiens alors que Courville et Séguin affirment pourtant qu'il y a un « taux relativement élevé de mariages entre catholiques irlandais et Canadiens français<sup>38</sup> ».

Les travaux d'historiens sur les familles mixtes demeurent donc encore aujourd'hui assez rares au Québec même si les études sur le sujet se multiplient en sociologie, en sciences religieuses et en anthropologie. Aucune synthèse ne semble d'ailleurs avoir émergé de ce champ de recherche en renouveau. Les seuls chercheurs s'intéressant aux mariages mixtes travaillent plutôt sur les unions entre Européens et Amérindiens<sup>39</sup>. Ailleurs plusieurs auteurs se sont consacrés à cette question, bien que l'historiographie des élites tourne beaucoup autour des concepts de genre<sup>40</sup>, de l'avènement de la *middle class*<sup>41</sup> et de

---

<sup>34</sup> Michel Morin, « Le pluralisme religieux et juridique en matière d'état civil et de mariage, 1774-1921 », Lorraine Derocher dir., *L'État canadien et la diversité culturelle et religieuse, 1800-1914*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 5.

<sup>35</sup> Sophie Goulet, « La nuptialité dans la ville de Québec : étude des mariages mixtes au cours de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle », Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2002, p. 68 et 86.

<sup>36</sup> Sherry Olson, « Le peuplement de Montréal », Serge Courville dir. *Population et territoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 85.

<sup>37</sup> À notre connaissance, Michel Morin est le seul juriste à traiter de ces questions et les sociologues qui s'y intéressent sont rares.

<sup>38</sup> Serge Courville et Normand Séguin, *La paroisse*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 229, 230 et 256.

<sup>39</sup> Paul Charest, « Le métissage euro-inuit dans la sous-aire culturelle du Labrador méridional », *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. 37 n° 2/3, 2007, p. 61-75.

<sup>40</sup> E. Anthony Rotundo, *American Manhood: Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*, New York, Basic Books, 1993, xii-382 p.; R.J. Morris, *Men, Women, and Property in England, 1780-1870: A Social and Economic History of Family Strategies Amongst the Leeds Middle Classes*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, xiii-445 p.; Peter A Baskerville, *A Silent Revolution? Gender and Wealth in English Canada, 1860-1930*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2008, viii-375 p.

la vie familiale<sup>42</sup>. En effet, bon nombre de chercheurs étudiant les questions autochtones – tant aux États-Unis qu’au Canada – ont cherché à comprendre comment se forment les couples entre autochtones et occidentaux<sup>43</sup>. Les États-Unis apparaissent d’ailleurs particulièrement dynamiques dans la recherche sur les mariages mixtes. Les études sur les unions entre les différents groupes culturels habitant dans ce pays y foisonnent, en particulier celles sur les unions entre Afro-Américains et caucasiens<sup>44</sup>. Notre mémoire apparaît donc particulièrement pertinent puisqu’il contribue à documenter un phénomène assez répandu au sein des élites au XIX<sup>e</sup> siècle qui a pourtant été peu documenté au Québec.

### I.3 Histoire des élites

Nous comptons également inscrire notre recherche au sein de l’histoire des élites. Cette historiographie, contrairement aux deux précédentes, jouit d’une longue tradition, et ce, tant au Québec qu’ailleurs dans le monde<sup>45</sup>. Après des débuts timides dans certaines thèses de doctorat au cours des années 1960, cette historiographie connaît un essor considérable dans les années 1970. Si cette histoire s’articule d’abord autour de

---

<sup>41</sup> Mary Ryan, *Cradle of the Middle Class: The Family in Oneida County, New York, 1790–1865*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, xiv-321 p.; Robert Lanning, *The National Album: Collective Biography and the Formation of the Canadian Middle Class*, Ottawa, Carleton University Press, 1996, 202 p.; Andrew C. Holman, *A Sense of their Duty: Middle Class Formation in Victorian Ontario Towns*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2000, 243 p.

<sup>42</sup> David I. Kertzer et Marzio Barbagli, *Family Life in the Long Nineteenth Century 1789-1913*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2002, 2 vol.; Chris Clarkson, *Domestic Reforms: Political Vision and Family Regulation in British Columbia, 1862-1940*, Vancouver, UBC Press, 2007, 304 p.; Melanie Buddle, *The Business of Women: Marriage, Family, and Entrepreneurship in British Columbia, 1901-51*, Vancouver, UBC Press, 2010, xi-208 p.

<sup>43</sup> Katherine Ellinghaus, *Taking Assimilation to Heart: Marriages of White Women and Indigenous Men in the United States and Australia, 1887-1937*, Lincoln (Nebraska), University of Nebraska Press, 2006, 278 p.; Arica L. Coleman, « “Tell the Court I Love My [Indian] Wife” Interrogating Race and Self-Identity in Loving v. Virginia », *Souls: A Critical Journal of Black Politics, Culture, and Society*, vol. 8, n° 1, 2006, p. 67-80.; Patrick Jung, « The Creation of the Metis Society: French-Indian Intermarriage in the Upper Great Lakes », *Voyageur: Northeast Wisconsin's Historical Review*, vol. 19 n° 2, juin 2003, p. 38-48.

<sup>44</sup> Claudio Saunt, *Black, White, and Indian: Race and the Unmaking of an American Family*, New York, Oxford University Press, 2005, 312 p.; Jill E. Rowe, « Mixing It Up: Early African American Settlements in Northwestern Ohio », *Journal of Black Studies*, vol. 39, n° 6, juillet 2009, p. 924-936.

<sup>45</sup> Pensons notamment aux États-Unis où Richard Bushman et Mary Ryan ont renouvelé l’historiographie en montrant l’ascension de la classe moyenne et les processus de formation des nouvelles élites ou encore à l’Angleterre où Eric Hobsbawm et Lawrence James ont fait de même grâce à leurs travaux sur cette classe intermédiaire appelée à devenir la nouvelle bourgeoisie industrielle (Richard Bushman, *The Refinement of America: Persons, Houses, Cities*, New York, Vintage, 1993, xix-504 p.; Ryan, *op. cit.*; Eric Hobsbawm, « La middle class anglaise », Jürgen Kocka dir., *Les bourgeoisies européennes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 1996, p. 102.; Lawrence James, *The Middle Class: A History*, Londres, Little, Brown, 2006, xxii-690 p.).

problématiques dominées par l'histoire politique, rapidement les historiens se tournent vers des découpages sociologiques précis afin de comprendre les mécanismes de reproduction des élites et d'ascension sociale. Leur intérêt se porte principalement sur le XVIII<sup>e</sup> et, surtout, sur le XIX<sup>e</sup> siècle. De plus, l'histoire des élites semble particulièrement bien se prêter à la prosopographie et aux études de cas en raison de l'abondance et de la diversité de sources laissées par cette classe sociale (journaux intimes, correspondance, coupures de journaux, photographies, etc.).

Toutefois, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, l'exercice du pouvoir – principalement politique – demeure le thème majeur de cette historiographie et, comme le déplore Geoffrey Crossick, « nous n'en savons encore que trop peu sur la façon dont les membres de la bourgeoisie organisaient leurs affaires, leurs dépenses, leur consommation, leurs vies<sup>46</sup> », perspective dans laquelle s'inscrit notre mémoire. Même si ce constat demeure en grande partie fondé, plusieurs travaux ont depuis tenté de mettre de l'avant d'autres aspects des élites tels que la culture matérielle<sup>47</sup> et la sociabilité<sup>48</sup>.

Or, bien que ce champ historiographique ait fait l'objet d'une grande quantité de travaux et qu'il ait bénéficié de plusieurs tentatives de définition, le concept d'élite reste nébuleux et ceux qui tentent de le définir se heurtent souvent à la critique de leurs pairs. Au concept de bourgeoisie issu des analyses marxistes et trop axé sur la fortune et le pouvoir, a succédé celui d'élite, plus englobant et moins restrictif. Au Québec, cela se traduit par des efforts de définition et d'élargissement du concept<sup>49</sup>. C'est toutefois à l'Américain Richard Bushman que revient le mérite d'avoir offert une nouvelle façon de définir les élites au début des années 1990. Celui-ci soutient que ce sont davantage les concepts de *gentility* et

---

<sup>46</sup> Geoffrey Crossick, « La bourgeoisie britannique au XIX<sup>e</sup> siècle. Recherches, approches, problématiques », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, vol. 6, novembre-décembre 1998, p. 1126.

<sup>47</sup> Pascal Fillion, « Étude de l'univers domestique en milieu bourgeois chez les anglophones et les francophones du Québec: le cas Jourdain-Fiset », Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1998, 116 p.; John R. Porter, dir., *Un art de vivre : Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, 527 p.

<sup>48</sup> Marc Fumaroli, Gabriel de Broglie et Jean-Pierre Chaline dir., *Élites et sociabilité en France*, Paris, Perrin, 2003, 295 p.; Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1995, 270 p.

<sup>49</sup> Pensons notamment aux travaux de Paul-André Linteau cités précédemment qui introduisent une catégorie médiane entre la grande bourgeoisie anglophone et la petite bourgeoisie francophone (Linteau, *op. cit.*) et à ceux de Lorraine Gadoury sur la noblesse canadienne qu'elle tente de définir à partir des fonctions occupées par l'élite coloniale et des titres portés par celle-ci (Lorraine Gadoury, *La noblesse de Nouvelle-France: familles et alliances*, Ville La Salle, Hurtubise HMH, 1991, 208 p.).

de *respectability* qui distinguent les élites des autres classes sociales<sup>50</sup>. Sans pour autant exclure les facteurs économiques, nous estimons, tout comme lui, que les élites se définissent en grande partie par leur mode de vie (pratique d'une sociabilité particulière, participation à des activités culturelles, importance accrue de l'éducation, etc.) et leur conception du monde. En ce sens, nous nous inscrivons dans la tendance actuelle de la recherche sur les élites au Québec qui tient à la fois compte des couches les plus élevées de la société et des élites locales<sup>51</sup>.

## II. Problématique du mémoire et hypothèse

L'objectif de notre recherche est double. D'une part, nous cherchons, à partir de l'exemple de la famille Marchand, à montrer les processus de formation des couples mixtes, à examiner leur rapport avec la communauté dans laquelle ils vivent et à mettre en lumière la vie familiale qui en émerge. D'autre part, nous montrons que les enfants qui naissent de ces unions s'inscrivent d'abord dans une culture mixte pour ensuite adopter l'une d'elle. Toutefois, cela ne les empêche pas de louvoyer entre les deux communautés, la frontière entre celles-ci étant beaucoup plus mince qu'on ne pourrait le penser.

Pour ce faire, nous nous penchons sur deux éléments distincts : les cultures dans lesquelles s'inscrivent les membres de la famille Marchand et les réseaux de sociabilité dans lesquels ils s'insèrent. Par culture, nous entendons ce qui n'est pas inné, soit « un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte<sup>52</sup> ». Nous observons donc, tout comme Brian Young le fait avec George-Étienne Cartier<sup>53</sup>, les pratiques religieuses des Marchand, l'éducation qu'ils offrent à leurs enfants, la représentation qu'ils se font de la France, de l'Angleterre et du Québec ainsi que d'autres éléments susceptibles de nous renseigner sur la rencontre et la cohabitation des groupes

---

<sup>50</sup> Bushman, *op. cit.*, p. 446.

<sup>51</sup> Donald Fyson, « Domination et adaptation: les élites européennes au Québec, 1760-1841 », Claire Laux *et al.*, dir., *Au Sommet de l'Empire. Les élites européennes dans les colonies (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 169.

<sup>52</sup> Guy Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, Tome I : *L'action sociale*, Montréal, H. M. H., 1969, p. 88.

<sup>53</sup> Brian Young, *George-Étienne Cartier, bourgeois montréalais*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Boréal, 2004 (1982), p. 73-80.

franco-catholique et anglo-protestant. Qui plus est, nous observons aussi les fréquentations de la famille Marchand afin de voir quelles places y occupent ces deux communautés.

À la lumière de nos recherches, il apparaît que les Marchand s'inscrivent dans les mêmes stratégies de reproduction sociale que les élites endogames. Toutefois, la mixité les amène à revoir les structures familiales et à adopter une culture mixte. Celle-ci n'est d'ailleurs pas si éloignée de chacun des deux milieux puisque les élites partagent une culture commune tout en ayant leurs particularités. En cela, les Marchand s'inscrivent dans la conjoncture sociopolitique de leur époque puisque, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, il existe une certaine tolérance religieuse et que les contacts entre les différentes communautés linguistiques sont fréquents. Cela l'est d'autant plus dans les zones de contact – comme l'est Saint-Jean – où une forte proportion de la population est anglo-protestante. En parallèle, il apparaît que les enfants nés de ces unions adoptent rapidement la culture d'un des deux parents – dans ce cas-ci, celle du père. L'intégration à l'une des deux cultures n'est toutefois pas que le fruit d'une influence parentale. La religion<sup>54</sup> de l'enfant et la culture de son épouse jouent aussi un rôle majeur dans ce processus. En effet, le mariage constitue un point tournant dans la vie des enfants issus de couples mixtes au cours duquel ils basculent d'une culture relativement mixte à celle de la famille à laquelle ils s'unissent. Cependant, cela ne les empêche pas de conserver une plus grande ouverture au groupe ethnolinguistique duquel est issu leur second parent et de s'imposer comme un pont entre ces deux communautés. Ainsi, même si Félix-Gabriel se « canadianise » au contact de son épouse et en raison de sa foi, il demeure toujours soucieux de créer un esprit de concorde entre les francophones et les anglophones.

### III. Sources

Afin de mener à bien cette recherche, nous nous appuyons essentiellement sur des archives privées – lettres, journaux intimes, mémoires, etc. – comme l'ont notamment fait avant nous Catherine Pellissier<sup>55</sup> et Françoise Noël<sup>56</sup> dans leurs travaux sur la vie familiale

---

<sup>54</sup> Nive Voisine, « L'Église, gardienne de la langue », Michel Plourde, dir., *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Fides/Publications du Québec, 2008 (2000), p. 143-147.

<sup>55</sup> Catherine Pellissier, *Loisirs et sociabilités des notables lyonnais au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire/Presses universitaires de Lyon, 1996, 272 p.

<sup>56</sup> Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870: A View From Diaries and Family Correspondence*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2003, xii-372 p.

et la sociabilité des élites lyonnaises et canadiennes. Ces sources apparaissent particulièrement intéressantes puisqu'elles permettent de connaître les personnes que les Marchand fréquentent et, surtout, de constater comment divers éléments de leur vie quotidienne – vie religieuse, éducation des enfants, pratiques de sociabilité, etc. – et leur rapport avec les métropoles culturelles sont influencés par la rencontre de ces deux communautés. Comme le souligne Pellissier, on trouve de précieux renseignements sur la vie familiale et sur le cadre de vie des élites dans les archives privées<sup>57</sup>. Qui plus est, celles-ci offrent l'opportunité de saisir le regard que portent les élites sur la mixité, voire de comprendre comment elles interagissent entre elles. On y apprend, par exemple, que Gabriel se réfère à des anglo-protestants pour en savoir plus sur ses privilèges honorifiques dans sa paroisse catholique<sup>58</sup> et que Félix-Gabriel tient à ce que « toutes les croyances religieuses et nationales trouvent leur place dans les rangs de [son] parti<sup>59</sup> ».

Si elles permettent de bien saisir les pratiques sociales et culturelles des élites, les archives privées présentent néanmoins certaines limites<sup>60</sup>. En raison de la forte dissymétrie des correspondances et de leur hétérogénéité, certains aspects de la vie des Marchand – pensons entre autres à leurs relations sociales (tant avec les anglo-protestants qu'avec les franco-catholiques), à leur vie religieuse et à leur rapport avec les cultures métropolitaines – nous apparaissent très riches alors que d'autres – pensons notamment aux relations du frère de Félix-Gabriel avec les deux communautés dont il est issu – sont quasiment absents des sources consultées. Faut-il en conclure que le réseau de sociabilité de ce dernier est plus restreint que celui de son frère? Aucunement. La lecture de sources complémentaires nous apprend que Charles Marchand est particulièrement actif dans sa région et qu'il occupe plusieurs charges bien en vue (conseiller municipal, agent des Terres de la Couronne, etc.) qui lui donnent une position enviable et l'inscrivent dans un milieu distingué où se croisent franco-catholiques et anglo-protestants<sup>61</sup>. Nous sommes conscients des limites de nos

---

<sup>57</sup> On y trouve, par exemple, un regard inédit sur la sociabilité formelle. Il n'y a qu'à penser aux lettres expliquant les raisons ayant amené une personne à adhérer à un club ou aux entrées de journaux intimes détaillant les conflits internes de certains lieux de sociabilité formelle pour s'en convaincre.

<sup>58</sup> Lettre de John Samuel McCord à Gabriel Marchand, 16 avril 1829, collection Yves Beauregard.

<sup>59</sup> Lettre d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière à Félix-Gabriel Marchand, 16 mai 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P135.

<sup>60</sup> À ce sujet, on consultera l'article de Catherine Pellissier dont les principaux arguments sont résumés dans ce paragraphe (Catherine Pellissier, « Les correspondances des élites lyonnaises au XIX<sup>e</sup> siècle », Pierre Albert, dir., *Correspondre jadis et naguère*, Paris, éditions du CTHS, 1997, p. 387-404.).

<sup>61</sup> Lionel Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1979, p. 26.

sources et cherchons davantage à saisir la mixité chez les membres de la famille Marchand sur lesquels nous avons de la documentation, en l'occurrence Gabriel et Félix-Gabriel, que sur ceux pour lesquels les renseignements se font plus rares. Quant aux journaux intimes, ceux-ci s'avèrent particulièrement utiles pour saisir le regard que porte leurs auteurs sur leur culture et leur identité, mais offrent peu d'information sur certaines activités du quotidien, celles-ci étant jugées trop familières et trop banales pour y être rapportées<sup>62</sup>.

Notre corpus est donc essentiellement composé du fonds Félix-Gabriel Marchand (P174) de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), du journal intime de Joséphine Marchand<sup>63</sup> et d'une série de lettres et de documents privés rendant compte de la vie de Gabriel Marchand qui nous ont gracieusement été fournis par l'historien Yves Beauregard. Le fonds P174 nous permet principalement de saisir les rapports de Gabriel Marchand avec la communauté anglo-protestante et le parcours louvoyant entre ces deux cultures qu'emprunte son fils puisqu'il est constitué de quelque 530 lettres adressées et reçues principalement par Félix-Gabriel. Celles-ci s'étendent des années 1810 à 1900 et couvrent donc les deux générations étudiées. Le journal intime de Joséphine Marchand, rédigé entre 1879 et 1900, nous offre quant à lui de précieuses informations sur la vie familiale des Marchand et sur leurs rapports avec les notables de l'époque. La dizaine de lettres de la collection Yves Beauregard nous donne quant à elle l'opportunité de voir les relations étroites entre les élites anglo-protestantes et franco-catholiques au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle et comment Gabriel s'y insère.

À ces trois principales sources s'ajoutent les mémoires du mari de Joséphine Marchand, Raoul Dandurand<sup>64</sup>, plusieurs lettres et discours conservés par le couple Dandurand-Marchand<sup>65</sup>, quelques documents issus de la collection Martine Brault-Genest, arrière-petite-fille de Félix-Gabriel Marchand<sup>66</sup> et une série d'actes notariés. Les registres paroissiaux des différentes paroisses où vécurent les membres de la famille Marchand ainsi que les recensements nous permettent quant à eux de cerner la pratique religieuse et

---

<sup>62</sup> Noël, *op. cit.*, p. 4.

<sup>63</sup> Joséphine Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, Lachine, Éditions de la Pleine Lune, 2000, 274 p.

<sup>64</sup> Raoul Dandurand, *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate : mémoires, 1861-1942*, 2<sup>e</sup> édition, Sainte-Foy [Québec], Presses de l'Université Laval, 2000 (1967), xvii-352 p.

<sup>65</sup> Pensons notamment aux lettres échangées entre Gabriel et l'une de ses filles qui sont riches en informations sur la vie des familles mixtes (BAC, collection Dandurand-Marchand).

<sup>66</sup> La centaine de lettres et de documents privés de la collection Martine-Brault-Genest offrent un aperçu intéressant du réseau de sociabilité de Félix-Gabriel.

l'appartenance culturelle des proches de la famille. Enfin, un dépouillement sélectif du journal *Le Franco-canadien*<sup>67</sup>, hebdomadaire auquel Félix-Gabriel Marchand participa activement, nous fournit de précieuses informations complémentaires sur les idées et la sociabilité publique de cette famille. Ainsi, aux informations plus précises sur la vie familiale des Marchand que nous retrouvons dans la correspondance familiale et le journal intime de Joséphine, nous pouvons ajouter la retranscription de discours prononcés par Félix-Gabriel Marchand<sup>68</sup> et des articles écrits par des membres de la famille Marchand sur divers sujets<sup>69</sup>.

#### **IV. Méthodologie et plan du mémoire**

Tout comme Mario Mimeault, nous adoptons une « approche à géométrie variable<sup>70</sup> » afin de nous adapter au corpus qui, comme le précise Francis Parmentier, s'avère d'une grande difficulté d'analyse puisque chaque lettre est écrite dans un contexte particulier et que les correspondances sont bien souvent – et c'est le cas de celle sur laquelle nous nous penchons – incomplètes<sup>71</sup>. Puisqu'une étude de cas ne serait être valable sans s'inscrire dans un contexte plus large, nous avons toujours cherché à montrer comment les Marchand s'apparentent et se distinguent de leurs contemporains. Ainsi, tout au long de notre mémoire, nous les comparons avec d'autres familles mixtes québécoises telles que les Aubert de Gaspé, les Le Moine et les Dunn afin de montrer qu'il existe une réelle mixité au sein des élites et que les Marchand ne constituent qu'un exemple parmi tant d'autres.

En raison de l'abondance des lettres du fonds P174, de la richesse et la diversité des documents de la collection Yves Beaugard ainsi que des multiples entrées contenues dans

---

<sup>67</sup> Ce journal ainsi que son successeur, *Le Canada français*, nous apparaissent d'autant plus pertinents qu'ils couvrent près de la moitié de notre cadre chronologique. *Le Franco-canadien* est publié de 1860 à 1895 et *Le Canada français* est, quant à lui, publié depuis 1893.

<sup>68</sup> Pensons notamment au discours qu'il fait lors du banquet donné en l'honneur de ses 30 ans de vie politique (« Honneur à l'hon. M. Marchand », *Le Canada français*, 31 décembre 1897, p. 1, col. 1-2.).

<sup>69</sup> À titre d'exemple, mentionnons l'article écrit à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste par Félix-Gabriel Marchand qui souligne l'héritage français des Canadiens (« Lignes éloquentes de l'honorable F. G. Marchand », *Le Canada français*, 30 juin 1899, p. 6, col. 2).

<sup>70</sup> Par ce terme, Mimeault entend « une approche heuristique capable de se réorienter en fonction des sources historiques disponibles et des objectifs d'une recherche spécifique sans sacrifier aux règles de la discipline » (Mario Mimeault, « La correspondance de la famille de Théodore-Jean Lamontagne (1852-1925) La lettre, véhicule d'une expérience migratoire », Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2011, p. 15.).

<sup>71</sup> Francis Parmentier, « Déterminismes individuels et sociaux dans une correspondance québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle : le cas d'Arthur Buies », Mireille Bossis, dir., *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, éditions Kimé, 1994, p. 159.

le journal intime de Joséphine, nous avons créé une banque de données relationnelles dans le logiciel FileMaker afin de pouvoir analyser plus finement ces documents. Celle-ci nous a permis, grâce à de nombreux paramètres (pratiques culturelles, sujet du document, appartenance culturelle des personnes fréquentées par les Marchand, etc.), de faire ressortir les différents éléments que nous désirons étudier. Des fiches de dépouillement, comme celles qu'on trouve en annexe, ont été remplies pour chaque source consultée. Puisque nous nous intéressons à la fois aux interactions au sein des couples mixtes, aux processus de « canadienisation » de leurs enfants et aux traces de mixité chez ceux-ci, nous avons divisé notre mémoire en trois parties qui commandent trois approches différentes.

Nous adoptons d'abord une approche surtout qualitative. Afin de cerner les mécanismes de formation des couples mixtes et leur fonctionnement, nous analysons le contenu des lettres des différents fonds consultés. Tout comme Françoise Noël<sup>72</sup>, nous nous employons à relever différents aspects de la vie familiale des Marchand – éducation des enfants, pratique religieuse, formes de sociabilité, etc. – afin de voir comment chacune de ces dimensions est influencée par la cohabitation d'une mère anglo-protestante et d'un père franco-catholique. Nous nous intéressons également au rapport de la famille Marchand avec les métropoles culturelles en cherchant à voir pourquoi il est si ténu alors que certains membres de la famille habitent toujours de l'autre côté de l'Atlantique. Cette section est subdivisée en six parties, chacune d'entre elles s'intéressant à un élément influencé par la rencontre des deux cultures au sein du couple.

Puis, nous nous penchons sur le processus de « canadienisation<sup>73</sup> » des élites mixtes. En nous fondant sur l'exemple de Félix-Gabriel Marchand, nous montrons que trois éléments jouent un rôle décisif dans l'insertion des enfants nés d'une union mixte au sein d'une des deux communautés dans laquelle ils ont été élevés. Tout d'abord, nous voyons que son mariage constitue un moment clef dans sa vie. En épousant une franco-catholique particulièrement pieuse, il s'inscrit non seulement dans le milieu de celle-ci, mais s'éloigne aussi un peu du sien. Ensuite, nous mettons l'accent sur les liens particulièrement forts entre l'appartenance religieuse et l'identité ethnoculturelle (si Félix-Gabriel adopte davantage un parcours similaire à tant de notables franco-catholiques, c'est en grande partie

---

<sup>72</sup> Noël, *op. cit.*

<sup>73</sup> Par « canadienisation », nous entendons le fait, pour un enfant issu d'une union mixte, d'intégrer peu à peu le groupe franco-catholique en adoptant la langue, la religion et les pratiques culturelles de cette communauté.

parce qu'il est catholique). Enfin, en mettant en parallèle la correspondance de la famille Marchand avec les recensements de Saint-Jean et l'historiographie régionale, nous montrons que la « canadianisation » du milieu dans lequel bon nombre d'enfants issus de couples mixtes se trouvent joue un rôle majeur dans leur adhésion au groupe franco-catholique.

Enfin, nous nous intéressons au mode de vie et à la culture des élites mixtes. Même si elles s'inscrivent davantage dans une des deux communautés dont elles sont issues que dans les deux, elles se distinguent par certaines pratiques et habitudes de sociabilité. Bien plus que le reflet de simples accointances diverses, ces relations – ou l'absence de celles-ci – montrent une plus grande facilité à s'inscrire au sein des élites anglophones que la plupart des franco-catholiques. Qui plus est, l'analyse de la correspondance de la famille Marchand nous permet de mettre en lumière la vive volonté de Félix-Gabriel de s'imposer comme un pont entre les deux communautés dont il est issu. Enfin, nous nous penchons sur l'intérêt de Félix-Gabriel pour la France et l'Angleterre et tentons de montrer comment il est influencé par ses origines familiales. En ce sens, cette partie est principalement qualitative, bien que nous comptons également y adjoindre un regard quantitatif. Sur ce plan, il importe essentiellement de faire ressortir les proportions rendant compte de la place qu'occupent ces différents groupes dans le réseau social des membres de la famille Marchand. En effet, il serait stérile de dresser un inventaire détaillé de l'ensemble des personnes fréquentées par la famille Marchand, lequel serait forcément incomplet parce que notre corpus ne nous fournit qu'un échantillon de la sociabilité de cette famille. Il vaut donc mieux s'attarder aux relations significatives et à celles porteuses de traces de cette mixité. Voyons maintenant les principales caractéristiques de celle-ci.

## Chapitre 1: Les couples mixte, lieu de rencontre de deux cultures

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, bon nombre d'anglophones se sont installés au Québec et ont su se tailler une place enviable, entre autres dans le milieu des affaires. À Québec, John Hare estime qu'ils constituent près de 20% de la population en 1790 (1 200 des 6 700 habitants recensés), 44% des hommes d'affaires et 63% des membres des professions libérales de la ville<sup>74</sup>. Néanmoins, une bourgeoisie canadienne continue à occuper une place importante dans le domaine des affaires bien qu'elle ne bénéficie pas d'un réseau d'affaires international aussi large que les marchands d'origine britannique<sup>75</sup>. C'est de ce milieu qu'est issu Gabriel Marchand. Son père, Louis Marchand, est capitaine de vaisseaux et compte plusieurs proches qui évoluent dans le milieu de la marine et des affaires<sup>76</sup>. Sa mère, Françoise Roussel, est quant à elle issue d'une famille de la bourgeoisie marchande de Québec alliée aux Berthelot, aux Bazin et aux Saillant<sup>77</sup>.

Les Marchand constituent donc une famille semblable à tant d'autres qui se révèle cependant intéressante puisqu'elle permet de mettre en lumière les processus de formation des couples mixtes au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci s'inscrivent dans les mêmes stratégies de reproduction sociale que les membres des élites avaient avant la Conquête et qui visent l'endogamie. Toutefois, la mixité amène ces couples à revoir les structures familiales et à adopter une culture mixte qui, au final, n'est pas si éloignée de chacun des deux milieux dont elle est issue puisque les élites partagent une culture commune tout en ayant leurs particularités à cette époque.

### I. La genèse d'une famille mixte : une question d'affaires

En 1791, après un an d'étude au petit séminaire de Québec, Gabriel Marchand devient commis au sein de l'importante maison d'importation du marchand d'origine

---

<sup>74</sup> John Hare *et al.*, *Histoire de la ville de Québec, 1608-1871*, Montréal, Boréal, 1987, p. 113.

<sup>75</sup> George Bervin, *Québec au XIX<sup>e</sup> siècle : l'activité économique des grands marchands*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 68 et 259-261.

<sup>76</sup> Pensons entre autres à son cousin Pierre Marcoux, marchand bien en vue de Québec, et à son ami René-Hyppolite Laforce, qui navigua entre Québec et les Antilles pour y faire du commerce.

<sup>77</sup> Contrat de mariage de Louis Marchand et de Françoise Roussel, 13 septembre 1778, BANQ-Q, greffe de Jean-Antoine Panet, CN301, S205.

écossaise John Macnider<sup>78</sup>. En plus de détenir un magasin en Haute-Ville avec son frère Mathew<sup>79</sup>, John Macnider construit des navires sur les berges de Sillery et y reçoit des cargaisons de bois qu'il exporte ensuite fort probablement vers la Grande-Bretagne comme bon nombre de commerçants de l'époque<sup>80</sup>. Si les origines métropolitaines des Macnider et les familles marchandes auxquelles ils sont alliés<sup>81</sup> les dotent d'un réseau de relations internationales dans le domaine des affaires et de nombreux contacts au sein de la communauté anglophone de Québec, ils ne se coupent pas pour autant de la communauté canadienne. Les notaires des Macnider en font partie et rédigent leurs actes notariés en français. De plus, une bonne partie des jeunes hommes qu'ils embauchent à titre d'apprenti et de commis en proviennent. En 1788, John et Mathew engagent le jeune François Durette en qualité d'apprenti<sup>82</sup>. En 1789, le négociant William Macnider – vraisemblablement un proche parent des deux frères – fait de même avec François-Xavier Dalciat, fils d'un aubergiste de Québec<sup>83</sup>. Au début des années 1800, John Macnider s'associe même avec son ancien apprenti, François Durette, pour créer une société commerciale dont ce dernier est l'administrateur<sup>84</sup>.

Gabriel Marchand est donc loin d'être le seul Canadien à faire son entrée au sein de la communauté anglophone de la ville de Québec via un emploi. De plus, la frontière entre les communautés anglophone et francophone dans le domaine des affaires semble beaucoup plus poreuse que ne l'a avancé l'historiographie<sup>85</sup>. Bien que les sources consultées ne nous permettent pas de connaître les motifs ayant pu pousser Louis Marchand à envoyer son fils travailler pour John Macnider, on peut estimer que ce choix vise peut-être à favoriser

---

<sup>78</sup> Lionel Fortin, « MARCHAND, Gabriel », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/marchand\\_gabriel\\_8F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/marchand_gabriel_8F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>79</sup> *The Quebec Gazette/ La Gazette de Québec*, 2 juin 1791, p. 1, col. 2.

<sup>80</sup> Lucille H. Campey, *Les Écossais : the Pioneer Scots of Lower Canada, 1763-1855*, Toronto, Natural Heritage Books, 2006, p. 117.

<sup>81</sup> Les Macnider sont notamment unis aux familles Hanna et Johnston par le mariage de John avec la fille de l'important marchand James G. Hanna et par celui de sa sœur Margaret avec le négociant James Johnston (Sylvio Normand, « HANNA, James G. », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/hanna\\_james\\_g\\_5F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/hanna_james_g_5F.html), consulté le 30 septembre 2013.; André Bérubé, « JOHNSTON (Johnstone), James », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/johnston\\_james\\_1800\\_4F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/johnston_james_1800_4F.html), consulté le 30 septembre 2013.).

<sup>82</sup> Brevet d'apprentissage en qualité d'apprenti commis de François Durette par Matthew et John Macnider, 8 juillet 1788, BAnQ-Q, greffe de Pierre-Louis Descheneaux, CN301, S83.

<sup>83</sup> Engagement en qualité de commis apprenti commerçant de François-Xavier Dalciat par William MacNider, 9 septembre 1789, BAnQ-Q, greffe de Pierre-Louis Descheneaux, CN301, S83.

<sup>84</sup> Acte de société entre François Durette et John Macnider, 18 novembre 1805, BAnQ-Q, greffe de Félix Têtu, CN301, S262.

<sup>85</sup> Brunet, *La présence anglaise et les Québécois*, *op. cit.*, p. 66-96.

l'ascension sociale de la famille et à nouer des relations d'affaires au sein de la bourgeoisie anglophone de Québec dans l'espoir que celles-ci leur donnent accès aux maisons d'exportation anglaise.

Rapidement, les aptitudes de Gabriel lui ouvrent des portes et il est promu gérant de l'établissement de John Macnider. En septembre 1803, Macnider et Durette s'associent à Marchand pour fonder la société Gabriel Marchand et compagnie. Il est prévu que Marchand en tire la moitié des profits et que Macnider et Durette en reçoivent respectivement le quart<sup>86</sup>. Ensemble, ils comptent profiter de la manne que représentent les forêts de la vallée du Richelieu et du Vermont<sup>87</sup>. Gabriel part donc à Saint-Jean pour ouvrir un bureau et des entrepôts destinés à recevoir le bois coupé sur les bords du lac Champlain avant qu'il ne soit acheminé vers Québec<sup>88</sup>. Saint-Jean est alors une petite bourgade de moins de 80 maisons dont la population est en large partie anglophone<sup>89</sup>. En plus des quelques soldats britanniques cantonnés au fort Saint-Jean, près de 400 loyalistes y sont établis<sup>90</sup>. Plusieurs d'entre eux profitent d'ailleurs de la situation avantageuse des lieux<sup>91</sup> pour y ouvrir un commerce. L'Américain John Richardson y établit un magasin général, l'Écossais James McCummings y fonde une tannerie<sup>92</sup> et l'Américain Ephraim Mott crée un service de traversiers entre Saint-Jean et Iberville<sup>93</sup>.

Les affaires sourient également à Gabriel Marchand. Ce dernier profite du contexte économique favorable à l'exploitation forestière et, fort de son succès, met un terme à son association avec Durette et Macnider en 1806<sup>94</sup>. Marchand estime alors probablement qu'il jouit d'un réseau d'affaires suffisamment développé pour mener à bien son commerce.

---

<sup>86</sup> Acte de transport entre John Macnider *et al.* et Gabriel Marchand, 11 novembre 1806, BAnQ-Q, greffe de Félix Têtu, CN301, S262.

<sup>87</sup> Selon Robert Lagassé, plus de la moitié du pin et du chêne envoyés de Québec en Grande-Bretagne entre 1806 et 1812, provient du Vermont via la rivière Richelieu. (Mario Filion *et al.*, *Histoire du Richelieu-Yamaska-Rive Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2001, p. 219.)

<sup>88</sup> Lettre de Raoul Dandurand à Hanford MacNider, 3 août 1931, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P82.

<sup>89</sup> Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas Canada, avec des remarques sur le Haut Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique*, Londres, W. Faden, 1815, p. 177.

<sup>90</sup> Filion *et al.*, *Histoire du Richelieu-Yamaska-Rive Sud*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>91</sup> Saint-Jean est à mi-chemin entre Montréal et les États-Unis et constitue, de ce fait, l'un des principaux points de transit pour les voyageurs et les marchandises entre les deux pays.

<sup>92</sup> *Le comté de Saint-Jean : enquête économique, 1952*, Québec, Ministère de l'industrie et du commerce, 1956, p. 106.

<sup>93</sup> Lionel Fortin, *Le maire Nelson Mott et l'histoire de Saint-Jean*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1976, p. 14.

<sup>94</sup> Fortin, « MARCHAND, Gabriel », *DBC*, *op. cit.*

C'est toutefois vraisemblablement pour se doter d'assises encore plus fortes dans la région et consolider son réseau avec les États-Unis – où, rappelons-le, Marchand s'approvisionne en bois – qu'il épouse, le 1<sup>er</sup> janvier 1807, Amanda Bingham, fille d'un commerçant prospère de Saint-Jean<sup>95</sup>. Par ce mariage, Marchand s'associe aux Bingham, famille de loyalistes tardifs originaire de North Hero au Vermont dont le patriarche, Abner, jouit de nombreuses relations avec les États-Unis. En effet, celui-ci exploite un réseau de diligences et de calèches reliant les États-Unis au Canada<sup>96</sup>. Qui plus est, les relations d'affaires qu'il entretient avec le Vermont<sup>97</sup> et les nombreuses amitiés qui unissent les Bingham à des familles de Saint-Jean montrent bien l'intérêt de cette alliance. Si le mariage est de courte durée puisque la mort emporte Amanda le 5 mai 1809<sup>98</sup>, l'union avec la famille Bingham demeure néanmoins toujours aussi solide. Gabriel continue même à développer de nouvelles relations avec des familles de Burlington alliées à la famille de son épouse après le décès de celle-ci comme nous le verrons plus loin.

Lorsque Louis et François Marchand, les deux frères de Gabriel, viennent le rejoindre à Saint-Jean peu de temps après son mariage, ils jettent également leur dévolu sur les filles d'une famille de marchands bien en vue de Saint-Jean originaire des États-Unis, les Woods<sup>99</sup>. Le 21 décembre 1809, François prend ainsi pour épouse Rebecca<sup>100</sup> alors que, six ans plus tard, son frère Louis convole en justes noces avec la sœur de cette dernière, Sarah Ann<sup>101</sup>. Tout comme leur frère aîné, François et Louis souhaitent, par le biais de ces alliances, consolider les liens de la famille avec les États-Unis tout en s'alliant aux notables locaux. Ces relations leur sont d'ailleurs profitables dès le lendemain de leur mariage puisqu'ils se joignent à leur frère Gabriel dans le commerce du bois. Leur sœur Sophie, qui

---

<sup>95</sup> Acte de mariage de Gabriel Marchand et Amanda Bingham, 1<sup>er</sup> janvier 1807, BANQ-S, registre de l'église anglicane de Frelighsburg, CE502, S47.

<sup>96</sup> Pierre Lambert, *Les anciennes diligences du Québec : le transport en voiture publique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Septentrion, 1998, p. 39.

<sup>97</sup> En avril 1811, Bingham publie une annonce dans le *Northern Sentinel* où il offre à ses « compatriotes de Burlington » les services de son entreprise (Lambert, *Les anciennes diligences du Québec : le transport en voiture publique au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 39.).

<sup>98</sup> Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>99</sup> Tout comme les Bingham, les Woods arrivent au Canada bien après la Révolution américaine et s'assimilent donc aux loyalistes tardifs (James William Towner, *A genealogy of the Towner family : The Descendants of Richard Towner, who came from Sussex County, Eng., to Guilford, Conn., before 1685*, Los Angeles, Times-Mirror Printing & Binding House, [1910?], p. 65.).

<sup>100</sup> Acte de mariage de François Marchand et de Rebecca Woods, 21 décembre 1809, BANQ-M, registre de la St. Gabriel Street Presbyterian Church, CE601, S126.

<sup>101</sup> Acte de mariage de Louis Marchand et de Sarah Ann Woods, 2 février 1815, BANQ-M, registre de la St. Gabriel Street Presbyterian Church, CE601, S126.

est également venue s'installer dans la vallée du Richelieu avec eux<sup>102</sup>, s'unit quant à elle à Augustin Gauthier, un ancien commis de son frère Gabriel devenu négociant à Saint-Luc<sup>103</sup>.

L'insertion de la famille Marchand au sein des élites locales passe donc par la réussite professionnelle de ses garçons et, surtout, par les réseaux dans lesquels ses membres parviennent à s'inscrire. Les alliances matrimoniales qu'ils arrivent à nouer avec les notables de la région y jouent également pour beaucoup. En ce sens, dans une zone frontalière comme le sud de la vallée du Richelieu, les mariages mixtes favorisent grandement l'ascension sociale des Canadiens puisqu'ils leur permettent de s'inscrire dans des réseaux d'affaires transnationaux plus aisément. Bien que les alliances des filles participent également à l'ascension sociale de la famille, ces unions apparaissent moins importantes puisqu'elles n'ont pas besoin d'un réseau professionnel étendu comme les hommes. C'est plutôt le statut social de l'époux qui prime.

Après le décès d'Amanda, Gabriel ne demeure pas célibataire bien longtemps. Dès 1810, il s'engage dans une nouvelle union avantageuse. Cette fois-ci, son dévolu se porte sur la fille de son ancien patron, Mary Macnider. Par ce mariage, Marchand resserre ses liens avec la communauté d'affaires de Québec et, plus spécifiquement, avec le réseau de son beau-père comme en témoignent les signataires de son acte de mariage. En effet, Marchand choisit comme témoins son beau-père et deux proches de ce dernier<sup>104</sup> : Louis Massue, important marchand de Québec, et William Holmes, médecin bien en vue de la ville. Le premier est un ami de Macnider et deviendra quelques années plus tard son exécuteur testamentaire<sup>105</sup> alors que le second est son beau-frère.

En ce sens, les mariages mixtes ne diffèrent pas tant des autres mariages de l'époque. Tout comme ceux-ci, ils ont pour fonction d'allier deux familles aux intérêts similaires afin de mettre en commun leurs ressources pécuniaires, leur prestige et leur réseau d'influence respectif. Bien que la plupart des notables de l'époque privilégient une

---

<sup>102</sup> Lettre de Charles-Jubilé Marchand à Raoul Dandurand et Joséphine Marchand, 2 février 1919, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P93.

<sup>103</sup> Acte de mariage d'Augustin Gauthier et de Sophie Marchand, 22 septembre 1829, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Luc, CE604, S2.

<sup>104</sup> Acte de mariage de Gabriel Marchand et de Mary Macnider, 6 octobre 1810, BAnQ-Q, registre de la cathédrale anglicane Holy Trinity, CE301, S61.

<sup>105</sup> Lettre de C. Marchand à sa cousine, 15 juillet 1937, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P80.

union au sein du même groupe linguistique et religieux, les mariages mixtes demeurent fréquents dans les élites. La classe sociale y prévaut souvent sur l'appartenance religieuse et sur la langue. Le cas de Gabriel Marchand n'en est donc qu'un parmi tant d'autres. Tout comme lui, les François Languedoc, Benjamin Le Moine, Elzéar Bédard, Louis Massue et Augustin Cantin – pour ne nommer que quelques exemples – vont s'unir à une femme de l'élite anglophone dans le but de consolider leur réseau d'affaires et d'accroître leur influence.

## II. Un foyer et une éducation faisant place aux deux cultures

Si le mariage entre les anglophones et les francophones correspond aux mêmes impératifs que les mariages endogames, il n'en va pas de même pour la culture du ménage au sein des familles mixtes. Celle-ci diffère sensiblement de celles des familles anglo-protestantes et franco-catholiques tout en continuant à s'inscrire dans une culture commune propre aux élites. Le simple fait que des gens d'une culture, d'une religion et d'une langue différente cohabitent sous le même toit suffit déjà à insuffler une dynamique différente. Chez les Marchand, le foyer se compose non seulement d'un couple exogame et de leurs enfants, mais aussi des demoiselles Jane et Sarah Bingham, respectivement surnommées Jetty et Sally. Ces deux vieilles filles apparentées à la première épouse de Gabriel<sup>106</sup> emménagent vraisemblablement chez lui à la suite de son premier mariage et deviennent alors des membres de la famille à part entière. Elles tricotent des vêtements<sup>107</sup>, coupent les cheveux de Gabriel<sup>108</sup>, apportent leur aide dans l'éducation des enfants<sup>109</sup> et participent à la gestion des biens<sup>110</sup>. Au décès de Gabriel et de son épouse, elles demeurent dans la maison, maintenant propriété de Félix-Gabriel Marchand, et s'intègrent à la famille de ce dernier. En cela, les Marchand ne diffèrent pas tant des autres familles de l'élite de l'époque. Chez les Taschereau, la sœur aînée de Gabriel-Elzéar réside au manoir seigneurial et participe

---

<sup>106</sup> Joséphine Marchand, estime que Jetty et Sally sont respectivement la sœur et la tante d'Amanda Bingham alors que l'historien Edmond Robillard avance plutôt que Sally est la sœur d'Amanda et que Jetty en est la nièce. Si on se fit à l'âge qu'elles disent avoir aux recensements de 1851 et de 1871, elles sont plus vraisemblablement des sœurs ou des cousines d'Amanda (Joséphine Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 157 et 259.).

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 144-145.

<sup>108</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 28 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P66.

<sup>109</sup> À ce sujet, on consultera les lettres de Sophia Marchand à ses parents (BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47 à P174, S4, P60).

<sup>110</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 170-171.

activement à l'économie familiale<sup>111</sup>. Toutefois, les deux cultures – voire les trois puisque Sally et Jetty sont américaines et d'une confession protestante différente de celle de Mary<sup>112</sup> – qui se côtoient au sein de la famille Marchand donnent lieu à un climat tout à fait différent où ces cultures se chevauchent sans trop se mélanger.

<b>Nom</b>	<b>Année de naissance</b>	<b>Sexe</b>	<b>Religion</b>	<b>Langue maternelle</b>	<b>Lieu de naissance</b>
Gabriel Marchand	1780	Masculin	Catholique	Français	Canada
Mary Macnider	vers 1787	Féminin	Presbytérienne	Anglais	Canada
Sally Bingham	vers 1787	Féminin	Épiscopaliennne, puis anglicane	Anglais	États-Unis
Jetty Bingham	vers 1788	Féminin	Catholique (autrefois protestante <sup>113</sup> )	Anglais	États-Unis
Sophia Marchand	1822	Féminin	Catholique	Anglais	Canada
John Marchand	1825	Masculin	Catholique	Anglais	Canada
Charles Marchand	1827	Masculin	Catholique	Anglais	Canada
Félix-Gabriel Marchand	1832	Masculin	Catholique	Anglais	Canada

Chez les Marchand, on ne parle donc pas les deux langues à la maison mais seulement – ou principalement<sup>114</sup> – l'anglais. Les enfants de Gabriel et Mary apprennent le français seulement à leur entrée au Collège de Chambly. Les lettres échangées entre les différents membres de la famille le montrent d'ailleurs. En 1845, lorsque Félix-Gabriel fait son entrée au Séminaire de Saint-Hyacinthe pour y perfectionner son français, seul son père lui écrit par moments en français pour l'aider à s'exercer dans cette langue. Mary, John et

<sup>111</sup> Brian Young, *Patrician Families, Authority, and the Making of Quebec*, manuscrit non publié.

<sup>112</sup> Au recensement de 1871, Sally déclare appartenir à l'Église épiscopale alors qu'au recensement suivant elle affirme plutôt faire partie de l'Église anglicane (BAC, Recensement du Canada, 1871, district de recensement no. 17, p. 3.; BAC, Recensement du Canada, 1881, district de recensement no. 68, p. 82.).

<sup>113</sup> Les sources consultées ne permettent pas de connaître la dénomination religieuse de Jetty Bingham avant sa conversion au catholicisme. On peut toutefois supposer qu'elle était épiscopaliennne ou anglicane comme Sally Bingham.

<sup>114</sup> Certaines des lettres envoyées par Félix-Gabriel Marchand à ses parents lorsqu'il étudiait au Séminaire de Saint-Hyacinthe sont en français. Faut-il en conclure que sa mère parlait avec lui en français ou que Félix-Gabriel souhaitait uniquement pratiquer cette langue ? Selon l'historien Lionel Fortin, « seul l'anglais était parlé à la maison » (Fortin, *Félix-Gabriel Marchand, op. cit.*, p. 41.).

Charles lui écrivent toujours en anglais<sup>115</sup>. Gabriel lui-même semble avoir adopté cette langue puisque c'est dans celle-ci qu'il rédige la majorité de sa correspondance, qu'il exprime ses réflexions personnelles et qu'il annote son courrier, même lorsque celui-ci est rédigé en français<sup>116</sup>.

Si c'est la langue de la mère qui prime chez les Marchand, les enfants sont cependant élevés dans la religion de leur père. Des six enfants issus du mariage de Gabriel Marchand et de Mary Macnider, seul le premier, mort « quelques heures après sa naissance<sup>117</sup> », n'a pas été baptisé au sein de l'Église catholique, faute de temps. En contrepartie, il reçoit une sépulture catholique le lendemain de son décès. Tous les autres enfants de Gabriel et de Mary sont baptisés dans les jours suivant leur naissance à l'exception de Sophia, la première fille que lui donne Mary Macnider, dont le baptême a lieu un mois après sa naissance<sup>118</sup>. Faut-il y voir une opposition de la mère, dont la pratique religieuse est particulièrement assidue? Hélas, les sources consultées ne nous permettent pas de tirer de conclusions.

Gabriel accorde une grande importance à la foi de ses enfants et à leur éducation religieuse. En mai 1849, il se déplace à Chambly pour célébrer l'Ascension avec son fils John qui y séjourne avec sa mère<sup>119</sup>. Lorsqu'il envoie sa fille Sophia se faire soigner aux États-Unis, il l'enjoint de ne pas négliger ses devoirs envers Dieu et de continuer à faire ses prières matin et soir avant les repas comme il lui a enseigné, voire à assister aux offices dans une église catholique si elle est en mesure de le faire :

I entreat you not to neglect your duties to God by praying as you have been in the habit of doing morning and evening at meals ask the blessing, you can do it within yourself, and without any outward show of devotion, as it may not be possible for you to attend church on Sundays, you may read the morning and afternoon service, you may do the same on the holy days we keep in our church. But, if you can conveniently, you must attend the

---

<sup>115</sup> Lettre de Gabriel Marchand, Mary Macnider, John Marchand et Charles Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 31 octobre 1848, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47 à P174, S2, P150.

<sup>116</sup> Lettre d'Armand de Charbonnel à Gabriel Marchand, 29 janvier 1844, collection Yves Beauregard.

<sup>117</sup> Acte de sépulture de Jean-Louis Marchand, 26 août 1821, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Luc, CE604, S2.

<sup>118</sup> Acte de baptême de Sophia Marchand, 7 octobre 1822, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Luc, CE604, S2.

<sup>119</sup> Lettre de John Marchand et Mary Macnider à Félix-Gabriel Marchand, 15 mai 1849, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P269.

catholic church on those days as well as on Sundays finally, my dear child, recollect that our first and most important duties are our duties to God.<sup>120</sup>

Le fait que Mary Macnider pratique une religion différente de celle de Gabriel amène la famille à revoir la répartition des rôles familiaux attribués en fonction du genre. Alors qu'il revient généralement à la mère d'éveiller la foi de ses enfants<sup>121</sup>, c'est, dans ce cas-ci, le père qui s'en charge comme nous l'avons vu. Toutefois, la plupart des tâches occupées par chacun des parents demeurent sensiblement les mêmes qu'au sein des élites anglo-protestantes et franco-catholiques. Tout comme l'avocat montréalais John Samuel McCord, Gabriel témoigne d'une grande affection à sa fille et écrit de longues lettres à ses enfants<sup>122</sup>. Sophia est son petit trésor et il éprouve un plaisir inestimable lorsqu'on lui dit du bien de ses enfants<sup>123</sup>. Les lettres qu'il envoie à ceux-ci se terminent d'ailleurs souvent par un « Your affectionate father<sup>124</sup> » et les ennuis de santé de sa progéniture lui causent bien du chagrin<sup>125</sup>. Les rapports de la bourgeoisie de l'époque avec ses enfants ne semblent donc pas autant dénués de tendresse que ne l'a avancé l'historiographie dans les années 1980 et 1990<sup>126</sup>.

Gabriel a également à cœur d'offrir une éducation soignée à ses fils et de les placer auprès de notables anglophones pour qu'ils poursuivent leur formation et développent un réseau de contacts professionnels comme il a pu le faire lorsqu'il était plus jeune. John et Charles sont ainsi tous deux placés auprès d'un marchand de Montréal pour y faire l'apprentissage du métier des affaires<sup>127</sup> alors que Félix-Gabriel complète sa cléricature

---

<sup>120</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 18 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P62.

<sup>121</sup> Lorraine Gadoury, *La famille dans son intimité : échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1998, p. 121.

<sup>122</sup> Pamela Miller et al., *La Famille McCord : une vision passionnée / The McCord family : a passionate vision*, Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1992, p. 58 et 60.

<sup>123</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 18 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P62.

<sup>124</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 23 août 1835, BAC, Ottawa, collection Marchand-Dandurand, MG27 III B3 8, dossier « 3. Sophia Marchand : lettres de son père Gabriel Marchand (1835) ».

<sup>125</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 29 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P63.

<sup>126</sup> Gadoury, *La famille dans son intimité : échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 108. ; Noël, op. cit. ; Yvonne Knibiehler, *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987, p. 155.

<sup>127</sup> Lettre de Thomas Ure à Gabriel Marchand, 24 février 1848, collection Yves Beaugard ; Lettre de Jos. Scott à Gabriel Marchand, 9 février 1844, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P24.

auprès du notaire Thomas Robert Jobson<sup>128</sup>. En cela, il s’inscrit de manière exemplaire dans les pratiques des élites canadiennes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. François-Xavier Garneau fait sa cléricature chez le notaire Archibald Campbell<sup>129</sup> alors que Philippe Aubert de Gaspé fait la sienne au sein de l’étude de l’avocat Jonathan Sewell<sup>130</sup>. Le bilinguisme – nécessaire pour ces fils de notables allant compléter leur formation en anglais – est d’ailleurs au cœur des préoccupations des élites à cette époque. Le marchand montréalais Pierre Guy estime que « l’éducation et l’avenir de ses enfants n’auraient pu être assurés sans la connaissance de l’anglais<sup>131</sup> ». Il en va de même chez les anglo-protestants. Les Ross, Torrance et les McCord « tiennent non seulement à ce que leurs enfants soient bilingues, mais aussi à ce qu’ils effectuent une partie de leur scolarité dans des écoles catholiques<sup>132</sup> ». Lorsqu’il hérite de l’éducation du fils de son compagnon d’armes, Malcolm Fraser juge « essentiel » que celui-ci « acquière une connaissance approfondie du français<sup>133</sup> ». À Québec, entre 1821 et 1854, plus de la moitié des élèves des Ursulines sont anglophones et bon nombre des francophones qui fréquentent ce couvent ont fait leur maternelle dans une école anglaise<sup>134</sup>. Dans ce contexte, nulle surprise de voir John, Félix-Gabriel et, vraisemblablement, Charles fréquenter la Saint John’s Classical School, une école primaire anglo-protestante, avant de poursuivre leurs études dans un établissement franco-catholique, en l’occurrence le Collège de Chambly et, dans le cas de Félix-Gabriel, le Séminaire de Saint-Hyacinthe<sup>135</sup>. La correspondance échangée entre ce dernier et ses parents montre d’ailleurs bien l’importance accordée à la maîtrise des deux langues. Dans l’une de ses premières lettres envoyées depuis le Séminaire de Saint-Hyacinthe, il écrit :

<sup>128</sup> Michèle Brassard et Jean Hamelin, « MARCHAND, Félix-Gabriel », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/marchand\\_felix\\_gabriel\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/marchand_felix_gabriel_12F.html), consulté le 30 août 2013.

<sup>129</sup> Gérard Bergeron, *Lire François-Xavier Garneau, 1809-1866 : historien national*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 25-29.

<sup>130</sup> Luc Lacourcière, « AUBERT DE GASPÉ, Philippe-Joseph », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/aubert\\_de\\_gaspe\\_philippe\\_joseph\\_10F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/aubert_de_gaspe_philippe_joseph_10F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>131</sup> Ginette Joannette et Claire Joron, « GUY, Pierre », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/guy\\_pierre\\_1738\\_1812\\_5F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/guy_pierre_1738_1812_5F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>132</sup> Miller *et al.*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>133</sup> Jean-Claude Massé, *Malcolm Fraser: de soldat écossais à seigneur canadien*, Québec, Septentrion, 2011, p. 211-212.

<sup>134</sup> Louisa Blair, *Les Anglos : la face cachée de Québec*, Tome I : 1608-1850, Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2005, p. 60.

<sup>135</sup> Malheureusement, nous ne disposons pas de sources sur les établissements scolaires fréquentés par Charles Marchand. On peut toutefois estimer qu’il a dû suivre les traces de ses deux frères (Lettre de Jos. Maxwell à Gabriel Marchand, 21 mars 1842, BANQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P20.; Brassard et Hamelin, « MARCHAND, Félix-Gabriel », *op. cit.*).

Vous me dites aussi de ne pas négliger mon anglais, ne craignez rien sur ce rapport là car j'ai un bien bon maître. Je suis second dans ma classe de français qui consiste de plus que quarante écolliers [sic], et second dans ma classe anglaise qui consiste d'environ vingt écolliers [sic]. J'espère que vous ne trouverez pas cela trop mal<sup>136</sup>.

L'exemple des Marchand montre que les familles mixtes adoptent une structure familiale assez similaire à celles des familles homogames de l'élite, tant anglo-protestantes que franco-catholiques. Mary s'occupe des travaux de couture et de l'éducation des enfants en bas âge<sup>137</sup> alors que Gabriel s'assure de les doter d'une instruction soignée en les inscrivant dans les meilleures écoles. Dans ce domaine, la mixité a peu d'influence si ce n'est – détail d'importance – de la place accrue du père dans l'éducation de ses enfants.

### **III. La vie religieuse d'une famille mixte : entre cohabitation et intégration**

Les pratiques religieuses des membres de la famille Marchand s'inscrivent également dans ce contexte de cohabitation des cultures. Au sein des élites, anglo-protestants et franco-catholiques se mêlent les uns aux autres. Les deux mariages de Gabriel Marchand illustrent bien la liberté de religion qui existe au sein des élites à cette époque. Le premier est célébré à Saint-Jean devant un pasteur anglican en présence de parents et de proches de son épouse. Le second, quant à lui, se déroule dans la cathédrale anglicane de Québec sous l'office de Salter Jehoshaphat Mountain, *rector* de la cathédrale<sup>138</sup>. Pourtant aucun des époux n'est anglican. Les Macnider sont presbytériens et l'Église d'Écosse de Québec est même particulièrement ouverte à célébrer des mariages mixtes. En effet, entre 1787 et 1818, 16% des mariages – environ 4 par année – célébrés dans l'église Saint Andrews de Québec unissent deux personnes de confession différente<sup>139</sup>. Qui plus est, le marchand Louis Massue, qui assiste à la cérémonie et signe l'acte de mariage à titre de témoin et ami des Macnider, est catholique. Il appert donc que le mariage est certes

---

<sup>136</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 29 novembre 1845, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P161.

<sup>137</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 16 novembre 1849, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P151.

<sup>138</sup> Acte de mariage de Gabriel Marchand et de Mary Macnider, 6 octobre 1810, BAnQ-Q, registre de la cathédrale anglicane Holy Trinity, CE301, S61.

<sup>139</sup> Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 133.

considéré comme une union devant Dieu, mais qu'il est aussi perçu comme une union devant les hommes. Le choix de la cathédrale anglicane est lourd de sens. Il importe davantage pour un marchand écossais bien en vue de Québec de voir sa fille s'unir dans la cathédrale anglicane de Québec, lieu de pouvoir associé à la religion officiellement officielle, qu'au sein de sa propre Église<sup>140</sup>. De même, il apparaît plus important d'avoir pour témoins des proches jouissant d'une certaine notoriété que des coreligionnaires.

Les membres des différentes confessions se côtoient et certains connaissent même assez bien les spécificités des autres dogmes. En 1829, Gabriel s'interroge sur les privilèges accordés au capitaine de milice dans les églises catholiques. Il souhaite savoir s'il a droit à un banc réservé à l'église en raison de son titre d'officier militaire comme y avait droit le capitaine de milice sous le Régime français et consulte l'avocat John Samuel McCord à ce sujet<sup>141</sup>. Il ne se tourne donc pas vers un coreligionnaire pour en savoir plus sur les privilèges accordés aux notables au sein de sa religion, mais vers la personne la plus apte à lui donner une réponse et ce même si celle-ci est protestante. De même, en 1816, protestants et catholiques de Saint-Jean et de la région s'unissent pour ériger une église anglicane dans la communauté<sup>142</sup>. Les frères Marchand prennent alors une part active dans la collecte de fonds et Louis siège sur le comité responsable de la construction du temple<sup>143</sup>. Gabriel, Louis et François font même partie des plus généreux donateurs. Seuls deux des 383 souscripteurs offrent une somme plus importante qu'eux<sup>144</sup>. En 1826, lorsque les frères Marchand et quelques notables canadiens désirent ériger une paroisse catholique à Saint-Jean, Gabriel se tourne tant vers les catholiques que vers les anglo-protestants pour amasser les fonds nécessaires<sup>145</sup>. Il sollicite parents et amis de Québec et Montréal, demandant même à son ancien associé François Durette et à son ami Louis Massue de quêter parmi la communauté anglo-protestante de Québec<sup>146</sup>.

---

<sup>140</sup> Richard W. Vaudry, *Anglicans and the Atlantic World: High Churchmen, Evangelicals, and the Quebec connection*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, p. 39-52.

<sup>141</sup> Lettre de John Samuel McCord à Gabriel Marchand, 16 avril 1829, collection Yves Beaugard.

<sup>142</sup> E. L. Caldwell, *History of St. James' Church, St. Johns, Que.*, [s. l. n. e.], 1947, p. 9.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 78

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 54-62.

<sup>145</sup> Monique Signori et Maurice Laforest, *Une église, une cathédrale : Saint-Jean l'Évangéliste*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1980, p. 14.

<sup>146</sup> Monique Signori-Laforest, *Inventaire analytique des Archives du diocèse de Saint-Jean-de-Québec, 1688-1900*, Québec, Centre de documentation (Service de l'inventaire des biens culturels), 1976, p. 429-430.

John Macnider et sa seconde épouse, Angélique Stuart, semblent quant à eux particulièrement près des principales Églises de Québec. En 1822, lorsque M<sup>gr</sup> Joseph-Octave Plessis rend visite aux censitaires de la seigneurie de Métis – propriété des Macnider largement peuplée de presbytériens –, il est chaleureusement accueilli par Angélique et les habitants des lieux. Deux ans plus tard, lorsque c'est au tour de l'évêque anglican, Jacob Mountain, de venir visiter la seigneurie, il reçoit pareil accueil<sup>147</sup>. Le caractère solennel de l'événement et le prestige du visiteur semblent donc l'emporter sur la confession religieuse. À son décès, John lègue non seulement 50 livres à l'Église d'Écosse de Québec et à celle de sa ville natale en Écosse (Kilmarnock) pour leurs pauvres respectifs, mais il offre également pareille somme aux Églises anglicane et catholique de la ville de Québec<sup>148</sup>. Faut-il y voir une stratégie commerciale ou un don visant à affirmer son statut social? Malheureusement, les sources consultées ne nous permettent pas de tirer de conclusions à ce sujet.

Toutefois, force est de constater que les protestants et les catholiques ne font pas que partager les mêmes espaces. Ils se parlent et se fréquentent et ce, même lorsqu'il est question de rituels religieux. L'évêque anglican de Québec, Jacob Mountain, déplore d'ailleurs que l'époque soit « fortement marquée par un esprit illimité de conciliation et un désir désordonné de vanter la largeur de vues<sup>149</sup> ». Après tout, à Québec, les membres des différentes confessions religieuses de la ville se réunissent à la cathédrale catholique pour assister aux sermons de l'abbé John Holmes, les protestants participent à la construction de la nouvelle église catholique irlandaise et les presbytériens et les anglicans se rassemblent pour fonder des sociétés de tempérance et venir en aide aux nécessiteux<sup>150</sup>.

L'ultime proximité demeure celle de la maisonnée. Chez les Marchand, celle-ci est constituée d'un chef de famille catholique, de deux femmes protestantes – de confession différente qui plus est –, d'une dame catholique et de quatre enfants catholiques. Pourtant, aucun membre de la maisonnée – mise à part Jetty – ne se convertit au culte de l'autre et tous pratiquent assidûment leurs devoirs religieux. Jetty passe beaucoup de temps dans sa

---

<sup>147</sup> Campey, *op. cit.*, p. 119-120.

<sup>148</sup> Lettre de C. Marchand à sa cousine, 15 juillet 1937, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P80.

<sup>149</sup> Thomas R. Millman, « MOUNTAIN, Jacob », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/mountain\\_jacob\\_6F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/mountain_jacob_6F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>150</sup> Blair, *op. cit.*, p. 60.

chambre à réciter des prières<sup>151</sup> alors que Mary fréquente l'église anglicane de Saint-Jean<sup>152</sup>. Gabriel prie quant à lui matin et soir avant les repas, assiste aux offices du dimanche, respecte les prescriptions du carême, éduque ses enfants dans la religion catholique et considère que ses devoirs envers Dieu sont les plus importants qui soient<sup>153</sup>. La religion apparaît d'autant plus importante qu'elle s'impose comme un système local de gouvernance qui se greffe aux structures étatiques en développement de la vallée du Richelieu<sup>154</sup>.

Qui plus est, Gabriel participe activement à l'érection de la paroisse Saint-Jean-l'Évangéliste. Avec ses frères, il multiplie les démarches en ce sens, y investissant temps et argent afin de construire une église et d'obtenir un prêtre pour la nouvelle paroisse<sup>155</sup>. En 1833, il est élu marguillier et, l'année suivante, il devient secrétaire-trésorier de la paroisse, fonctions qu'il occupe jusqu'en 1837<sup>156</sup>. Sa dévotion est donc non seulement intime, mais aussi publique. Gabriel s'affiche comme un bon catholique et est reconnu comme tel. À sa mort, *La Minerve* le qualifie d'ailleurs d'« homme estimable sous tous les rapports, à commencer par celui des principes et des devoirs religieux<sup>157</sup> ».

Gabriel et Mary forment donc un couple au sein duquel la religion occupe une place particulièrement importante au quotidien. Pourtant, même si les prières aux repas rythment les journées de ce couple, tous deux accomplissent leurs devoirs religieux séparément et cela pose même une distance dans des moments clés de la reproduction familiale que sont les baptêmes et les mariages. Lors de l'union de la soeur de Gabriel avec un marchand de Saint-Luc, toute la famille Marchand est réunie pour l'occasion sauf Mary Macnider<sup>158</sup>. Celle-ci n'apparaît d'ailleurs presque jamais dans les nombreux actes de baptême, de mariage et de sépulture de la famille Marchand que nous avons consultés, ceux-ci ayant

---

<sup>151</sup> Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand, 9 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P57.

<sup>152</sup> Compte de la St. James Church pour le banc de Mary Marchand, 1er juillet 1833, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P39.

<sup>153</sup> Jean-Dominique Brosseau, *Saint-Jean-de-Québec : origine et développements*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Le Richelieu, 1937, p. 171-174.; Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 18 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P62.

<sup>154</sup> Jack I. Little, *Borderland Religion : the Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 25-54.

<sup>155</sup> Brosseau, *op. cit.*, p. 163-218.

<sup>156</sup> Fortin, « MARCHAND, Gabriel », *op. cit.*

<sup>157</sup> *La Minerve*, 17 mars 1852, p. 2, col. 7.

<sup>158</sup> Acte de mariage d'Augustin Gauthier et de Sophie Marchand, 22 septembre 1829, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Luc, CE604, S2.

tous lieu dans une église catholique<sup>159</sup>. De même, le nom d'aucun de ses enfants n'apparaît sur son acte de sépulture puisque ses funérailles sont célébrées dans l'église anglicane de Saint-Jean. Ce sont plutôt deux notables protestants de la ville, Thomas Gibson et William Macrae, qui y apposent leur signature<sup>160</sup>. Pourtant, Charles, Félix-Gabriel et Sophia accordent une grande importance à leur mère. Pour Félix-Gabriel, elle est même la « seule [qui] a le droit de changer [s]es décisions<sup>161</sup> ».

Même la mort ne réussit pas à réunir les époux Marchand. Alors que Mary est inhumée au cimetière anglican de l'église Saint James aux côtés de la première épouse de Gabriel et de la famille de cette dernière, son mari est plutôt enterré au cimetière catholique de Saint-Jean<sup>162</sup>. Le geste est lourd de sens puisque le lieu de sépulture constitue un marqueur identitaire important des élites à cette époque, voire même un miroir de l'ordre familial puisque chaque membre y a une place attribuée selon son rôle au sein de la famille<sup>163</sup>. Les rapports entre les croyants des différentes confessions religieuses ne sont donc pas toujours aussi fréquents et intimes que ceux évoqués précédemment. Malgré une relative proximité au sein des élites<sup>164</sup>, la séparation religieuse demeure importante. Cela est d'autant plus vrai que, à compter du deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, cette distance se creuse de plus en plus sous l'influence de l'ultramontanisme. Dorénavant, les rapports entre les protestants et les catholiques sont beaucoup plus encadrés mais, surtout, fortement découragés par les évêques catholiques qui craignent l'influence protestante<sup>165</sup>.

---

<sup>159</sup> Une seule exception se glisse dans notre corpus. Pour une raison que nous ignorons, Mary Macnider assiste au baptême de sa première fille (Acte de baptême de Sophia Marchand, 7 octobre 1822, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Luc, CE604, S2.).

<sup>160</sup> Acte de sépulture de Mary Macnider, 23 avril 1855, BAnQ-M, registre de la St. Johns Anglican Church, CE604-S28.

<sup>161</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 26 octobre 1853, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P30.

<sup>162</sup> Fortin, *Félix-Gabriel Marchand, op. cit.*, p. 34-35.

<sup>163</sup> Brian Young, « Death, Burial, and Protestant Identity in an Elite Family: the Montreal McCords », Bettina Bradbury et Tamara Myers, dir., *Negotiating identities in 19th and 20th century Montreal*, Vancouver, UBC Press, 2005, p. 102-103.

<sup>164</sup> Selon Laurent Turcot, les élites francophones et anglophones partagent une culture similaire qui cherche à les distinguer du commun et qui les rassemble beaucoup plus que ne l'a laissé entendre l'historiographie (Laurent Turcot, « Pratiques culturelles et sociabilité au Québec de la Conquête au début du XIX<sup>e</sup> siècle », Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssière, dir., 1763. *Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*, Québec, Septentrion, 2013, p. 332-348.).

<sup>165</sup> Nive Voisine, « L'ultramontanisme canadien-français au XIX<sup>e</sup> siècle », Nive Voisine et Jean Hamelin, dir., *Les Ultramontains canadiens-français : Études d'histoire religieuse présentées en hommage au professeur Philippe Sylvain*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 78-80 et 87-88. ; John A. Dickinson, « L'anglicisation », Michel Plourde, dir., *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Fides/Publications du Québec, 2008 (2000), p. 139.

Déjà, l'Église catholique semble commencer à s'imposer petit à petit au sein des foyers mixtes dans la vallée du Richelieu alors que la population anglo-protestante stagne et que son importance diminue à mesure que le nombre de Canadiens catholiques augmente. En 1852, 1 443 des 1 493 habitants de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste sont canadiens<sup>166</sup>. Dans ce contexte, nulle surprise de voir plusieurs protestants embrasser la foi catholique. L'historien Jean-Dominique Brosseau dénombre douze abjurations dans les trois ans qui suivent l'érection canonique de la paroisse catholique (1828-1831)<sup>167</sup>. Pourtant, les anglicans jouissent d'une église à Saint-Jean depuis 1817<sup>168</sup>. Ce n'est donc pas l'absence de lieu de culte qui puisse expliquer ces conversions. Ainsi, après s'être mariés dans une église presbytérienne, les frères Louis et François Marchand voient leur épouse se convertir à leur religion<sup>169</sup>. De plus, le fait que les trois frères Marchand élèvent leurs enfants dans la religion catholique – particulièrement Gabriel dont l'épouse ne se convertit pas – illustre bien cet ascendant que prend l'Église catholique à cette époque.

La vie religieuse des membres de la famille Marchand permet particulièrement bien de percevoir les limites de la cohabitation et de la rencontre des deux cultures. Si celles-ci se côtoient et se mélangent fréquemment au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'en demeure pas moins que Gabriel et son épouse conservent leur foi et que même leur réunion sous un même toit ne suffit pas à faire adopter à l'un la religion et les pratiques de l'autre. Si Jetty se convertit au catholicisme vraisemblablement à la faveur d'un mouvement de recul des protestants dans la vallée du Richelieu, Sally demeure protestante. Qui plus est, avec l'augmentation de la population d'origine britannique et protestante au XIX<sup>e</sup> siècle et l'enracinement des Églises anglicanes et méthodistes au lendemain de la Guerre de 1812<sup>170</sup>, les frontières entre les différentes confessions se font de moins en moins mouvantes et se referment<sup>171</sup>.

---

<sup>166</sup> Brosseau, *op. cit.*, p. 231.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>168</sup> Michel Lanciault, *Découvrons Saint-Jean, ville historique*, Québec, Centre de documentation de la direction de l'inventaire des biens culturels, 1978, p. 207.

<sup>169</sup> BAC, Recensement du Canada, 1851, district de recensement no. 12, p. 20.

<sup>170</sup> Little, *Borderland Religion : the Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852*, *op. cit.*, p. 149-278

<sup>171</sup> Fyson, « Domination et adaptation: les élites européennes au Québec, 1760-1841 », *op. cit.*, p. 187.

## IV. Un réseau de sociabilité orienté vers les anglophones

### IV.1 La consolidation et le développement de liens avec les élites américaines frontalières

Si Gabriel Marchand est issu d'une famille au sein de laquelle père, mère, oncles, tantes et amis sont canadiens, lorsqu'il s'installe à Saint-Jean, il développe rapidement un nouveau réseau de sociabilité au sein duquel les Américains prennent une place prépondérante. Même après le décès de son épouse qui était originaire des États-Unis, Gabriel continue d'être en lien avec des habitants de ce pays et leurs parents vivant au Canada. En effet, à cette époque, la frontière semble relativement perméable. Bon nombre d'habitants de Saint-Jean comptent des membres de leur famille au Vermont ou en sont originaires. Les visites de part et d'autre de la frontière sont fréquentes et la vallée du Richelieu constitue une zone tampon au même titre que les Cantons de l'Est<sup>172</sup>. Les familles Woods et Bingham, auxquelles sont unis les frères Marchand, permettent à ces derniers d'étendre leur réseau au Vermont. C'est Sally et, dans une moindre mesure, Jetty qui mettent en contact les Marchand avec les bonnes familles de Burlington. Celles-ci y connaissent nombre d'amis qui les invitent d'ailleurs à venir les visiter<sup>173</sup>.

Un séjour de quelques mois de Sophia Marchand à Burlington en 1835 afin qu'elle y recouvre la santé permet de mesurer l'ampleur des liens entre la famille Marchand et les États-Unis. C'est là que Gabriel et Mary estiment que leur fille a le plus de chances de trouver le meilleur médecin qui soit et un réseau d'amis en mesure d'accueillir la jeune fille<sup>174</sup>. À cette occasion, Sophia est accompagnée de Sally Bingham afin qu'elle se sente « a little like home<sup>175</sup> ». Les deux femmes sont alors reçues par William Griswold et son épouse<sup>176</sup>. Grâce au réseau des demoiselles Bingham, elles mènent une vie sociale particulièrement active. Elles prennent entre autres le thé avec Mrs. W.<sup>177</sup>, visitent Mrs.

---

<sup>172</sup> Jack I. Little, *Loyalties in Conflict : a Canadian Borderland in War and Rebellion, 1812-1840*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, p. 3-10.

<sup>173</sup> Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 2 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P56.

<sup>174</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 18 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P62.

<sup>175</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 29 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P63.

<sup>176</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 22 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P65.

<sup>177</sup> Lettre Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 2 septembre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P51.

Spooner à Williston<sup>178</sup> et passent d'agréables moments avec les Green<sup>179</sup>. Sally et Jetty ont aussi pour mission de transmettre les amitiés de Gabriel et Mary à plusieurs personnes de Burlington. Beaucoup de lettres échangées entre Sophia et ses parents se terminent par des formules de politesse dans lesquelles les Marchand invitent leur fille à présenter leurs respects à des amis américains ou l'inverse<sup>180</sup>.

Sally et Jetty reçoivent également la visite d'amis de Saint-Jean au cours de leur séjour aux États-Unis. Le contrôleur de douanes William Macrae, qui est d'ailleurs un ami du docteur américain qui soigne Sophia, s'y rend en octobre 1835 et se fait alors le porteur d'une lettre de Gabriel destinée à sa fille<sup>181</sup>. De même, les Marchand accueillent à Saint-Jean plusieurs amis de Burlington. À la fin du mois d'octobre 1835, ils attendent incessamment la visite des Griswold<sup>182</sup>. Il y a donc des liens de part et d'autre avec les États-Unis. François et Louis Marchand semblent même disposer d'un réseau plus étendu au Vermont que leur frère Gabriel comme en font foi les lettres de Sophia adressées à son père qui transitent chez son oncle François<sup>183</sup>. De plus, lorsque Gabriel et Mary veulent avoir des nouvelles de leur fille, ils se rendent chez « Mrs. Francis and Mrs. Louis Marchand, who gave us all the news from Burlington<sup>184</sup> ». Les sœurs Woods disposent en effet d'un réseau d'amis aux États-Unis avec qui elles entretiennent des échanges épistolaires. Elles sont donc toujours au fait de la vie à Burlington<sup>185</sup>.

Nous disposons hélas de peu d'informations sur le statut social des gens constituant ce réseau d'amitié. Cependant, quelques indices donnent à penser qu'il est formé de notables de Burlington. William Griswold, chez qui Sophia et Sally logent, est en effet

---

<sup>178</sup> Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 23 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P59.

<sup>179</sup> Lettre de Sophia Marchand à Mary Macnider, 11 septembre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P53.

<sup>180</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 22 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P65.

<sup>181</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand et Sarah Bingham, 5 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P64.

<sup>182</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 28 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P66.

<sup>183</sup> Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 23 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P59.

<sup>184</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand et Sarah Bingham, 10 août 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P69.

<sup>185</sup> Lettre de John Marchand à Gabriel Marchand, 2 décembre 1848, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P268.

« esquire<sup>186</sup> » alors que Mr. Glarck, avec qui elles passent un après-midi, possède une usine<sup>187</sup>. Qui plus est, la nature des activités que Sophia et Sally font au cours de leur séjour au Vermont indique qu'elles fréquentent un milieu distingué. Elles prennent le thé et font une balade en bateau avec Mrs. W.<sup>188</sup> et elles sont reçues chez les Lane qui possèdent « a very neat house<sup>189</sup> ». Les liens de la famille Marchand avec les États-Unis et, plus spécifiquement, avec le Vermont demeurent donc solides. Mieux, ils continuent à se renforcer au rythme des échanges et ce, même après que Gabriel se soit retiré des affaires et qu'il n'ait plus autant besoin d'un réseau de contacts aux États-Unis pour faciliter celles-ci.

## **IV.2 L'importance grandissante des élites anglophones locales et montréalaises**

Les débuts de Gabriel dans le domaine des affaires à Québec et son mariage avec Mary Macnider lui confèrent également un réseau de sociabilité particulièrement important au sein des élites anglo-protestante et anglo-catholique du Canada-Est. Grâce aux Macnider, il se lie d'amitié avec Louis Massue, important marchand de Québec<sup>190</sup>, et Sydney Bellingham, commerçant montréalais<sup>191</sup>. Alors que le premier est un proche de John Macnider, le second est l'époux d'Arebella Holmes, fille de William Holmes et Margaret Macnider<sup>192</sup>. Bellingham est même introduit chez Marchand par un membre de la famille Macnider<sup>193</sup>.

À son arrivée à Saint-Jean, Gabriel se lie avec des notables anglophones de la place. Ses rapports avec ceux-ci s'inscrivent dans une dynamique de clientèles. Tantôt il fait bénéficier certains de son influence, tantôt il recourt aux services des autres. Ainsi, en 1836, Gabriel recommande son ami William Macrae au poste de commissaire responsable de la

---

<sup>186</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 22 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P65.

<sup>187</sup> Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 23 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P59.

<sup>188</sup> Lettre Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 2 septembre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P51.

<sup>189</sup> Lettre de Sophia Marchand à Mary Macnider, 11 septembre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P53.

<sup>190</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 14 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P64.

<sup>191</sup> Lettre de Sydney Bellingham à Félix-Gabriel Marchand, 26 juin 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P11.

<sup>192</sup> « BELLINGHAM, Sydney Robert ». *Assemblée nationale du Québec*, 2008, <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/bellingham-sydney-robert-1995/biographie.html>, consulté le 30 septembre 2013.

<sup>193</sup> *Ibid.*

décision sommaire des petites causes à Saint-Jean<sup>194</sup>. En contrepartie, Macrae a acheminé les lettres de Marchand à sa fille lorsqu'elle séjournait à Burlington l'année précédente et agit à titre de témoin lors des funérailles de Mary Macnider. De même, lorsque Gabriel cherche un endroit où placer son fils Félix-Gabriel afin qu'il y fasse sa cléricature, c'est vers son ami Thomas Robert Jobson, notaire à Saint-Jean, qu'il se tourne<sup>195</sup>. Celui-ci fréquente alors la famille depuis au moins quelques années<sup>196</sup>. Joseph Maxwell, le maître d'école de son fils John, compte également parmi ses amis proches. Pour Maxwell, Gabriel est d'ailleurs son « much respected and very kind friend<sup>197</sup> ». Gabriel se lie également avec certains membres de la communauté anglo-catholique de Saint-Jean. En 1842, par exemple, l'avocat John McGillis se tourne vers lui pour devenir le parrain d'un de ses fils<sup>198</sup>.

Toutefois, plus les années passent, plus Gabriel oriente son réseau vers l'élite anglophone de Montréal. Avec l'ouverture du Canal Lachine dans les années 1820 et l'inauguration du premier tronçon de chemin de fer au Canada entre Saint-Jean et La Prairie en 1836, l'accès à Montréal devient plus rapide et, surtout, son importance s'accroît considérablement, particulièrement dans le milieu des affaires<sup>199</sup>. En 1843, Montréal devient même capitale du Canada-Uni. Dans ce contexte, faire des affaires à Montréal devient plus intéressant que jamais et Gabriel tisse des liens avec des marchands de la métropole pour que ses fils puissent en tirer le meilleur profit possible. C'est dans les magasins de cette ville qu'il voit l'avenir de ses fils<sup>200</sup>. Les Marchand se mettent donc à fréquenter la famille du marchand montréalais Joseph Scott dont ils deviennent relativement proches comme en fait foi l'amitié qui unit Mrs. Scott à Mary Macnider et aux demoiselles Bingham<sup>201</sup>. En 1844, Joseph Scott propose à Gabriel Marchand de prendre

---

<sup>194</sup> Lettre de Samuel Walcott à Gabriel Marchand, 30 juin 1836, collection Yves Beauregard.

<sup>195</sup> Brassard et Hamelin, « MARCHAND, Félix-Gabriel », *op. cit.*

<sup>196</sup> Lettre de Gabriel Marchand, Mary Macnider, John Marchand et Charles Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 31 octobre 1848, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47 à P174, S2, P150.

<sup>197</sup> Lettre de Jos. Maxwell à Gabriel Marchand, 21 mars 1842, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P20.

<sup>198</sup> Acte de baptême de Charles Richard McGillis, 7 décembre 1842, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10.

<sup>199</sup> Annie-Claude Labrecque et Dany Fougères, « L'économie montréalaise au XIX<sup>e</sup> siècle », Dany Fougères, dir. *Histoire de Montréal et de sa région*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 492-494, 502-504, 507-511

<sup>200</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 16 novembre 1849, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P151.

<sup>201</sup> Lettre de Jos. Scott à Gabriel Marchand, 9 février 1844, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47 à P174, S4, P24.

John sous son aile pour les trois prochaines années en spécifiant d'ailleurs qu'il est dans son intérêt d'être à Montréal pour faire son apprentissage<sup>202</sup>. On ignore si Gabriel s'est prévalu de l'offre de son ami. Toutefois, on sait que John est à Montréal<sup>203</sup> dans les années suivantes et que son frère Charles l'y rejoint pour faire l'apprentissage du métier des affaires<sup>204</sup>. Malheureusement pour Gabriel, John meurt en 1849 et Charles préfère devenir agriculteur. Néanmoins, la famille Marchand conserve des liens avec l'élite anglophone de Montréal qui seront plus tard profitables à Félix-Gabriel.

### IV.3 Et les Canadiens?

Le réseau de sociabilité de la famille Marchand est donc principalement orienté vers les élites anglophones comme en témoigne la liste des parrains et marraines des enfants de Gabriel et Mary. Tous les proches qui assistent au baptême des enfants du couple font partie de la parenté de Gabriel. Le réseau d'amis catholiques assez proches des Marchand pour devenir parrains ou marraines de leurs enfants semble assez restreint. C'est d'ailleurs dans le cadre de leur engagement au sein de la paroisse que les Marchand fréquentent le plus de Canadiens<sup>205</sup>.

Les quelques Canadiens qui font partie des intimes de Gabriel et Mary sont quant à eux soit alliés à des familles anglophones, soit apparentés à la famille Marchand. C'est notamment le cas des frères Édouard et Ambroise Bourgeois à qui s'associent Louis et François Marchand dans le commerce du bois lorsque Gabriel se retire des affaires<sup>206</sup>. En 1829, Gabriel fait d'Ambroise le parrain de sa fille Cécile<sup>207</sup> alors que, lorsque Félix-Gabriel fréquente le Séminaire de Saint-Hyacinthe, ce dernier confie certaines des lettres qu'il adresse à ses parents à Édouard<sup>208</sup>. Qui plus est, la femme d'Ambroise, Maria Woods, est la sœur des épouses de François et Louis<sup>209</sup>.

---

<sup>202</sup> *Ibid.*

<sup>203</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 19 octobre 1845, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P159.

<sup>204</sup> Lettre de Thomas Ure à Gabriel Marchand, 24 février 1848, collection Yves Beauregard.

<sup>205</sup> Brosseau, *op. cit.*, p. 199.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>207</sup> Acte de baptême de Cécile Marchand, 1<sup>er</sup> octobre 1829, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10.

<sup>208</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 21 janvier 1847, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P168.

<sup>209</sup> Jean-Jacques Lefebvre, *Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) notaire, 1855, premier ministre du Québec, 1897*, Montréal, Imprimerie Gagné, 1978, p. 32.

<b>Tableau II : Parrains et marraines des enfants de Gabriel Marchand et Mary Macnider</b>					
<b>Prénom de l'enfant</b>	<b>Date de naissance</b>	<b>Date du baptême</b>	<b>Parrain</b>	<b>Marraine</b>	<b>Témoins</b>
Jean-Louis	25 septembre 1821	Non-baptisé	X	X	X
Sophia	5 septembre 1822	7 octobre 1822	François Marchand, oncle	Sophie Marchand, tante	Louis Marchand, oncle Sarah Ann Woods, tante Rebecca Woods, tante Marie Marchand, mère
Jean-Louis	14 août 1825	16 août 1825	Louis Marchand, oncle	Sophie Marchand, tante	X
Charles	14 juillet 1827	16 juillet 1827	X	Marie McCord	X
Cécile	29 septembre 1829	1 <sup>er</sup> octobre 1829	Ambroise Bourgeois	Rebecca Woods, tante	X
Félix-Gabriel	9 janvier 1832	11 janvier 1832	Augustin Gauthier, oncle	Sophie Marchand, tante	Sarah Ann Woods, tante Louis Marchand, oncle

Les quelques autres Canadiens que les Marchand fréquentent font partie de l'élite locale comme le notaire Pierre-Paul Démaray – dont Gabriel recommande les services au gouverneur<sup>210</sup> – ou sont des relations d'affaires telles que l'avocat Elzéar Bédard dont Gabriel retient les services pour le défendre au cours d'un procès<sup>211</sup>. Le réseau de sociabilité de la famille Marchand ne semble donc pas s'orienter en fonction des origines ethno-linguistiques de la mère ou du père, mais plutôt en fonction des intérêts de la famille. Cela n'empêche cependant pas les Marchand de s'inscrire dans un réseau de sociabilité homogame comme il est d'usage de le faire à cette époque. Par contre, cette homogamie s'inscrit surtout dans une logique de classes sociales.

<sup>210</sup> Lettre de Gabriel Marchand au colonel Glegg, 1<sup>er</sup> juillet 1831, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P28.

<sup>211</sup> Compte d'avocat d'Elzéar Bédard, 20 octobre 1831, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P38.

## V. La culture des familles mixtes

### V.1 La culture des élites

L'exemple de la famille Marchand montre que les familles mixtes adoptent une culture, des mœurs et une structure familiale assez similaires à celles des familles homogames de l'élite, tant anglo-protestantes que franco-catholiques. L'appartenance à la classe sociale prime sur celle au groupe ethno-linguistique. Cette conscience de classe se manifeste d'ailleurs de multiples manières. Lorsque Gabriel Marchand écrit à John Samuel McCord pour faire valoir les privilèges que lui octroie son rang d'officier au sein de la milice, McCord lui répond qu'il est fort heureux de l'aider puisque, selon lui, tout homme d'honneur devrait se consacrer au bien public et aider son prochain, particulièrement les jeunes « gentleman<sup>212</sup> ». Pour McCord, les élites doivent faire preuve de solidarité entre elles et s'entraider afin de conserver leurs privilèges et ce, peu importe leur appartenance linguistique et religieuse. Bien que des différences soient perceptibles entre les notables de chacun de ces groupes, il importe davantage de se distinguer des classes populaires en s'inscrivant dans une culture propre aux élites. Comme le souligne Richard Bushman, « refinement and vulgarity became the most palpable signs of class, for many the very definition of class. More than wealth or kind of work, manners and style of life divided people in their everyday exchanges with one another<sup>213</sup> ».

Ce qui distingue la famille Marchand des autres familles de Saint-Jean, ce n'est donc pas tant le mélange culturel qui résulte de l'union de deux personnes venant d'un groupe ethno-linguistique différent, mais son attachement aux valeurs de l'élite. Les notions d'honneur et de service public sont au cœur des préoccupations de Gabriel Marchand. À partir des années 1810, il cumule de nombreuses charges. Bon nombre l'amènent à participer activement au développement de la région et lui permettent, de ce fait, de s'imposer comme un des « leading citizen<sup>214</sup> » de Saint-Jean (conseiller de la paroisse Saint-Jean-l'Évangéliste au conseil municipal du district de Saint-Jean, commissaire chargé de l'amélioration de la route entre Dorchester et La Prairie, commissaire chargé de la construction du canal de Chambly, etc.)<sup>215</sup>. D'autres charges lui

---

<sup>212</sup> Lettre de John Samuel McCord à Gabriel Marchand, 16 avril 1829, collection Yves Beaugard.

<sup>213</sup> Bushman, *op. cit.*, p. 446.

<sup>214</sup> Lettre de Raoul Dandurand à Hanford MacNider, 3 août 1931, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P82.

<sup>215</sup> Fortin, « MARCHAND, Gabriel », *op. cit.*

permettent plutôt de mettre de l'avant sa foi (syndic pour la construction de l'église, marguillier, secrétaire-trésorier de la paroisse, etc.) ou sa respectabilité et la confiance que l'administration coloniale lui porte (commissaire chargé de faire prêter serment aux comptables publics et à certains fonctionnaires, commissaire chargé de faire prêter le serment d'allégeance en 1837, etc.)<sup>216</sup>. Cela apparaît d'ailleurs particulièrement important pour Marchand. Il s'insurge contre le fait que des gens non-respectables occupent des charges publiques<sup>217</sup> et critique la décision de l'administration coloniale d'offrir des postes de magistrats à des gens qui n'occupent pas un rang aussi important dans la société que ceux qu'il a recommandés<sup>218</sup>. Pour Marchand, les trois critères qui doivent guider l'administration dans le choix de ses magistrats sont l'âge, la respectabilité et la qualification du candidat<sup>219</sup>. Il va même jusqu'à refuser un poste de conseiller législatif puisqu'il estime ne pas disposer de la fortune et des connaissances juridiques nécessaires pour occuper un tel poste et n'être pas assez digne d'un tel honneur<sup>220</sup>. Pourtant, il est conscient qu'il occupe une position enviable et qu'on a confiance en son intégrité et en sa fidélité<sup>221</sup>. Il en est même fier. Il faut donc davantage voir derrière ce geste celui d'un membre des élites qui connaît sa place dans la hiérarchie sociale. Gabriel estime qu'il faut avoir un certain train de vie pour pouvoir être conseiller législatif et que, sans les ressources financières pour y parvenir, il ne pourra pas être doté d'une respectabilité suffisante pour occuper cette charge.

En sus de cette conscience de classe omniprésente, il importe de mettre l'accent sur quelques autres valeurs qui montrent bien l'appartenance aux élites de la famille Marchand. Comme bon nombre de notables, Gabriel a à cœur de servir son pays et d'être fidèle au régime politique en place<sup>222</sup>. Il est conscient que les charges auxquelles il peut aspirer dépendent de sa loyauté au régime. Il s'inscrit donc dans la milice au cours de la Guerre de

---

<sup>216</sup> *Ibid.*

<sup>217</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 14 juillet 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P155.

<sup>218</sup> Lettre de Gabriel Marchand au colonel Glegg, 1<sup>er</sup> juillet 1831, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P28.

<sup>219</sup> *Ibid.*

<sup>220</sup> Lettre de Gabriel Marchand au gouverneur Gosford, 5 octobre 1837, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P29.

<sup>221</sup> Lettre de Montizambert à Gabriel Marchand, 11 octobre 1823, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47.

<sup>222</sup> Lettre de Gabriel Marchand à William Rowen, 5 avril 1838, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P36.

1812 pour défendre la Couronne<sup>223</sup>. Bien entendu, il y occupe un poste en adéquation avec son rang, et sert comme major en second dans le 2<sup>e</sup> bataillon de milice de Belœil. Si cela ne l'empêche pas de se montrer sympathique aux idées des patriotes et de présenter 24 propositions réformistes lors d'une l'assemblée à Saint-Athanase (Iberville) en 1837, il se dissocie rapidement de ce mouvement lorsque celui-ci devient violent et remet trop vivement en question les privilèges d'une élite à laquelle, au final, il est lié<sup>224</sup>. Il ne faut donc pas se surprendre qu'il inculque « l'amour de la patrie<sup>225</sup> » à ses enfants.

## V.2 Entre « anglicisation » des Canadiens et « canadianisation » des anglophones

Cette culture de classe réunissant les élites anglo-protestantes et franco-catholiques au sein d'un même groupe est également marquée par des différences religieuses, linguistiques et culturelles entre les deux communautés. Toutefois, depuis la Conquête, les élites se croisent, se marient entre elles. En ce sens, c'est davantage la culture des notables qui est empreinte de mixité que celles des familles endogames. Nombreux sont ceux qui, comme les Marchand, adaptent leur nom en fonction de la langue des gens dont ils sont entourés. Le fils aîné de Gabriel est tantôt « Jean<sup>226</sup> », tantôt « John<sup>227</sup> » alors que son frère passe de « François<sup>228</sup> » à « Francis<sup>229</sup> ». Il y a donc, de part et d'autre, des échanges entre anglo-protestants et franco-catholiques au sein des élites. Les élites canadiennes s'anglicisent alors que les élites anglophones se « canadianisent ».

Comme bon nombre de familles canadiennes après la Conquête, les Marchand adoptent plusieurs pratiques culturelles et habitudes anglaises en plus de se mettre à l'anglais comme nous l'avons vu précédemment. Sur une photo de la famille Marchand prise en 1887, on voit au mur le portrait d'une jeune fille – probablement l'une des enfants

---

<sup>223</sup> Lettre de Charles-Jubilé Marchand à Raoul Dandurand et Joséphine Marchand, 2 février 1919, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P93.

<sup>224</sup> Fortin, « MARCHAND, Gabriel », *op. cit.*

<sup>225</sup> Brassard et Hamelin, « MARCHAND, Félix-Gabriel », *op. cit.*

<sup>226</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 29 novembre 1845, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P161.

<sup>227</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 16 novembre 1849, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P151.

<sup>228</sup> Lettre de Charles-Jubilé Marchand à Raoul Dandurand et Joséphine Marchand, 2 février 1919, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P93.

<sup>229</sup> Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 23 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P59.

de Félix-Gabriel morte en bas âge – coiffée de longues boucles verticales et roulées en spirale comme cela était à la mode en Angleterre à cette époque<sup>230</sup>. De plus, les Canadiens se dotent d'élégants services à thé et de fontaines à eau chaude pour pouvoir exécuter le rituel du thé dans les règles de l'art<sup>231</sup>. Ils se mettent donc non seulement à consommer du thé, mais ils en font aussi un moment de sociabilité privilégié. C'est notamment le cas des Marchand qui invitent des amis à prendre le thé<sup>232</sup> et qui sont reçus par des proches pour se prêter à cette activité<sup>233</sup>. Le livre anglais se met également à circuler davantage dans la colonie. Désormais, les ouvrages de Walter Scott, Oliver Goldsmith et Samuel Johnson figurent parmi ceux les plus fréquemment cités dans les journaux de Québec<sup>234</sup> et on se met à l'apprentissage de la littérature de langue anglaise. Félix-Gabriel étudie notamment l'œuvre de Swift<sup>235</sup>, Shakespeare, Dryden, Gray et Byron<sup>236</sup>.

Les anglo-protestants se « canadianisent » également. Les familles alliées – par amitié ou par mariage – aux Marchand qui en font partie le montrent bien. Au contact des Canadiens, ces élites en viennent à s'imprégner de la culture de leur patrie d'adoption et se mettent, par exemple, à porter des vêtements canadiens puisque ceux-ci sont beaucoup plus adaptés aux conditions climatiques locales<sup>237</sup>. S'ils ne rejettent pas pour autant leurs coutumes, plusieurs adoptent certaines habitudes canadiennes et étudient le pays en profondeur afin d'en comprendre les rouages – notamment ceux liés au contexte juridique particulier du Bas-Canada où les droits français et anglais s'entremêlent. Une large partie des familles anglo-protestantes les plus influentes parle français et envoie ses enfants dans des écoles francophones pour qu'ils apprennent à maîtriser cette langue qui jouit toujours d'un important prestige international. Certains avocats anglo-protestants connaissent même

---

<sup>230</sup> John A. Dickinson, « L'anglicisation », Michel Plourde, dir., *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides/Publications du Québec, 2000, p. 90.

<sup>231</sup> François Malépart de Beaucourt, *Madame Eustache-Ignace Trottier dit Desrivières, née Marguerite Malhiot*, 1793, huile sur toile, 79,5 x 63,5 cm, Québec, Musée national des Beaux-arts du Québec.

<sup>232</sup> Lettre de Gabriel Marchand, Mary Macnider, John Marchand et Charles Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 4 octobre 1848, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P149.

<sup>233</sup> Lettre Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 2 septembre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P51.

<sup>234</sup> Yvan Lamonde et Claude Beauchamp, *Données statistiques sur l'histoire culturelle du Québec, 1760-1900*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, 1996, p. 113.

<sup>235</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 15 juin 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P183.

<sup>236</sup> Cahier de belles lettres de Félix-Gabriel Marchand, 1849, p. 80-103, BAC, Ottawa, collection Marchand-Dandurand, MG27 III B3 8, dossier « 5. Marchand, Félix-Gabriel, cahier de belles lettres (1849) ».

<sup>237</sup> Fyson, « Domination et adaptation: les élites européennes au Québec, 1760-1841 », *op. cit.*, p. 187.

mieux le droit de la Nouvelle-France que les Canadiens. C'est notamment le cas de John Samuel McCord que Gabriel Marchand consulte au sujet d'un privilège datant du Régime français. McCord lui offre alors une réponse détaillée fondée sur l'étude des ordonnances et jugements des intendants et des arrêts et règlements du Conseil supérieur de Québec<sup>238</sup>. Il en va de même à Québec où Jonathan Sewell enjoint Philippe Aubert de Gaspé à étudier la Coutume de Paris lorsqu'il fait son entrée chez lui pour y faire l'apprentissage du métier d'avocat<sup>239</sup>.

## VI. Un lien ténu avec les métropoles

La mixité d'un ménage influence-t-elle son rapport avec les métropoles? Hélas, peu d'informations émanent de la correspondance de la famille Marchand à ce sujet. Les liens qui unissent Gabriel à la France et à l'Angleterre semblent s'apparenter à ceux des élites canadiennes de l'époque et tenir davantage de la construction d'une image mentale que de son propre vécu alors que ceux de Mary sont encore moins documentés. On sait qu'elle a visité l'Écosse, pays natal de son père. Cependant, on ignore tout de la représentation qu'elle entretient du pays de ses ancêtres et jusqu'à quel point la culture dans laquelle elle vit et élève ses enfants est imprégnée de celle de l'Écosse<sup>240</sup>.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, peu de Canadiens et de Britanniques nés dans la colonie ont la chance de visiter l'Europe. Les guerres napoléoniennes en rendent d'abord l'accès moins aisé. Puis, seuls quelques fortunés ont les moyens et le temps nécessaire – il faut près d'un mois de bateau pour traverser l'Atlantique à cette époque<sup>241</sup> – pour aller en Europe. Entre 1815 et 1850, l'historien Marc Lebel estime que 1 500 personnes nées dans la colonie – principalement des Britanniques – se rendent sur le vieux continent<sup>242</sup>. De ce nombre, Claude Galarneau avance que plus de 250 Canadiens se rendent en France au cours de cette période<sup>243</sup>. Les liens entre le Canada et ses métropoles existent donc bel et bien, mais ils sont davantage le fait des journaux et des échanges avec

---

<sup>238</sup> Lettre de John Samuel McCord à Gabriel Marchand, 16 avril 1829, collection Yves Beauregard.

<sup>239</sup> Philippe Aubert de Gaspé, *Mémoires*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007, p. 290.

<sup>240</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 7 juin 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P181.

<sup>241</sup> Félix-Gabriel Marchand, *Mélanges poétiques et littéraires*, Montréal, C. O. Beauchemin et fils, 1899, p. 328.

<sup>242</sup> Cité d'après Claude Galarneau, « Les Canadiens en France (1815-1855) », *Les Cahiers de Dix*, vol. 44, 1989, p. 136.

<sup>243</sup> *Ibid.*

les immigrants européens porteurs de cette culture. Ceux-ci sont particulièrement nombreux à l'époque et jouent un rôle crucial dans la transmission de la culture métropolitaine. Gabriel fréquente d'ailleurs de nombreux immigrants britanniques et plusieurs métropolitains de passage. Pensons entre autres au gouverneur James Kempt, qui le reçoit lors d'un passage à Saint-Jean en 1829<sup>244</sup>, et à plusieurs des relations citées précédemment (William Holmes, John Macnider, etc.). Gabriel compte également quelques immigrants français dans ses relations, mais ceux-ci se font rares. Tout au plus est-il en contact avec un ou des prêtres français<sup>245</sup> et fréquente-t-il les Tugault, une famille d'immigrants français établie à Saint-Jean<sup>246</sup>. Malgré l'importance certaine des immigrants européens et des métropolitains de passage dans le réseau de sociabilité de Gabriel, les sources dont nous disposons pour cerner l'influence de ceux-ci sur la conception que se fait Gabriel des vieux pays sont minces. On sait cependant que son rapport avec l'Europe oscille entre l'admiration et la crainte. D'une part, Gabriel en admire le niveau de civilisation et le faste des réceptions. Pour lui, il est difficilement concevable que le Canada puisse atteindre de tels standards dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, lorsqu'il s'en approche, il est alors nécessaire d'utiliser une typologie européenne pour rendre compte de la splendeur des divertissements :

Mrs. Pierce gave a grand party – not a Parley nor a levee mind – a party, these levees sound toe high for us in Canada. They are imported words from the old Country where the style of living admits of such high flown words by the magnificence of their entertainment and the high standing of the entertainers but we do not like to mimic what our means will not allow us to imitate<sup>247</sup>.

D'autre part, Gabriel perçoit l'Europe comme un continent dont l'ordre social et moral est menacé par une agitation constante et par d'incessantes révolutions politiques. En cela, sa perception de ce continent n'est sans doute pas étrangère à ce que rapportent les journaux de la colonie sur l'Europe. Ceux-ci tiennent les élites locales informées de ce qui se déroule de l'autre côté de l'Atlantique avec moult détails et n'hésitent pas à décrire les

---

<sup>244</sup> Lettre du colonel Heriot à Gabriel Marchand, 4 septembre 1829, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P17.

<sup>245</sup> Lettre d'Armand de Charbonnel à Gabriel Marchand, 29 janvier 1844, collection Yves Beauregard.

<sup>246</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 30 juin 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P154.

<sup>247</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand et Sarah Bingham, 5 octobre 1835, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P64.

« horreurs » de la Révolution française, des révolutions de 1830 et du Printemps des peuples en 1848<sup>248</sup>. Dans ce contexte, nulle surprise que Gabriel craigne les mouvements sociaux qui animent l'Europe et les décrive avec appréhension :

my men do their duty well enough a these ideas that are spreading over the world, of irreligion, socialism, communism, and indepence which unfortunately our young men of education and inexperience are wasting their talents in inculealing in the heads of the Ignorant part of the population will if not check'd soon have the effect that they have had in different parts of Europe or that of a general dissolution of order and peace in the human society<sup>249</sup>.

Bien qu'il déplore l'instabilité politique de l'Europe et, plus particulièrement, de la France, cela ne l'empêche pas d'avoir un attachement certain pour l'ancienne mère patrie. Après tout, il déplore avec regret l'état de « cette malheureuse France que nous désirions tous voir heureux<sup>250</sup> » et, surtout, envoie son fils y séjourner en compagnie d'un ami au cours de l'été 1850. Malgré tout, Gabriel demeure inquiet. Les troubles de 1848 demeurent vifs dans son esprit et il craint que son fils et son ami se trouvent « dans un temps orageux en France [puisque] les papiers nous donnent à craindre que des troubles éclatent en France durant votre séjour<sup>251</sup> ».

Le rapport de la famille Marchand avec l'Europe constitue donc une synthèse intéressante de celui des Canadiens et des Britanniques nés dans la colonie avec les vieux pays. D'une part, les Marchand sont connectés avec les métropoles via des liens familiaux comme bon nombre d'immigrants britanniques installés dans la colonie depuis quelques générations seulement. Ainsi, lorsque Félix-Gabriel se rend en Europe en 1850, son père l'enjoint de passer par Édimbourg pour visiter des Macnider apparentés à la famille qui y résident<sup>252</sup>. D'autre part, la plupart des membres de la famille Marchand – pensons entre autres à Gabriel, John et Sophia – n'ont pas l'occasion d'aller en Europe et ne connaissent celle-ci – comme la majorité des élites canadiennes – que par leur lecture des journaux et le

---

<sup>248</sup> Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Armand Colin, 1970, p. 299-329.

<sup>249</sup> Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 14 juillet 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P155.

<sup>250</sup> Lettre Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 22 juin 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P153.

<sup>251</sup> *Ibid.*

<sup>252</sup> *Ibid.*

contact avec des immigrants porteurs de cette culture où l'un des quelques Canadiens de l'époque qui a eu la chance d'y séjourner.

## VII. Conclusion

À la lumière de ces observations sur la famille Marchand, que peut-on conclure sur les familles mixtes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle? Celles-ci s'inscrivent dans un contexte bien particulier. Dès les lendemains de la Conquête – voire même avant la signature du Traité de Paris<sup>253</sup> –, les unions entre Britanniques et Canadiens visent à favoriser l'implantation des premiers dans la colonie et l'intégration des seconds au sein des cercles des nouveaux dirigeants. La population d'origine britannique est alors peu nombreuse et principalement masculine. Dans ce contexte, les alliances entre les anciennes et les nouvelles élites s'imposent d'elles-mêmes, les notables locaux ayant besoin des nouveaux dirigeants pour obtenir différentes charges<sup>254</sup>. Toutefois, dans bien des cas, les mariages mixtes ne sont pas toujours aussi hâtifs que ne l'a avancé l'historiographie<sup>255</sup>. Au sein de plusieurs familles de la noblesse et de la bourgeoisie canadienne, il faut attendre le tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, et même les premières années de celui-ci, pour voir leurs fils et leurs filles s'unir à un anglo-protestant. C'est le cas des trois frères Marchand qui s'unissent à des Américaines anglo-protestantes qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle alors que leurs parents, leurs oncles et leurs tantes sont, comme nous l'avons vu, tous Canadiens. C'est le cas des Juchereau, dont les fils s'unissent principalement à des filles de familles seigneuriales canadiennes au lendemain de la Conquête<sup>256</sup>, et des Tarieu de Lanaudière, dont les enfants se marient également à des membres de l'élite canadienne<sup>257</sup> à la même époque. Chez les Juchereau, il faut attendre vers 1800 avant qu'un premier mariage soit célébré entre l'un de

---

<sup>253</sup> Marcel Trudel, « Les mariages mixtes sous le régime militaire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 7, n° 1, 1953, p. 7-31.

<sup>254</sup> Sophie Imbeault, *Les Tarieu de Lanaudière: une famille noble après la Conquête, 1760-1791*, Québec, Septentrion, 2004, p. 85-139.

<sup>255</sup> Trudel, *op. cit.*

<sup>256</sup> Citons notamment le cas d'Antoine Juchereau qui s'allie à Julie-Louise Liénard de Beaujeu en 1765 et à Catherine Dupré en 1778 ainsi que celui de son fils, Antoine-Louis, qui se marie à Louise-Fleury de la Gorgendière en 1793 (Réal Brisson, « JUCHEREAU DUCHESNAY, Antoine », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/juchereau\\_duchesnay\\_antoine\\_5F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/juchereau_duchesnay_antoine_5F.html), consulté le 30 septembre 2013 et Ginette Bernatchez, « JUCHEREAU DUCHESNAY, Antoine-Louis », *biographique du Canada*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/juchereau\\_duchesnay\\_antoine\\_louis\\_6F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/juchereau_duchesnay_antoine_louis_6F.html), consulté le 30 septembre 2013.).

<sup>257</sup> Pensons entre autres à Charles-François Tarieu de Lanaudière qui s'unit à Marie-Catherine Lemoyne de Longueuil en 1764 et à son fils Charles-Louis qui épouse quant à lui Geneviève-Louise-Élisabeth de Lacorne en 1769 (Imbeault, *op. cit.*, p. 239.).

ses membres et une anglo-protestante<sup>258</sup> alors que chez les Tarieu de Lanaudière cela ne va qu'en 1821<sup>259</sup>. Toutefois, cela n'empêche pas ces familles d'entretenir de bonnes relations avec les Anglo-protestants. Louis Marchand annonce ses activités dans *The Quebec Gazette*<sup>260</sup> et envoie son fils Gabriel faire son apprentissage chez un marchand anglophone. Antoine Juchereau contribue à un fonds de souscription volontaire créé dans le contexte des guerres napoléoniennes pour soutenir ceux qui défendent l'Empire britannique ailleurs dans le monde en 1799<sup>261</sup>. Charles-Louis Tarieu de Lanaudière est quant à lui nommé aide de camp du gouverneur Guy Carleton<sup>262</sup>.

L'alliance entre les élites canadiennes et britanniques – qu'elles soient nées ou non dans la colonie – se noue donc assez rapidement au lendemain de la Conquête, mais plusieurs familles de l'élite canadienne prennent quelques dizaines d'années avant d'offrir l'un de leurs enfants à un(e) anglo-protestant(e) pour sceller cette union. Lorsqu'elles accueillent dans leur famille un membre de la communauté anglo-protestante, cela a, bien souvent, pour objectif de maintenir son statut social ou de l'améliorer. En s'alliant à de bonnes familles anglo-protestantes dont le nom est entouré d'un certain prestige et qui détiennent une certaine fortune (voire une fortune certaine), les élites canadiennes réussissent à pénétrer au sein de nouveaux réseaux de clientèles. C'est le cas des Marchand, des Juchereau, des Tarieu de Lanaudière et de combien d'autres.

Dans le cas des Marchand, cette cohabitation nous permet de voir que les structures familiales et les stratégies de reproduction sociale demeurent, somme toute, les mêmes au sein d'un ménage mixte. Tout comme les Canadiens et les Britanniques – tant ceux nés dans la colonie que ceux qui y immigrent –, les Marchand adoptent une répartition des rôles familiaux qui s'inscrit dans celui des élites de l'époque. Gabriel s'active dans la sphère publique alors que Mary s'occupe du foyer. Tous deux souhaitent doter leurs enfants d'une bonne éducation afin qu'ils puissent aspirer à un niveau de vie et de respectabilité similaire au leur.

---

<sup>258</sup> Jean-Baptiste Juchereau prend alors pour épouse Eliza Jones (Benoît Grenier, *Seigneurs campagnards de la Nouvelle-France : Présence seigneuriale et sociabilité rurale dans la vallée du Saint-Laurent à l'époque préindustrielle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 153.).

<sup>259</sup> Marie-Antoinette Tarieu de Lanaudière épouse le médecin d'ascendance allemande et luthérienne Peter-Charles Loedel (Imbeault, *op. cit.*, p. 243.).

<sup>260</sup> *The Quebec Gazette/ La Gazette de Québec*, 2 juin 1791, p. 1.

<sup>261</sup> *The Quebec Gazette/ La Gazette de Québec*, 1<sup>er</sup> août 1799, p. 2-3.

<sup>262</sup> Yves Beauregard, « TARIEU DE LANAUDIÈRE, Charles-Louis », *biographique du Canada*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/tarieu\\_de\\_lanaudiere\\_charles\\_louis\\_5F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/tarieu_de_lanaudiere_charles_louis_5F.html), consulté le 30 septembre 2013.

Gabriel s'intègre à la culture de son épouse et, surtout, de son milieu – tant géographique (Saint-Jean) que social (élites marchandes de Québec, puis faisant des affaires avec les États-Unis). Il adopte la langue de sa femme et du réseau dans lequel il s'inscrit et éduque ses enfants en anglais. Cependant, si cette langue prévaut chez les Marchand, c'est le catholicisme qui l'emporte sur le protestantisme. Les épouses de François et Louis se convertissent à la religion de leur époux et tous leurs enfants – tout comme ceux de Gabriel – sont élevés dans la foi de leur père et ce même si cela nécessite de revoir les rôles attribués en fonction du genre au sein du foyer.

La petite taille de Saint-Jean contribue également à accentuer ce mélange culturel. Aucune des élites présentes n'est assez nombreuse pour se doter de ses propres institutions par elle-même ou d'un réseau de clientèles en son sein. Il apparaît alors nécessaire pour celles-ci de se mélanger afin de profiter des contacts et de la richesse de chacune d'entre elles pour mener à bien le développement de la localité. Qui plus est, le contexte frontalier dans lequel s'inscrit Saint-Jean favorise les échanges entre les élites. D'une part, celles-ci doivent être connectées aux États-Unis, puis sur Montréal pour faire des affaires. D'autre part, une bonne partie de la population locale est formée de Canadiens et le nombre de ceux-ci ne cesse de croître à mesure que le XIX<sup>e</sup> siècle avance. Dans les circonstances, il convient de s'inscrire dans les deux réseaux à Saint-Jean bien que les élites aient tendance à faire davantage partie d'un groupe au sein duquel les anglo-protestants semblent plus importants.

Certains mélanges semblent, a priori, plus surprenants, notamment ceux liés à la pratique religieuse. Comme nous l'avons vu, catholiques et protestants s'entremêlent et se croisent tant à l'église qu'à la maison. Toutefois, ceux-ci s'inscrivent dans une époque où la population anglo-protestante n'est pas encore assez importante pour s'être dotée de ses propres institutions et où l'encadrement religieux est relâché tant chez les protestants que chez les catholiques<sup>263</sup>. Qui plus est, une tolérance religieuse plus grande prévaut au sein des élites à la suite de la montée des idées des Lumières<sup>264</sup>. À mesure que le XIX<sup>e</sup> siècle avance, chaque communauté se ferme davantage sur elle-même en se dotant de ses propres institutions de charité, d'un réseau d'écoles qui lui est propre et de journaux représentant

---

<sup>263</sup> Gilles Chaussé, « French Canada from the Conquest to 1840 », Terrence Murphy et Roberto Perin, dir., *A Concise History of Christianity in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1996, p. 83-86.

<sup>264</sup> Miller *et al.*, *op. cit.*, p. 124.

ses intérêts<sup>265</sup>. Qui plus est, avec la canadianisation des églises protestantes et la montée de l'ultramontanisme, les Églises se font plus exclusives. Les familles mixtes de l'élite tendent alors à moins représenter un mélange culturel et à davantage s'intégrer à l'une des différentes communautés ethno-religieuses. Bon nombre s'intègrent aux anglo-protestants – pensons entre autres aux Joly de Lotbinière et à plusieurs branches de la famille Aubert de Gaspé – alors que d'autres, comme les Marchand s'intégreront plutôt aux élites canadiennes catholiques.

---

<sup>265</sup> Pensons entre autres au *Quebec Mercury* (1805) et au *Canadien* (1806) qui se font l'expression de chacune des deux élites.

## Chapitre 2: La « canadianisation » d'une famille mixte

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les membres des élites anglophones et francophones du Québec se croisent dans leurs loisirs et leurs réseaux de sociabilité<sup>266</sup>. Certains franco-catholiques épousent même des membres de la communauté anglo-protestante et fondent une famille comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Bien plus que de simples exceptions, les enfants qui naissent de ces couples mixtes sont particulièrement nombreux au sein des élites. Certains des Québécois les plus influents dans leur domaine sont issus de tels mariages. L'écrivain James MacPherson Le Moine et l'ingénieur Charles Baillaigé, par exemple, sont tous deux nés du mariage d'une anglo-protestante et d'un franco-catholique alors que le journaliste Oscar Dunn et l'homme politique John Jones Ross ont pour parents un anglo-protestant et une franco-catholique. Tout comme Félix-Gabriel Marchand, plusieurs grandissent dans un milieu faisant place aux deux cultures, tantôt simultanément, tantôt successivement. La jeunesse de James MacPherson Le Moine et d'Oscar Dunn, par exemple, se divise en deux périodes. Après une petite enfance passée au sein de leur famille anglo-protestante, ils sont tous deux confiés à des parents franco-catholiques et poursuivent des études dans une institution franco-catholique à l'adolescence<sup>267</sup>. Or, malgré le fait qu'ils soient issus d'une union mixte, bon nombre de ces notables voient la culture d'un de leurs parents prendre un ascendant plus important dans leur éducation. John Jones Ross et Oscar Dunn deviennent des catholiques particulièrement pieux, s'expriment principalement en français et épousent une femme franco-catholique<sup>268</sup>. La trajectoire des enfants issus de mariages mixtes se révèle donc une dimension particulièrement intéressante pour comprendre ces couples.

---

<sup>266</sup> Monique Nadeau-Saumier, « Un espace et un lieu de culture : le Art building de Sherbrooke 1887-1927 », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007, xx-768 p.

<sup>267</sup> À compter de l'âge de 3 ans, James MacPherson Le Moine vit chez ses grands-parents maternels (Daniel MacPherson et Mary Kelly). Puis, à 13 ans, il passe sous la garde de son père et se met à fréquenter le Petit Séminaire de Québec. Oscar Dunn, quant à lui, est confié à la famille anglo-protestante de son père au décès de ses parents à l'âge de 6 ans. Toutefois, 4 ans plus tard, il se retrouve au sein de la famille franco-catholique de sa mère et on l'inscrit au Séminaire de Saint-Hyacinthe (Le Moine, « LE MOINE, sir James MacPherson », *DBC, op. cit.*; Guy Provost, « DUNN, Oscar », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/dunn\\_oscar\\_11F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/dunn_oscar_11F.html), consulté le 30 septembre 2013.).

<sup>268</sup> Kenneth Munro, « ROSS, John Jones », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/ross\\_john\\_jones\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/ross_john_jones_13F.html), consulté le 30 septembre 2013.; Guy Provost, « Oscar Dunn, sa vie, son œuvre », Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1973, p. 118-191 et p. 522-523.

Le cas de Félix-Gabriel Marchand<sup>269</sup> s'avère particulièrement intéressant pour comprendre la trajectoire d'enfants issus d'une union mixte. Comme bon nombre de ses contemporains, il adopte rapidement la culture d'un des deux parents – dans ce cas-ci, celle de son père – sans que cela ne l'empêche de conserver une grande ouverture au groupe ethnolinguistique duquel est issu son second parent. L'intégration de Félix-Gabriel au groupe franco-catholique n'est d'ailleurs pas inusitée. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus d'enfants nés d'une union mixte semblent se « canadianiser » que s'intégrer au groupe anglo-protestant.

## I. Un mariage décisif

Le 12 septembre 1854, Félix-Gabriel épouse la fille d'un notable de Terrebonne<sup>270</sup> et s'allie ainsi à une bonne famille de la couronne nord de Montréal<sup>271</sup>. Les Turgeon comptent en leur sein quelques marchands<sup>272</sup> et quelques hommes s'étant distingués sur la scène politique<sup>273</sup>. Bien plus qu'une simple union, le mariage de Félix-Gabriel joue un rôle clef dans sa « canadianisation ». En effet, celui-ci le lie non seulement à une Canadienne française, mais aussi à la famille de celle-ci et à son réseau de sociabilité. En se mariant avec Hersélie Turgeon, Félix-Gabriel pénètre dans un milieu franco-catholique relativement pieux ayant donné certains de ses enfants à l'Église. L'évêque de Québec, M<sup>gr</sup> Pierre-Flavien Turgeon est apparenté à la famille<sup>274</sup>. La cousine d'Hersélie, Rachel Turgeon, est sœur du Sacré-Cœur<sup>275</sup> alors que le neveu par alliance de sa sœur, Adrien Turgeon, devient

---

<sup>269</sup> Malheureusement, nous ne disposons pas de sources suffisantes pour mettre en lumière la vie des autres enfants de Gabriel Marchand et Mary Macnider. Sophia meurt à 13 ans alors que son frère John décède à 24 ans. Quant à Charles, les quelques documents disponibles à son sujet (trois lettres signées de sa main, quelques mentions dans les recensements, etc.) ne rendent pas compte de sa vie avec assez de détails pour pouvoir en traiter abondamment. Nous nous consacrerons donc principalement à l'étude de Félix-Gabriel Marchand sans pour autant nous empêcher de faire référence à ses frères et à sa sœur lorsque nous disposons d'informations à leur sujet.

<sup>270</sup> Le père d'Hersélie était écuyer, cultivateur et aubergiste (BAC, Recensement du Canada, 1831, district de Terrebonne.).

<sup>271</sup> Acte de mariage de Félix-Gabriel Marchand et d'Hersélie Turgeon, 12 septembre 1854, BAnQ-M, registre de la paroisse de Saint-Louis-de-Terrebonne, CE606, S24.

<sup>272</sup> Pensons entre autres au frère d'Hersélie, Théophile (Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 18 décembre 1853, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P35.).

<sup>273</sup> Ovide Turgeon, l'un des oncles d'Hersélie, siège au conseil législatif de 1848 à 1856 (« La province de Québec en deuil », *La Patrie*, 26 septembre 1900, p. 1, col. 7.).

<sup>274</sup> *Ibid.*

<sup>275</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 248.

jésuite en 1877<sup>276</sup>. Hersélie, elle-même, est particulièrement pieuse et soucieuse de son salut ainsi que de celui de son époux<sup>277</sup>. Qui plus est, les liens de la famille Turgeon avec la communauté anglo-protestante semblent ténus. Aucun d'entre eux n'est allié à un protestant et seul un frère d'Hersélie est marié à une anglophone d'origine irlandaise vraisemblablement catholique<sup>278</sup>. Dans ce contexte, Félix-Gabriel en vient à vivre davantage en français et dans une culture s'apparentant plus à celle de son père et de sa femme qu'à celle de ses ancêtres maternels. Son mariage marque donc un tournant dans sa vie et joue un rôle décisif dans le processus de « canadianisation » dans lequel il s'engage.

Félix-Gabriel n'est d'ailleurs pas le seul enfant issu d'un couple mixte dont le mariage contribue grandement à l'intégrer à la culture de son épouse. En épousant Harriet Mary Atkinson, James MacPherson Le Moine se rapproche de la communauté anglophone de Québec. Ses filles, tout comme sa femme, sont baptisées dans l'Église presbytérienne et élevées en anglais<sup>279</sup>. De même, Georges-Barthélémi Faribault, dont les parents semblent être de confession et de langue différentes<sup>280</sup>, s'inscrit dans une culture franco-catholique en s'unissant à Marie-Julie Planté. Bien qu'il conserve quelques relations au sein de l'élite anglo-protestante comme en fait foi son engagement au sein de la *Literary and Historical Society of Quebec*, son réseau de sociabilité s'oriente vers les franco-catholiques et il élève ses enfants dans la foi de son père et de son épouse<sup>281</sup>.

Le mariage des enfants nés d'une union mixte contribue-t-il à les inscrire dans l'une des deux cultures familiales ou confirme-t-il seulement une tangente qu'ils semblaient déjà prendre? Malheureusement, l'état de la recherche sur la question ne permet pas de tirer de conclusions même si, vraisemblablement, le mariage est à la fois une cause et une

---

<sup>276</sup> Le père d'Adrien Turgeon, Joseph-Octave-Alfred Turgeon, est le frère de l'époux de Lia Turgeon, sœur d'Hersélie (Cyprien Tanguay, *Répertoire général du clergé canadien par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, SÉNÉCAL, 1893 (1868), p. 433.).

<sup>277</sup> Lettre d'Hersélie Turgeon à Félix-Gabriel Marchand, 24 novembre 1872, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P20.

<sup>278</sup> L'un des frères d'Hersélie, Menasipe, est marié à une femme dont les parents sont originaires du comté de Derry en Irlande (Acte de mariage de Menasipe Turgeon et Jeanne McCartney, 11 novembre 1840, BAnQ-M, registre de la paroisse de Notre-Dame-de-Montréal, CE601, S51.).

<sup>279</sup> Denyse Légaré, *Sillery au temps de James MacPherson Le Moine*, Québec, Villa Bagatelle, 2010, p. 18 et 21.

<sup>280</sup> Son père, Barthélémi Faribault est un marchand issu d'une vieille famille canadienne-française alors que sa mère, Marie-Reine Anderson est la fille d'un soldat des Fraser's Highlander's (Yvan Lamonde, « FARIBAULT, Georges-Barthélémi », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/faribault\\_georges\\_barthelemi\\_9F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/faribault_georges_barthelemi_9F.html), consulté le 30 septembre 2013.).

<sup>281</sup> Pierre-Georges Roy, *La famille Faribault*, Lévis, [s. e.], 1913, p. 9-18.

conséquence du passage vers une des deux cultures. C'est un événement important qui marque un point de rupture. Si certains enfants issus de couples mixtes tergiversent entre deux cultures avant leur mariage<sup>282</sup>, la plupart s'inscrivent plus résolument dans l'une d'elles après leur union. Cependant, cela ne les empêche pas de garder certaines habitudes propres à l'autre culture dans laquelle ils ont grandi et, surtout, de conserver un réseau de sociabilité au sein de ce groupe.

D'ailleurs, le mariage de Charles Marchand – frère de Félix-Gabriel – avec Julie-Anne Bourgeois contribue probablement à le garder davantage entre les deux cultures que son cadet puisque son épouse est aussi issue d'une union mixte. Le père de celle-ci, Ambroise Bourgeois, est un marchand franco-catholique bien en vue de Saint-Jean. Sa mère, Maria Woods, est issue d'une famille d'origine américaine bien implantée dans la vallée du Richelieu et déjà alliée aux Marchand. En effet, les deux sœurs aînées de Maria, Rebecca et Sarah Ann, sont mariées à François et Louis Marchand comme nous l'avons vu précédemment. Grâce à sa famille maternelle, Julie-Anne conserve des attaches solides avec les États-Unis et reçoit à l'occasion des amies américaines à Saint-Jean<sup>283</sup>. De même, Charles entretient un réseau de correspondances en anglais tout en fréquentant la bonne société franco-catholique de la vallée du Richelieu<sup>284</sup>. Alors que le mariage de Félix-Gabriel avec une Canadienne française a pour effet de l'orienter vers la culture franco-catholique, celui de son frère lui permet de continuer à s'inscrire dans un contexte ressemblant beaucoup plus à celui dans lequel il a grandi. Toutefois, cela ne l'empêche pas de s'inscrire de plus en plus dans une culture franco-catholique à mesure que la population de Saint-Jean se francise et se catholicise. En 1852, on ne compte plus que 470 anglicans et 53 presbytériens parmi les 3 577 habitants de la ville<sup>285</sup>.

Le mariage de Félix-Gabriel permet également de constater que certaines pratiques qui avaient cours sous le Régime français perdurent jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. En mars 1854, lorsque Félix-Gabriel exprime le désir de prendre Hersélie Turgeon pour

---

<sup>282</sup> Bon nombre des enfants nés d'une union mixte fréquentent des écoles anglophones et francophones dans leur enfance et parlent les deux langues à la maison. C'est le cas des Marchand, mais aussi des Baillairgé et de George-Barthélémi Faribault.

<sup>283</sup> Lettre de Joséphine Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 18 juin 1880, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P203.

<sup>284</sup> Lettre d'un individu inconnu à Charles Marchand, vers 1900, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P4.

<sup>285</sup> Brosseau, *op. cit.*, p. 231.

épouse, sa mère estime qu'il n'est pas encore prêt. Elle l'enjoint d'attendre d'être reçu notaire et de détenir « une position » qui lui permettra d'offrir un foyer à sa femme avant de se marier<sup>286</sup>. Or, même s'il est âgé de 22 ans, qu'il est de ce fait majeur et qu'il n'a pas besoin du consentement maternel pour contracter une union<sup>287</sup>, Félix-Gabriel tient à l'obtenir et met près de trois mois – et de multiples tentatives – pour recevoir l'aval de sa mère afin que le mariage puisse se tenir quelque 5 mois avant qu'il soit reçu notaire<sup>288</sup>. De plus, il tient également à recevoir le consentement de la mère de l'élue de son cœur à défaut d'avoir celui du père de celle-ci puisque ce dernier est décédé depuis 1832<sup>289</sup>. Pourtant, Hersélie, âgée de 25 ans, est également majeure. Félix-Gabriel se plie donc à une tradition bien ancrée remontant au Régime français. Il était alors d'usage pour les adultes de moins de 25 ans d'obtenir la bénédiction parentale pour prendre épouse tel que le prescrivait la Coutume de Paris<sup>290</sup>.

Qui plus est, le mariage de Félix-Gabriel marque la transition d'une génération à l'autre au sein de la famille Marchand. En mars 1852, au décès de son père, il est encore trop jeune pour prendre la tête de la famille puisqu'il n'a pas encore terminé sa cléricature. Malgré un premier partage des biens de Gabriel Marchand entre ses héritiers « vers le mois de février<sup>291</sup> » 1853, Félix-Gabriel demeure sous l'autorité maternelle comme en fait foi son respect des prescriptions parentales. Or, en septembre 1854, il est à la veille de terminer son stage auprès de Thomas Robert Jobson<sup>292</sup>. Il peut donc aspirer à prendre les rênes de la famille. En se mariant, Félix-Gabriel s'installe avec son épouse dans le domaine familial à Saint-Jean et devient, de ce fait, le nouveau chef de famille. C'est à lui qu'il incombe désormais de veiller sur les intérêts des Marchand et, surtout, de prendre soin des femmes de la famille. Sally et Jetty Bingham, les parentes de la première épouse de son père n'ayant point trouvé mari, passent sous sa protection et s'installent chez lui. Mary Macnider

---

<sup>286</sup> Lettre de Félix-Gabriel Charles Marchand à Hersélie Turgeon, 5 mars 1854, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P41.

<sup>287</sup> Gagnon, *op. cit.*, p. 107.

<sup>288</sup> Lettre de Félix-Gabriel Charles Marchand à Hersélie Turgeon, 31 mai 1854, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P52.

<sup>289</sup> Lettre de Félix-Gabriel Charles Marchand à Hersélie Turgeon, 8 juin 1854, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P53.

<sup>290</sup> André Lachance, *Séduction, amour et mariage et Nouvelle-France*, Montréal, Libre Expression, 2007, p. 98.

<sup>291</sup> Contrat de mariage de Félix-Gabriel Marchand et d'Hersélie Turgeon, 11 septembre 1854, BAnQ-M, greffe de Joseph-Cyrille Auger, CN601, S9.

<sup>292</sup> Félix-Gabriel est reçu notaire le 20 février 1855 (Brassard et Hamelin, *op. cit.*).

emménage quant à elle dans l'une des deux maisons du domaine familial dont Félix-Gabriel est propriétaire, mais dont elle conserve l'usufruit<sup>293</sup>. Félix-Gabriel se trouve donc également par le fait même responsable de veiller à ce que sa mère ne manque de rien.

Bien plus qu'un simple rite de passage, le mariage de Félix-Gabriel constitue un moment charnière de la vie des membres de la famille Marchand. Il leur permet de conserver leur statut social et de concentrer le pouvoir et le prestige familial entre les mains d'un descendant (à savoir, Félix-Gabriel Marchand) et ce, malgré le partage des biens entre les deux héritiers de Gabriel Marchand. En contrepartie, Félix-Gabriel a le devoir de veiller sur les autres membres de la famille – en particulier sur les femmes – et de s'assurer que le nom des Marchand demeure respectable au sein des élites. Encore une fois, les Marchand révèlent davantage les mécanismes propres aux élites – tant anglo-protestantes que franco-catholiques – qu'une spécificité locale. Tout comme eux, les Taschereau<sup>294</sup>, les Aubert de Gaspé<sup>295</sup> et les Fraser<sup>296</sup> prennent soin de trouver un héritier qui saura maintenir le niveau de respectabilité de la famille – voire de l'accroître – et qui saura prendre soin de ses sœurs et ses tantes célibataires et de sa mère si celle-ci devient veuve. Même si dans certaines familles on divise le patrimoine matériel – ou du moins on tente de le faire<sup>297</sup> –, il n'en demeure pas moins que c'est généralement un seul des fils qui hérite ou s'empare du capital symbolique au sein des familles aisées. Fort de ce capital, ce dernier s'impose comme le nouveau chef de famille et devient le véritable pivot de sa génération. À cette époque, les élites se pensent davantage en termes de cellules familiales qu'en termes d'individus. Ainsi, lorsque Félix-Gabriel Marchand est honoré par les citoyens de la ville de Québec à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de son entrée en politique, il souligne sa joie de voir son épouse et les autres membres de sa famille associés à son succès<sup>298</sup>. Si Félix-Gabriel est le pivot de sa génération, il n'en demeure qu'une des entités qui la compose.

---

<sup>293</sup> Contrat de mariage de Félix-Gabriel Marchand et d'Hersélie Turgeon, 11 septembre 1854, BAnQ-M, greffe de Joseph-Cyrille Auger, CN601, S9.

<sup>294</sup> Alex Tremblay, « Gabriel-Elzéar Taschereau », Gaston Deschênes et Denis Vaugois, dir., *Vivre la Conquête : à travers plus de 25 parcours individuels*, Tome II, Québec, Septentrion, 2014, à paraître.

<sup>295</sup> Castonguay, *Philippe Aubert de Gaspé, seigneur et homme de lettres*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>296</sup> Massé, *op. cit.*, p. 292-293.

<sup>297</sup> Bien que John Samuel McCord tienne à ce que ses biens soient divisés en parts égales entre ses cinq enfants, l'un d'eux en vient rapidement à exercer un contrôle accru sur la succession (Miller *et al.*, *op. cit.*, p. 44-50.).

<sup>298</sup> « Honneur à l'hon. M. Marchand », *Le Canada français*, 31 décembre 1897, p. 1, col. 1-2.

## II. La foi, puissant marqueur culturel

La « canadianisation » de Félix-Gabriel Marchand passe en grande partie par son mariage qui, en l'intégrant dans un milieu franco-catholique, contribue à l'éloigner de l'univers mixte duquel il est issu. Toutefois les germes de celle-ci sont largement antérieurs à 1854. En effet, la « canadianisation » de Félix-Gabriel Marchand commence dès son enfance. Même s'il est élevé dans un milieu pluriconfessionnel au sein duquel l'utilisation de l'anglais prime sur le français, certains éléments clefs qui favoriseront plus tard son intégration au groupe franco-catholique se mettent déjà en place. Parmi ceux-ci, l'éducation religieuse figure au premier plan.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique est un marqueur identitaire particulièrement fort du groupe franco-catholique. La défense de la foi se confond avec celle de la nation et de la langue<sup>299</sup>. L'historien ultramontain Thomas Chapais va même jusqu'à affirmer que « L'Église catholique et la race franco-canadienne sont indissolublement unies par les liens les plus indestructibles. Un Canadien français qui n'est pas catholique constitue une anomalie<sup>300</sup>. ». À l'heure où Montréal s'anglicise à la suite d'une importante immigration britannique et que certaines régions telles que les Cantons de l'Est continuent d'être en grande partie anglophones, de nombreuses communautés religieuses prennent forme et s'installent un peu partout au Québec. Pour M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, elles s'imposent comme « l'ossature de la culture canadienne-française<sup>301</sup> » puisqu'elles jouent un rôle clé dans sa promotion. D'une part, elles assurent la propagation du français en offrant différents services dans cette langue (soins aux malades, éducation, aide aux démunis, etc.). D'autre part, la construction de couvents, d'écoles, d'églises et d'autres bâtiments à vocation religieuse affirme concrètement et visuellement la présence franco-catholique dans le paysage<sup>302</sup>. L'Église catholique est donc l'un des éléments phares par lequel l'identité franco-catholique s'affirme mais, aussi, un puissant facteur d'assimilation chez les enfants appartenant à une famille mixte.

---

<sup>299</sup> Gérard Bouchard, « Une nation, deux cultures. Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) », Gérard Bouchard et Serge Courville, dir., *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française, Québec*, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 13.

<sup>300</sup> Cité d'après Voisine et Hamelin, dir., *op. cit.*, p. 94.

<sup>301</sup> Roberto Perin, *Ignace de Montréal, Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, p. 55.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 65.

En mettant tout en œuvre pour que ses enfants puissent accomplir leurs devoirs envers Dieu en se conformant aux rites de l'Église catholique, Gabriel Marchand contribue à leur intégration au groupe franco-catholique. Qui plus est, les quatre ans et demi que Félix-Gabriel passe au Séminaire de Saint-Hyacinthe l'inscrivent dans une culture franco-catholique au sein de laquelle la pratique religieuse est particulièrement importante. Les collèges classiques sont à l'époque les vecteurs de transmission de cette culture<sup>303</sup>. Félix-Gabriel y fréquente non seulement des étudiants et des professeurs porteurs de cette culture, mais assiste aussi aux offices comme cela est d'usage dans les collèges classiques. Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, un quart d'heure de méditation s'ajoute même à la prière du matin afin de favoriser le développement de la piété parmi les étudiants<sup>304</sup>. Les activités scolaires<sup>305</sup> et parascolaires auxquelles Félix-Gabriel s'adonne contribuent également à l'intégrer au groupe franco-catholique et à consolider ses liens avec l'Église catholique. Comme flûtiste au sein d'un ensemble de musique, Félix-Gabriel est couramment appelé à se produire pendant les offices. C'est le cas lors des célébrations de Pâques au printemps 1846<sup>306</sup>. Ce l'est aussi, quelques mois plus tard, lorsqu'une messe est offerte en l'honneur d'un généreux don du marchand François Cadoret au Séminaire de Saint-Hyacinthe<sup>307</sup>. Dans ce contexte, nulle surprise de voir la correspondance de Félix-Gabriel émaillée de références à l'Église catholique et, surtout, à sa dévotion personnelle. En 1854, à la veille de son mariage, il écrit espérer que, « avec la volonté de Dieu et la grace [sic] du Saint siège apostolique<sup>308</sup> », il puisse s'unir à celle qu'il aime. Qui plus est, Félix-Gabriel enjoint à maintes reprises sa femme de prier Dieu<sup>309</sup> ou de s'en remettre à lui<sup>310</sup>.

---

<sup>303</sup> Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, Tome I : 1760-1896, Saint-Laurent, Fides, 2000, p. 291 et p. 424-425.

<sup>304</sup> Lucien Lemieux, *Histoire du catholicisme québécois*, Volume II : *Les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Tome 1 : *Les années difficiles (1760-1839)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 107.

<sup>305</sup> Pensons entre autres aux cours d'histoire sainte qu'il reçoit dès sa première année au Séminaire de Saint-Hyacinthe (Diane LeBlanc, *Le Séminaire de Saint-Hyacinthe, deux siècles d'histoire : 200 ans d'éducation*, Saint-Hyacinthe, Corporation du Séminaire de Saint-Hyacinthe, 2011, p. 95.).

<sup>306</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 1<sup>er</sup> mars 1846, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P164.

<sup>307</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, septembre 1846, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P165.

<sup>308</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 19 mars 1854, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P43.

<sup>309</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 7 décembre 1853, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P34.; Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 1<sup>er</sup> juillet 1854, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P56.

Toutefois, Hersélie semble s'inquiéter de la piété de son mari malgré la dévotion qu'il affiche. Elle le prie fréquemment de ne pas négliger ses devoirs religieux et lui rappelle qu'elle tient à son salut. À la fin du mois de novembre 1872, elle l'enjoint à se conformer aux prescriptions de l'avent puisque « ce temps précieux fais [sic] une différence avec un autre temps<sup>311</sup> ». Qui plus est, Félix-Gabriel sent couramment le besoin de rassurer son épouse sur sa piété et l'assiduité de ses pratiques religieuses. En mars 1869, il lui écrit :

J'ai passé un triste jour de pâques, inquiet et ennuyé. J'ai assisté à la grand messe à St. Patrice et aux vêpres à St. Roch. Musique [illisible] aux deux places. Je suis allé à la confesse ce matin à ton ami le père Braune qui est passablement [bourru?]. je fais mes pâques demain matin. Ainsi sois tranquille sur le compte de mon salut<sup>312</sup>.

Faut-il y voir les préoccupations d'une femme particulièrement pieuse, soucieuse du salut de son mari ou celles de l'épouse d'un homme ayant grandi dans un foyer pluriconfessionnel? Malheureusement, la correspondance échangée entre les époux Marchand ne nous permet pas de tirer de conclusions. Cependant, la foi d'Hersélie et, surtout, son souci de faire de son époux un bon catholique contribuent à l'ancrer dans une culture franco-catholique. À l'époque, les femmes s'imposent d'ailleurs comme les gardiennes de la foi au sein du foyer. C'est à elles que revient la tâche de garder mari et enfants loin du vice et des mauvaises doctrines tout en les incitant à se conformer aux prescriptions ecclésiastiques<sup>313</sup>. À ce titre, Hersélie constitue l'un des facteurs favorisant la « canadianisation » de son mari. En s'assurant qu'il remplit ses devoirs religieux avec assiduité, elle veille par le fait même à ce qu'il adhère pleinement à une institution à laquelle est lié le groupe franco-catholique.

Félix-Gabriel n'est d'ailleurs pas le seul enfant mixte dont la pratique religieuse va contribuer à renforcer son adhésion à l'un des deux groupes dont il est issu. Tout comme lui, ceux qui adoptent la religion catholique dans leur jeune âge tendent davantage à parler français et à se marier avec un(e) franco-catholique. C'est le cas d'Oscar Dunn,

---

<sup>310</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, janvier 1854, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P37.

<sup>311</sup> Lettre d'Hersélie Turgeon à Félix-Gabriel Marchand, 24 novembre 1872, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P20.

<sup>312</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 29 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P118.

<sup>313</sup> Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 2, 1995, p. 192-193.

d'Alexandre-Maurice Delisle, de Georges-Barthélemy Faribault et de tant d'autres. De même, les enfants issus d'un couple mixte qui embrassent un culte protestant adoptent davantage l'anglais comme langue d'usage et épousent fréquemment une anglo-protestante. Le médecin Anthony von Iffland, par exemple, s'intègre à la communauté anglophone lorsqu'il se tourne vers la religion protestante<sup>314</sup>. À l'époque, les liens entre les communautés religieuses et la langue sont particulièrement forts<sup>315</sup>. Ceux-ci sont d'ailleurs si intimement liés que bien des protestants francophones finissent par se joindre à la communauté anglophone ou à se marier avec des catholiques et à se réinscrire au sein d'un réseau francophone<sup>316</sup>. Cela n'empêche toutefois pas certains enfants ayant grandi dans une famille mixte d'épouser un(e) partenaire issu(e) d'une culture religieuse différente de celle qu'ils ont adoptée. C'est le cas de l'avocat anglican Andrew Stuart et de son épouse catholique Charlotte-Elmire de Gaspé qui sont d'ailleurs tous deux nés d'une union mixte<sup>317</sup>. Cependant, leur identité semble beaucoup plus mouvante que celles des autres enfants étudiés. Charlotte-Elmire s'inscrit dans un réseau de sociabilité tant anglo-protestant que franco-catholique alors que son mari se convertit au catholicisme à la fin de sa vie<sup>318</sup>.

La pratique religieuse de Félix-Gabriel ne semble pas se distinguer de celle de ses contemporains. Tout comme eux, il l'inscrit dans sa routine et suit avec attention les prescriptions du calendrier religieux<sup>319</sup>. Lorsqu'il se lève assez tôt en matinée, il va à la messe de huit heures alors qu'il n'est pourtant pas obligatoire d'aller à la messe sur semaine<sup>320</sup>. Lorsque l'une de ses filles tombe malade, il s'en inquiète grandement et adresse des prières à Dieu « pour qu'il nous conserve notre chère enfant<sup>321</sup> ». Il fait ses pâques<sup>322</sup>, se

<sup>314</sup> Lewis Hertzman, « VON IFFLAND, Anthony », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/iffland\\_anthony\\_von\\_10F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/iffland_anthony_von_10F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>315</sup> Louis Rousseau et Frank W. Remiggi, dir., *Atlas historique des pratiques religieuses : Le Sud-Ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 44.

<sup>316</sup> Hudon, « Family Fortunes and Religious Identity : The French-Canadian Protestants of South Ely, Quebec, 1850-1901 », *op. cit.*, p. 149-152.

<sup>317</sup> Louise Mercier, *La maison Henry-Stuart : le temps retrouvé*, Québec, Éditions Continuité, p. 17.

<sup>318</sup> Céline Cyr, « STUART, Andrew », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/stuart\\_andrew\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/stuart_andrew_12F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>319</sup> Ollivier Hubert, *Sur la terre comme au Ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII<sup>e</sup>-mi XIX<sup>e</sup> siècle)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 195-219.

<sup>320</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 3 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P103.

<sup>321</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 24 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P116.

met à l'abri des tentations afin d'être « parfaitement en état de faire pénitence pendant le saint temps du Carême<sup>323</sup> » et passe sa « journée du jeudi saint en bon chrétien<sup>324</sup> » en visitant 10 églises. Lorsqu'il lui est impossible de se lever assez tôt pour assister à l'office puisque les débats au parlement se sont prolongés jusqu'aux petites heures du matin, il répare « la chose en faisant [s]es stations<sup>325</sup> ». Félix-Gabriel s'inscrit donc pleinement dans cette culture propre à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où le temps rituel s'individualise chez les catholiques<sup>326</sup>.

Cependant, l'assiduité avec laquelle Félix-Gabriel Marchand exprime sa foi n'est pas propre aux catholiques. Tout comme lui, les McCord et les Molson accomplissent leurs devoirs religieux avec zèle. Tous offrent une généreuse contribution financière à leur Église et affichent leur dévotion au sein de la sphère publique. Afin de bien montrer leur piété, Thomas et William Molson font construire une église anglicane dans les années 1840 et offrent par la suite de nombreux dons à leur communauté<sup>327</sup>. David Ross McCord est quant à lui particulièrement actif au sein de l'Église anglicane de Montréal. Il participe à plusieurs collectes de fonds dans sa paroisse et y offre des conférences<sup>328</sup>. La pratique religieuse est donc particulièrement importante au sein des élites, peu importe leur foi. Ce qui importe, c'est de se distinguer du commun en affichant une piété exemplaire et en occupant des postes bien en vue au sein de son Église. La pratique religieuse sert donc non seulement à afficher son adhésion au groupe franco-catholique ou anglo-protestant mais, aussi, à montrer son appartenance aux élites de manière plus générale.

### **III. Saint-Jean, une ville qui se « canadianise »**

Jusqu'à son entrée au Collège de Chambly (1843), Félix-Gabriel Marchand s'inscrit dans un réseau de sociabilité marqué par une forte présence anglo-protestante. Les quelques francophones que fréquentent ses parents sont, bien souvent, alliés par mariage ou par

---

<sup>322</sup> *Ibid.*

<sup>323</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 18 février 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P107.

<sup>324</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 25 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P66.

<sup>325</sup> *Ibid.*

<sup>326</sup> Ollivier Hubert, « Sur l'histoire du quotidien et la religion », *Études d'histoire religieuse*, vol. 73, 2007, p. 81-82.

<sup>327</sup> Alfred Dubuc, « MOLSON, Thomas », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/molson\\_thomas\\_9F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/molson_thomas_9F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>328</sup> Miller *et al.*, *op. cit.*, p. 56.

intérêts d'affaires à des anglo-protestants de Saint-Jean, de Montréal ou des États-Unis. Or, lorsqu'il achève ses années de formation et ouvre son étude de notaire en 1855, Félix-Gabriel se trouve dans une ville dont le profil a passablement changé. Ses élites, autrefois largement anglo-protestantes, sont dorénavant aussi en grande partie franco-catholiques. La ville compte plusieurs marchands<sup>329</sup> et juristes canadiens<sup>330</sup>. Le député de Saint-Jean, François Bourassa, est né au sein d'une famille canadienne de la paroisse voisine<sup>331</sup>. De plus, Saint-Jean ne compte qu'une seule école protestante alors que sept écoles catholiques y offrent des cours<sup>332</sup>.

En cela, Saint-Jean ne diffère pas tant des autres localités du sud-ouest du Québec. Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, bon nombre de villes se « canadianisent » avec l'arrivée de milliers de Canadiens français dans le terroir cantonal et les paroisses avoisinantes. Qui plus est, l'immigration anglophone se tarit alors que plusieurs Canadiens d'origine britannique ou américaine quittent les lieux pour s'établir à Montréal, dans le reste du Canada ou aux États-Unis<sup>333</sup>. En 1891, les anglophones ne comptent plus que pour 40% des habitants des Cantons de l'Est alors qu'ils formaient 85% de la population de la région en 1844<sup>334</sup>. À Waterloo, les franco-catholiques passent de 9% à 51% de la population entre 1861 et 1901<sup>335</sup>. Dès 1867, plusieurs d'entre eux sont portés à l'Assemblée législative ou à la Chambre des Communes par leurs concitoyens pour représenter la région. Cependant, il faut attendre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que la ville se dote d'un premier maire francophone<sup>336</sup>. À Magog, ce n'est qu'à partir du milieu des années 1870 que quelques Canadiens commencent à jouer un rôle important dans l'administration des affaires publiques<sup>337</sup>. Il faut cependant attendre jusqu'en 1894 pour qu'un premier maire

---

<sup>329</sup> Un bref survol du recensement de 1851 nous permet de constater que plusieurs franco-catholiques sont identifiés comme « marchand », « commerçant » et « bourgeois » à Saint-Jean. En sus d'Ambroise Bourgeois et François Marchand mentionnés précédemment, citons Charles Langelier, Lucien Béchar, Julien Picard et Charles Nolin (BAC, Recensement du Canada, 1851, district de recensement no. 11, p. 7, 17, 19 et 235.).

<sup>330</sup> Pensons entre autres au notaire Pierre Gamelin et à l'avocat Joseph Delagrave (BAC, Recensement du Canada, 1851, district de recensement no. 11, p. 28.).

<sup>331</sup> Lionel Fortin, « BOURASSA, François », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/bourassa\\_francois\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/bourassa_francois_12F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>332</sup> *Le comté de Saint-Jean : enquête économique, 1952, op. cit.*, p. 103.

<sup>333</sup> Mario Filion et al., *Histoire du Haut Saint-Laurent*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 199.

<sup>334</sup> Kesteman, Southam et Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 265.

<sup>335</sup> Becker et Helbich, *op. cit.*, p. 32.

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>337</sup> Comité du centenaire de Magog, *Magog : Cent ans et plus d'histoire*, Magog, Éditions Orford, 1988, p. 41.

francophone soit élu<sup>338</sup>. Le processus de « canadianisation » des élites de Saint-Jean s’inscrit donc dans un cadre beaucoup plus large touchant l’ensemble du sud-ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle. Tout au plus, y est-il plus hâtif que dans le reste de la région.

Dans ce contexte, nulle surprise de constater que le réseau de sociabilité de Félix-Gabriel se « canadianise ». Dès qu’il souhaite s’engager au sein de sa communauté, il se retrouve principalement avec des notables franco-catholiques. En 1858, lorsqu’il est élu échevin de Saint-Jean, il se joint à un conseil municipal formé de quatre franco-catholiques, deux anglo-protestants et un anglo-catholique<sup>339</sup>. Deux ans plus tard, lorsqu’il désire doter la région d’un journal, il s’associe à l’avocat et journaliste Charles-Joseph Laberge et à l’imprimeur Isaac Bourguignon pour fonder le *Franco-canadien*<sup>340</sup>. En septembre de la même année, il devient membre de la Chambre des notaires d’Iberville. Il est alors appelé à siéger aux côtés de sept collègues canadiens<sup>341</sup>. Le seul anglo-protestant du groupe est son bon ami Thomas Robert Jobson qui, au demeurant, s’est converti au catholicisme et s’exprime très bien en français<sup>342</sup>.

<b>Tableau III : Formation du conseil municipal de Saint-Jean en 1858</b>			
<b>Nom</b>	<b>Occupation</b>	<b>Religion</b>	<b>Lieu de naissance</b>
Félix-Gabriel Marchand	Notaire	Catholique	Canada-Est (Saint-Jean)
Robert H. Wight	Médecin	Épiscopaliennne	Écosse
François Langelier	Marchand	Catholique	Canada-Est
Thomas Sheridan	« Gentleman <sup>343</sup> »	Catholique	Irlande
Édouard Bourgeois	Marchand	Catholique	Canada-Est
Henri Tugault	Avocat	Catholique	France
Nelson Mott	Marchand	Anglican	États-Unis

Même les activités professionnelles de Félix-Gabriel l’entraînent à fréquenter des Canadiens puisque la loi exige alors la signature d’un second notaire sur tout acte notarié. Après avoir fait contresigner ses actes par son ami Thomas Robert Jobson de mars 1855 à avril 1856, il les fait signer par Clément Vincelette d’avril 1856 à avril 1857 puis par

<sup>338</sup> Janko Pavsic, « Magog », *Prosopographie des Administrateurs Dirigeants : Répertoire des Entités Municipales du Québec*, <http://www.mairesduquebec.com/mairesduquebec/munic.php?id=1708>, consulté le 30 septembre 2013.

<sup>339</sup> Procès-verbaux de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu, 22 janvier 1858.

<sup>340</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Tome II : 1860-1879, Québec, Presses de l’Université Laval, 1975, p. 5.

<sup>341</sup> « Chambre des notaires », *Le Franco-canadien*, 21 septembre 1860, p. 3, col. 1.

<sup>342</sup> BAC, Recensement du Canada, 1851, district de recensement no. 11, p. 27.

<sup>343</sup> BAC, Recensement du Canada, 1881, district de recensement no. 68, p. 31.

Joseph L'Écuyer de juin 1864 à septembre 1866. Thomas Robert Jobson assure l'intervalle (avril 1857 à mai 1864)<sup>344</sup>. En 1874, lorsqu'il décide de s'associer à un collègue pour exercer le notariat, il se tourne vers le notaire Charles-Thomas Charbonneau, lui aussi canadien<sup>345</sup>. Au milieu des années 1870, les anglo-protestants ne représentent plus qu'une minorité – petite mais influente – de Saint-Jean. Leur nombre ne cesse de diminuer alors que la population d'origine canadienne-française a augmenté de façon considérable. En 1871, 76% des habitants de Saint-Jean sont d'origine canadienne-française<sup>346</sup>. Il va donc de soit que le réseau de Félix-Gabriel se « canadianise » davantage d'année en année.

Année	Nombre de Canadiens-français	Nombre d'Irlandais	Nombre d'Anglais et d'Écossais	Nombre d'Américains	Autres <sup>348</sup>	Total de la population (100%)	
1851	2 235 (70%)	298 (9%)	107 (3%)	100 (3%)	475 (15%)	3 215	
1861	2 598 (78%)	156 (5%)	76 (2%)	111 (3%)	376 (11%)	3 317	
1871	2 306 (76%)	354 (12%)	304 (10%)	Catégorie supprimée du recensement	58 (2%)	3 022	
1881	3 425 (79%)	358 (8%)	427 (10%)		104 (2%)	4 314	
1891	Données non disponibles						4 722
1901	3 449 (86%)	152 (4%)	377 (9%)		52 (1%)	4 030	

La sociabilité de Félix-Gabriel Marchand ne diffère donc pas beaucoup de celle de son père. Tout comme lui, il fréquente les citoyens les plus influents de Saint-Jean et s'allie à eux dans ses affaires. Il se rapproche même des notables de la ville en se faisant construire une élégante demeure de briques rouges en face du palais de justice et de la résidence de son bon ami Charles-Joseph Laberge<sup>349</sup>. Au milieu des années 1880, il compte pour voisins Alfred-Napoléon Charland, juge à la Cour supérieure pour le district

<sup>344</sup> Fortin, *Félix-Gabriel Marchand, op. cit.*, p. 55-56.

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>346</sup> *Census of Canada, 1870-71 / Recensement du Canada, 1870-71*, Vol. I, Ottawa, I.B. Taylor, 1873, p. 292-293.

<sup>347</sup> Recensements du Canada, 1851-1901.

<sup>348</sup> Parmi cette catégorie, nous incluons les 468 (1851) et 365 (1861) personnes natives du Canada qui ne sont pas d'origine canadienne-française et dont bon nombre descendent fort probablement d'immigrants anglo-protestants (*Census of Canadas, 1851-2*, Vol. I, Québec, J. Lovell, 1853, p. 78. ; *Recensement des Canadas, 1860-61*, Vol. I, Québec, S. B. Foote, 1863, p. 36.).

<sup>349</sup> « M. F. G. Marchand, notaire », *Le Franco-canadien*, 28 décembre 1869, p. 2, col. 5.

d'Iberville<sup>350</sup>, Joseph E. Bourke et son fils Thomas, respectivement commis et marchand, ainsi que Joseph S. Messier, avocat<sup>351</sup>. Tout comme son père, Félix-Gabriel s'inscrit dans un milieu distingué au sein duquel les hommes œuvrant dans le même domaine que lui prédominent. Les marchands anglophones ont simplement fait place aux hommes de lettres et aux juristes francophones. Avec le déclin du commerce du bois, plusieurs commerçants ont pris leur retraite ou se sont retirés des affaires alors que bon nombre de jeunes hommes se sont tournés vers la pratique du droit depuis la construction d'un palais de justice au bout de la rue Longueuil en 1859<sup>352</sup>. À la suite des réformes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle favorisant la décentralisation de la justice avec la division du Québec en 19 districts judiciaires (1857), plusieurs juges, avocats et greffiers trouvent du travail dans de petites villes et y créent un milieu distingué de juristes<sup>353</sup>. Saint-Jean n'y fait pas exception et voit son nombre de praticiens du droit augmenter au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sont donc davantage les élites de la cité qui ont changé que le genre de réseaux dans lequel les Marchand s'insèrent. En ce sens, faut-il se surprendre que plusieurs des parrains de ses enfants soient issus du milieu du droit? Sa fille Joséphine reçoit pour parrain François-Henri Marchand, protonotaire de la Cour supérieure du district d'Iberville<sup>354</sup>. Deux des trois citoyens les plus en vue de la ville choisis par Félix-Gabriel pour occuper cette fonction pour ses enfants sont également des juristes. Le parrain d'Hélène, Thomas Robert Jobson, est notaire alors que celui de Pierre-Charles-Édouard, Charles-Joseph Laberge, est avocat<sup>355</sup>.

---

<sup>350</sup> Notons que Charland côtoie également Marchand dans ses activités littéraires puisqu'il est rédacteur du journal le *Franco-canadien*.

<sup>351</sup> Henry Whitmer Hopkins, *Atlas of the Town and County of St. Johns, Province of Quebec : from actual surveys, based upon the cadastral plans deposited in the office of the Department of Crown Lands*, 1880, planche B., BANQ, collection numérique, <http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?id=0003708050>; BAC, Recensement du Canada, 1881, district de recensement no. 68, p. 56, 81 et 106.

<sup>352</sup> Roch Tanguay et Jean-Yves Théberge, ... *À pied dans le vieux Saint-Jean*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Milles Roches, 1978, p. 61.

<sup>353</sup> Donald Fyson, « L'administration de la justice 1800-1867 », *Cap-aux-Diamants*, hors-série, 1999, p. 36.

<sup>354</sup> Acte de baptême de Joséphine Marchand, 6 décembre 1861, BANQ-M, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10.; Fortin, *Félix-Gabriel Marchand, op. cit.*, p. 36.

<sup>355</sup> Acte de baptême de Pierre-Charles-Édouard Marchand, 29 avril 1866, BANQ-M, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10.

<b>Tableau V : Parrains et marraines des enfants de Félix-Gabriel Marchand et Hersélie Turgeon</b>			
<b>Prénom de l'enfant</b>	<b>Date du baptême</b>	<b>Parrain</b>	<b>Marraine</b>
Louis-Gabriel-Félix	3 juillet 1855	Augustin Gauthier, grand-oncle	Sophie Marchand, grand-tante
Eugénie	1 <sup>er</sup> novembre 1856	Charles Marchand, oncle	Pélagie Marchand, grand-mère
Gabriel	30 janvier 1859	Théophile Turgeon, oncle	Julie-Anne Bourgeois, tante
Élodie	27 août 1860	Louis-[illisible] Turgeon, oncle	Rosalie Marchand
Joséphine	6 décembre 1861	François-Henry Marchand, cousin du père de l'enfant	Henriette Drolet, épouse de François-Henry Marchand
Hélène	1 <sup>er</sup> décembre 1863	Thomas Jobson, ami des parents	Marie-Anne Marchand
Ida	6 mars 1865	Louis-Gabriel Marchand	Marie-Agnès Marchand, épouse de Théophile Arpin
Pierre-Charles-Édouard	29 avril 1866	Charles-Joseph Laberge, ami des parents	Hannah [Halther?] Marchand
Joseph-Édouard-Lin	23 septembre 1867	Théophile Arpin, ami des parents	Hélène-Caroline Turgeon
Ernestine	20 mai 1869	Ernest Turgeon	Cécile Marchand
Joseph-Édouard-Alexandre	1 <sup>er</sup> mars 1871	Gabriel Marchand, frère	Eugénie Marchand, sœur

Cependant, cela n'empêche pas Félix-Gabriel de conserver de solides amitiés au sein de la communauté anglophone de la région. Thomas Robert Jobson est bien plus qu'un maître et un collègue pour Félix-Gabriel. C'est un ami précieux. En décembre 1863, il en fait le parrain de sa fille Hélène<sup>356</sup>. Lorsque Félix-Gabriel s'absente, c'est à lui et à Charles-Joseph Laberge que sa femme se réfère pour prendre des décisions qui reviendraient normalement au chef du ménage et pour payer certaines factures<sup>357</sup>. C'est également vers

<sup>356</sup> Acte de baptême d'Hélène Marchand, 1<sup>er</sup> décembre 1863, BANQ-M, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10.

<sup>357</sup> Lettre d'Hersélie Turgeon à Félix-Gabriel Marchand, 11 novembre 1871, BANQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P18.

lui que se tourne Hersélie pour envoyer certains documents à son mari lorsqu'il siège à l'Assemblée législative<sup>358</sup>.

Jobson est cependant loin d'être la seule relation que compte Félix-Gabriel parmi la communauté anglophone locale. Le marchand d'origine irlandaise James O'Cain est l'un de ses « vieux amis<sup>359</sup> » et l'industriel Alexandre MacDonald invite à plusieurs reprises des membres de la famille Marchand aux réceptions qu'il offre<sup>360</sup>. Cependant, les rapports de Félix-Gabriel avec certains membres de la communauté anglophone de Saint-Jean ne sont pas exempts de tension. Les Marchand jugent que les MacDonald leur louent une « hutte » et ils souhaitent vivement trouver une demeure plus convenable<sup>361</sup>. Cette animosité relève cependant davantage de facteurs de circonstances que d'une réelle antipathie pour les anglophones.

Bien qu'il se « canadianise » considérablement, le réseau de la famille Marchand demeure caractérisé par une certaine mixité. Leur ami, Alexandre MacDonald est lui-même issu d'une union mixte<sup>362</sup> alors que Thomas Robert Jobson a pour épouse la sœur de la femme de Charles Marchand<sup>363</sup>. Cependant, alors que cette mixité était tant religieuse que linguistique au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle n'est plus que linguistique – voire ethnique – dans la seconde moitié de ce siècle. Tous les membres de la famille Marchand – tant rapprochée qu'éloignée – sont dorénavant catholiques<sup>364</sup>. Même la plupart de leurs amis et relations à Saint-Jean pratiquent la même religion qu'eux. En 1901, la ville de Saint-Jean ne compte plus que 413 protestants (soit 10% de sa population) alors que cinquante ans plus tôt ils

---

<sup>358</sup> Lettre d'Hersélie Turgeon à Félix-Gabriel Marchand, 21 janvier 1868, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P4.

<sup>359</sup> Lettre de Joseph-Israël Tarte à Félix-Gabriel Marchand, 2 novembre 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P251.

<sup>360</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 84.; Lettre d'Élodie Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 16 décembre 1875, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P196.

<sup>361</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 19 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P102.

<sup>362</sup> Son père, Duncan MacDonald, est issu d'une famille protestante d'Écosse ayant immigré au Québec dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa mère, Éliza Delisle est quant à elle née au Canada (Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 252.; BAC, Recensement du Canada, 1881, district de recensement no. 68, p. 26.).

<sup>363</sup> Lefebvre, *op. cit.*, p. 32.

<sup>364</sup> Notons tout de même une exception au sein même du foyer de Félix-Gabriel Marchand : miss Sally. Cette dernière appartient cependant davantage à la génération précédente bien qu'elle soit toujours vivante au début des années 1880.

formaient 20% de sa population<sup>365</sup>. Pendant que la population catholique augmente considérablement, le nombre de protestants stagne.

<b>Année</b>	<b>Nombre de catholiques (%)</b>	<b>Nombre de protestants (%)</b>	<b>Autres (%)</b>	<b>Total de la population (100%)</b>
1851	2 577 (80%)	632 (20%)	6 (moins de 1%)	3 215
1861	2 724 (82%)	593 (18%)	0	3 317
1871	2 513 (83%)	506 (17%)	3 (moins de 1%)	3 022
1881	3 650 (85%)	664 (15%)	1 (moins de 1%)	4 315
1891	4 107 (87%)	597 (13%)	18 (moins de 1%)	4 722
1901	3 610 (90%)	413 (10%)	7 (moins de 1%)	4 030

Pareil phénomène se déroule également à Québec. Avec la perte définitive du statut de capitale politique du Canada-Uni en 1865, le départ de la garnison en 1871 et la chute du commerce du bois, bon nombre des familles anglaises les plus influentes quittent la ville. Entre 1861 et 1901, le pourcentage d'anglophones de la population locale passe de 40% à 16%<sup>367</sup>. De ce fait, la place des franco-catholiques au sein des notables de la ville augmente graduellement et les jeunes élites issues d'unions mixtes sont appelées à s'inscrire de plus en plus dans des réseaux catholiques et francophones. Dès le début des années 1840, le journaliste James Huston adhère à des clubs et organismes franco-catholiques bien en vue de Québec – tels que la Société Saint-Jean-Baptiste – pour accroître son statut social<sup>368</sup>. Au cours des décennies suivantes, l'architecte Charles Baillairgé fait de même pour se doter d'une clientèle fidèle et d'un réseau de sociabilité distingué. Dès les débuts de sa carrière, il se développe un large réseau de connaissances au sein du clergé catholique et de la bourgeoisie canadienne puisque ce sont désormais eux qui ont les bourses les mieux garnies à Québec<sup>369</sup>. Cependant, cela ne l'empêche pas de conserver des liens solides avec certaines familles anglo-protestantes tout comme le fait aussi Félix-Gabriel Marchand. Tout au long de sa vie, Baillairgé entretient des liens avec différents architectes d'origine britannique et,

<sup>365</sup> *Fourth census of Canada, 1901 / Quatrième recensement du Canada, 1901*, Vol. I, Ottawa, S.E. Dawson, 1902, p. 260-261.

<sup>366</sup> Recensements du Canada, 1851-1901.

<sup>367</sup> Marc Saint-Hilaire et Richard Marcoux, « Le ralentissement démographique », Serge Courville et Robert Garon, dir., *Québec, ville et capitale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 177.

<sup>368</sup> Maurice Lemire, « HUSTON, James », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/huston\\_james\\_8F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/huston_james_8F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>369</sup> Christina Cameron, *Charles Baillairgé, Architect & Engineer*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989, p. 19.

en 1879, il s'unit à une anglophone de Québec<sup>370</sup>. Le milieu dans lequel naissent les enfants issus d'une union mixte et celui auquel ils adhèrent lorsqu'ils entrent sur le marché du travail joue donc un rôle dans leur adhésion à un groupe ou l'autre.

## Conclusion

Le cas de Félix-Gabriel Marchand montre bien que la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est particulièrement propice à la « canadianisation » des élites mixtes. Avec la consolidation des institutions canadiennes-françaises<sup>371</sup> et la forte croissance démographique de cette communauté, le français et le catholicisme s'imposent dans bon nombre de familles mixtes. Le processus est d'ailleurs rapide. En l'espace d'une génération, les traces de mixité se sont considérablement amenuisées. Si Félix-Gabriel a grandi dans un milieu où se côtoyaient différentes cultures, ses enfants sont quant à eux élevés au sein d'une famille typiquement canadienne-française. Les filles de Félix-Gabriel fréquentent vraisemblablement toutes le couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Saint-Jean-sur-Richelieu<sup>372</sup> alors que son fils poursuit sa formation au séminaire de Saint-Hyacinthe<sup>373</sup>. La religion catholique marque les temps forts de la vie familiale – baptêmes, mariages, sépultures – et s'inscrit dans le quotidien des enfants. Ceux-ci vont à la messe<sup>374</sup> et font leurs prières quotidiennes<sup>375</sup> comme tous les petits Canadiens français. Leur éducation se fait en français et leur connaissance de l'anglais semble limitée<sup>376</sup> même s'ils grandissent sous l'œil bienveillant de miss Sally et miss Jetty dont la langue maternelle est pourtant l'anglais.

---

<sup>370</sup> Christina Cameron, « BAILLAIRGÉ, Charles », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/baillairge\\_charles\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/baillairge_charles_13F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>371</sup> Entre 1840 et 1900, 17 collèges classiques s'ajoutent aux 7 qui existaient déjà au Québec et participent à la diffusion de la culture franco-catholique un peu partout dans la province (Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, Montréal, Fides, p. 14.).

<sup>372</sup> Marie Pier Bellerive-Bellavance, « Journal intime (1879-1900) de Joséphine Marchand : lecture sociocritique d'une écriture féminine », Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2011, p. 13.

<sup>373</sup> « MARCHAND, Gabriel (petit-fils) », *Assemblée nationale du Québec*, 2008, [http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/marchand-\(petit-fils\)-gabriel-4321/biographie.html](http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/marchand-(petit-fils)-gabriel-4321/biographie.html), consulté le 30 septembre 2013

<sup>374</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 5 novembre 1870, BANQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P125.

<sup>375</sup> Lettre de Joséphine Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 4 décembre 1872, BANQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P231.

<sup>376</sup> Ce n'est que tardivement que certains des enfants de Félix-Gabriel se mettent à l'apprentissage de l'anglais. Lorsqu'elle était plus jeune, Joséphine « n'avai[t] pas l'habitude de [s]'exprimer dans cette langue » (Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 168.).

Si, dans le cadre de ce mémoire, nous avons mis l'accent sur la « canadianisation » des élites puisqu'elle semble plus fréquente que leur « anglicisation », il n'en demeure pas moins que d'autres notables nés au sein d'un couple mixte suivent un parcours similaire, mais se tournent plutôt vers la culture du groupe anglo-protestant. James MacPherson Le Moine, par exemple, « s'anglicise » en raison de son mariage avec une anglo-protestante, de ses croyances et pratiques religieuses et du milieu dans lequel il évolue<sup>377</sup> puisqu'il s'inscrit dans un milieu distingué principalement anglophone. L'intégration des enfants issus d'une famille mixte à l'une des deux cultures dans laquelle ils ont grandi est donc particulièrement forte, peu importe celle vers laquelle leur cœur balance. S'ils baignent dans une certaine mixité au cours de leur enfance, ils adoptent les us et coutumes d'un des groupes dont ils sont issus à l'âge adulte et ne se distinguent alors plus – en apparence du moins – de leurs contemporains.

---

<sup>377</sup> James MacPherson Le Moine évolue principalement au sein des bonnes familles anglophones de Québec.

## Troisième chapitre : Une descendance entre deux cultures

Bien que les enfants ayant grandi dans une famille mixte s'insèrent au sein d'une des deux cultures dont ils proviennent, ils conservent une plus grande ouverture au groupe ethnolinguistique duquel est issu leur second parent. Le cas de Félix-Gabriel Marchand permet bien de le mettre en évidence puisqu'il est doté d'une grande facilité à interagir avec la communauté anglophone et que son réseau de sociabilité se distingue, au final, par une mixité certaine. Qui plus est, tout comme ses parents et, surtout, comme plusieurs enfants ayant été élevés dans un foyer faisant place aux deux cultures, il tente de s'imposer comme un pont entre ces deux communautés et de les rapprocher par divers moyens. Après tout, comme son père, Félix-Gabriel Marchand s'inscrit dans une culture propre aux élites qui transcende les différences religieuses et ethnolinguistiques. Cependant, certains éléments de cette culture commune semblent encore plus forts au sein des élites mixtes. C'est notamment le cas des liens avec la France et l'Angleterre qui sont perçus comme deux mères patries par les élites mixtes et qui y vouent un attachement particulièrement important.

### I. Un réseau de sociabilité à l'image des Marchand

#### I.1 La « canadianisation » du réseau de sociabilité de la famille

La « canadianisation » du réseau de la famille Marchand n'est pas seulement le fruit du contexte démographique de la ville dans laquelle elle réside. Elle tient également aux milieux au sein desquels la famille s'engage. En faisant le saut en politique provinciale, Félix-Gabriel s'inscrit dans des cercles en grande partie francophones. Lors des élections de 1867, par exemple, 73% de la députation portée au pouvoir est canadienne-française<sup>378</sup>. Félix-Gabriel noue donc plusieurs amitiés au sein de son parti et, par le fait même, au sein de la communauté franco-catholique. Honoré Mercier, par exemple, devient rapidement un complice et un ami cher de Félix-Gabriel comme en témoignent les nombreuses invitations à venir le visiter qu'il lance à Marchand et son épouse<sup>379</sup>. Les deux familles sont si proches qu'en 1882 les Marchand envoient certaines de leurs filles passer quelque temps chez les

---

<sup>378</sup> *Les Résultats électoraux depuis 1867*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale (Service de la recherche), 1999, vii-321 p.

<sup>379</sup> Lettre d'Honoré Mercier à Félix-Gabriel Marchand, 5 mars 1890, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P198.

Mercier afin qu'elles puissent profiter de la vie mondaine montréalaise<sup>380</sup>. Félix-Gabriel noue également des liens précieux avec les députés libéraux de sa région (Pierre Bachand, Louis Molleur et Laurent-David Lafontaine<sup>381</sup>). En 1870, il leur propose même de venir résider dans la maison de pension où il loge lorsqu'il est à Québec<sup>382</sup>. Qui plus est, il fréquente également à l'occasion la députation conservatrice. Tantôt il échange sur la littérature avec Pierre-Joseph-Olivier Chauveau<sup>383</sup>, tantôt il dîne avec Louis-François-Rodrigue Masson<sup>384</sup>.

Le député de Saint-Jean noue également quelques relations au sein des élites de la ville de Québec puisqu'il y passe l'essentiel de son temps durant les sessions parlementaires. Tout comme Saint-Jean, celle-ci se « canadianise » considérablement au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et de nouvelles élites canadiennes-françaises émergent<sup>385</sup>. De 1861 à 1901, le nombre d'anglophones au sein de la capitale passe de 40% à 16%<sup>386</sup>. Dans ce contexte, nulle surprise de voir que les fréquentations de Félix-Gabriel parmi les notables de la ville soient principalement canadiennes-françaises. Il est reçu à souper par le docteur François-Elzéar Roy<sup>387</sup>, dîne avec le juge René-Édouard Caron<sup>388</sup> et fréquente assidûment le salon du docteur Louis-Joseph-Alfred Simard<sup>389</sup>.

L'intérêt de Félix-Gabriel pour la littérature française contribue également à l'inscrire au sein de cercles mondains canadiens-français. En 1879, par exemple, il se joint au club des 21, « association d'écrivains et d'artistes » qui se réunissent autour d'un repas

---

<sup>380</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Joséphine Marchand, 20 janvier 1882, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P261.

<sup>381</sup> Molleur et Lafontaine représentent les circonscriptions d'Iberville et de Napierville, toutes deux limitrophes de la circonscription de Saint-Jean dans laquelle Marchand a été élu. Bachand est quant à lui député de Saint-Hyacinthe, circonscription voisine de celle d'Iberville.

<sup>382</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 10 novembre 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P127.

<sup>383</sup> Lettre de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau à Félix-Gabriel Marchand, 8 août 1879, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P45.

<sup>384</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 3 décembre 1872, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P249.

<sup>385</sup> Linteau, *op. cit.*, p. 60-65.

<sup>386</sup> Saint-Hilaire et Marcoux, *op. cit.*, p. 177.

<sup>387</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 14 novembre 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P129.

<sup>388</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 28 novembre 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P71.

<sup>389</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 17 mai 1884, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P98.

pour ensuite faire des lectures et de la musique<sup>390</sup>. Outre le comte de Premio-Real, consul d'Espagne pour le Canada de 1874 à 1888, deux notables originaires de France, un chef amérindien et trois éminents citoyens de Québec de langue anglaise (Patrick-Joseph Curran, Oscar Dunn et un dénommé Blumhart<sup>391</sup>), les autres « 21 » sont d'origine canadienne-française<sup>392</sup>. En 1882, il est invité avec 16 Canadiens français, 2 hommes de lettres issus d'une union mixte (Oscar Dunn et James MacPherson Le Moine) et 1 Français (Paul De Cazes) à former la section littérature française, histoire et archéologie de la Société royale du Canada lors de sa création<sup>393</sup>. Qui plus est, Félix-Gabriel se plaît à recevoir à souper des journalistes et des littérateurs<sup>394</sup> et compte plusieurs amis franco-catholiques avec qui il partage son amour des lettres (Louis Fréchette<sup>395</sup>, Alfred Garneau<sup>396</sup>, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau<sup>397</sup>, etc.).

L'arrivée d'Hersélie au sein de la famille Marchand contribue également à « canadianiser » le réseau de sociabilité de son mari. Bien que Félix-Gabriel l'introduise parallèlement dans les cercles mondains anglo-protestants et qu'elle se lie d'amitié avec certaines femmes qui en sont issues<sup>398</sup>, Hersélie demeure surtout entourée de franco-catholiques. À son mariage, elle est principalement liée aux bonnes familles de Terrebonne et à quelques amis montréalais<sup>399</sup>. Puis, elle rencontre de nombreuses dames de l'élite

---

<sup>390</sup> Jean-Philippe Côté Angers, « Joseph Vézina et l'orchestre à vent : l'expression d'un nationalisme musical canadien », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université Laval, 2010, p. 36-39.

<sup>391</sup> Il s'agit, vraisemblablement, de l'instituteur Benjamin Blumhart ou de son fils Eugène qui tient commerce sur la rue de la Couronne.

<sup>392</sup> On compte parmi les membres de ce club plusieurs hommes de lettres (Louis Fréchette, Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice et Joseph Marmette) ainsi que quelques musiciens (Nazaire LeVasseur et Calixa Lavallée) et politiciens (Joseph-Adolphe Chapleau et Félix-Gabriel Marchand) (Comte de Premio-Real, « *Scrap-book* » contenant divers souvenirs personnels du Canada et des « 21 », quelques poésies, etc. etc., Québec, C. Darveau, 1880, xvi-364 p.).

<sup>393</sup> Andrée Désilets, *L'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société royale du Canada : un siècle d'histoire*, Ottawa, Société royale du Canada, 1997, p. 16.

<sup>394</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 1869?, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P113.

<sup>395</sup> Lettre de Louis Fréchette à Félix-Gabriel Marchand, 21 mars 1887, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P97.

<sup>396</sup> Lettre d'Alfred Garneau à Félix-Gabriel Marchand, 23 mai 1896, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P103.

<sup>397</sup> Lettre de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau à Félix-Gabriel Marchand, 30 mai 1887, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P46.

<sup>398</sup> À mesure que Félix-Gabriel se rapproche d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière, Hersélie se lie à son épouse, Margaretta Josepha Gowen (Lettre de Joséphine Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 10 mai 1878, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P215.).

<sup>399</sup> Lettre d'Hersélie Turgeon à Félix-Gabriel Marchand, 186?, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P14.

franco-catholique mariées à d'éminents juristes et hommes politiques. En 1897, un article publié dans *The Herald* nous apprend qu'elle fréquente principalement « Lady Lacoste, Madame Justice Taschereau<sup>400</sup>, Madame Garneau, Madame Archambault, sen., and Madme Masson, sen.<sup>401</sup> ». Les liens qui unissent Félix-Gabriel au sénateur Louis-François-Rodrigue Masson ne sont donc peut-être pas étrangers à ceux que sa femme entretient avec lui et avec son épouse. Après tout, Hersélie a fait la connaissance de Masson bien avant son mariage puisqu'il est, tout comme elle, originaire de Terrebonne<sup>402</sup>. La « canadianisation » du réseau de sociabilité de la famille Marchand peut donc s'expliquer par le fait que les différentes sphères d'activités dans lesquelles évolue Félix-Gabriel – le monde politique et celui de la littérature française – sont principalement franco-catholiques et par le fait que son épouse a tendance à se tenir davantage avec des Canadiens français.

## **I.2 Une facilité à interagir avec les anglophones**

Si les Marchand s'inscrivent de plus en plus dans des réseaux de sociabilité francophones et catholiques, ils n'en demeurent pas moins près de plusieurs anglo-protestants et anglo-catholiques de Saint-Jean comme nous l'avons vu précédemment. Leur engagement au sein de certains milieux les amène aussi à rencontrer d'autres anglophones et à se lier d'amitié avec certains d'entre eux. La participation de Félix-Gabriel aux campagnes militaires contre les Fénians<sup>403</sup>, par exemple, le met en contact avec plusieurs anglophones<sup>404</sup>. Son élection dans le comté de Saint-Jean en 1867 lui donne l'occasion de faire la connaissance de l'élite politique de la province et de se mettre à fréquenter activement les députés anglophones, tant libéraux que conservateurs. C'est d'ailleurs véritablement l'entrée en politique provinciale de Félix-Gabriel qui amène la famille à s'inscrire pleinement dans les réseaux de sociabilité de la bourgeoisie anglophone. Félix-

---

<sup>400</sup> Vraisemblablement Coralie Globensky, épouse du juge Henri-Thomas Taschereau, ou Marie-Louise Panet, épouse du juge Henri-Elzéar Taschereau.

<sup>401</sup> « Rulers Behind the Throne : The Wives of the New Cabinet Ministers », *The Herald*, 12 juin 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S6, dossier 1 : « Album de coupures de journaux, 1873-1940 ».).

<sup>402</sup> Dandurand, *op. cit.*, p. 54.

<sup>403</sup> Les Fénians sont un groupe de nationalistes irlandais ayant choisi de lutter contre la présence britannique par les armes. Au milieu des années 1860, plusieurs fénians nord-américains entament des raids contre le Canada afin de forcer le gouvernement de la Grande-Bretagne à se retirer de leur pays (Hereward Senior, *The last invasion of Canada : the Fenian raids, 1866-1870*, Toronto, Dundurn Press, 1991, p. 11-30.).

<sup>404</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 21 avril 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P68.

Gabriel est invité à dîner par l'épouse de Jonathan Saxton Campbell Würtele<sup>405</sup>, devient l'un des intimes d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière et côtoie assidûment George Irvine alors considéré comme le porte-parole de la minorité anglophone au sein du gouvernement<sup>406</sup>. Même les débats politiques les plus acrimonieux ne suffisent pas à l'éloigner de la députation anglophone conservatrice. À l'automne 1872, en plein cœur du scandale de l'asile de Beauport<sup>407</sup>, il dîne avec Irvine et confie à sa femme que, malgré ses « chicanes » avec ce dernier, « nous ne sommes pas plus mauvais amis<sup>408</sup> ».

La participation de Félix-Gabriel Marchand aux affaires de l'État et, surtout, son adhésion au Parti libéral l'amène également à s'inscrire dans des réseaux de sociabilité anglophones. À l'époque, les ailes parlementaires fédérales et provinciales sont intimement liées. Les organisateurs et les députés s'entremêlent au rythme des campagnes électorales. Tantôt ils moussent la crédibilité du parti sur la scène nationale, tantôt ils en défendent les couleurs dans leur province respective<sup>409</sup>. Bien que Félix-Gabriel Marchand n'ait jamais lorgné un siège à la Chambre des Communes, il s'inscrit très tôt dans ce réseau politique. Dès 1870, il est invité à se joindre au compartiment occupé par le lieutenant-gouverneur, les premiers ministres du Québec et du Nouveau-Brunswick, Joly de Lotbinière et « quelques autres personnages du même calibre<sup>410</sup> » lors d'une excursion en train vers Gosford. En 1887, il participe aux travaux de la conférence interprovinciale organisée par Honoré Mercier à Québec et a l'occasion de côtoyer de près les douze représentants des

---

<sup>405</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 17 mai 1884, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P98.

<sup>406</sup> Jean Hamelin et Michel Paquin, « IRVINE, George », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/irvine\\_george\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/irvine_george_12F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>407</sup> En 1871, les libéraux accusent les docteurs Jean-Étienne Landry et François-Elzéar Roy, propriétaires de l'asile de Beauport, de servir de prête-noms au député Joseph-Édouard Cauchon. Cela embarrasse profondément le gouvernement conservateur puisque, si les accusations s'avèrent fondées, Cauchon aurait voté en faveur de subventions données à son propre établissement en plus d'avoir soudoyé certains ministres pour qu'ils appuient des augmentations aux octrois concédés à l'asile de Beauport. À l'automne 1872, les députés reçoivent le rapport du comité chargé d'enquêter sur l'affaire et deviennent encore plus virulents dans leurs attaques contre Cauchon. (Jean-Marie Lebel, « Joseph-Édouard Cauchon et le cas de l'Asile de Beauport », *Cap-aux-Diamants*, n° 83, 2005, p. 17-18.)

<sup>408</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 30 novembre 1872, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P84.

<sup>409</sup> Michel Lévesque, *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique 1867-1960*, Québec, Septentrion, 2013, p. 31-56.

<sup>410</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 28 novembre 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P71.

quatre autres provinces conviés aux discussions<sup>411</sup>. En 1897, son accession au poste de premier ministre du Québec l'inscrit dans le réseau sélect des dirigeants des différentes provinces. Il échange couramment avec George William Ross, ministre de l'Éducation puis premier ministre de l'Ontario, sur divers sujets. Tantôt, Ross se réfère à lui pour en savoir plus sur l'histoire du parlementarisme canadien<sup>412</sup>, tantôt il s'enquiert de sa participation à la campagne électorale fédérale.<sup>413</sup> La sociabilité politique de Félix-Gabriel Marchand le met donc en contact avec les différents premiers ministres<sup>414</sup> et lieutenant-gouverneurs des autres provinces au rythme des élections et des aléas de la politique<sup>415</sup>. Grâce à sa facilité à entrer en contact avec l'élément le plus distingué de la communauté anglophone, Félix-Gabriel réussit à s'inscrire dans un réseau provincial, puis national.

Qui plus est, le député de Saint-Jean parvient à pénétrer dans un réseau transnational au sein duquel se meuvent les administrateurs coloniaux et les Britanniques de passage. En plus des attaches familiales qu'il conserve en Écosse<sup>416</sup>, il noue différentes amitiés avec des Britanniques venus vivre quelques années dans la colonie et continue à échanger avec eux après leur retour en Europe. Son ami Sydney Bellingham l'invite même à venir le visiter s'il passe en Irlande<sup>417</sup>. Il est aussi couramment invité à participer aux réceptions offertes par les gouverneurs et semble plus près et plus habile avec eux que ses collègues puisque c'est vers lui et quelques autres députés qu'on se tourne pour présenter les hommages de l'Assemblée législative au gouverneur Young en 1869<sup>418</sup>. Certains gouverneurs s'attachent d'ailleurs particulièrement à lui. Les Aberdeen, par exemple, tiennent grandement à ce que les Marchand prennent part aux réceptions qu'ils organisent et insistent pour que ceux-ci

---

<sup>411</sup> *Actes officiels de la Conférence interprovinciale tenue en la cité de Québec du 20 au 28 octobre 1887, inclusivement*, [s. l. n. e.], p.8.

<sup>412</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à George William Ross, 21 juillet 1898, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P232.

<sup>413</sup> Lettre de George William Ross à Félix-Gabriel Marchand, 9 août 1900, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P235.

<sup>414</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Henry Robert Emmerson, 18 février 1899, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P86.

<sup>415</sup> Lettre de Oliver Mowat à Félix-Gabriel Marchand, 5 janvier 1898, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P199.

<sup>416</sup> En 1850, lors d'un voyage en Europe, il demande à ses parents les coordonnées de sa grand-mère maternelle pour la visiter à Edimbourg (Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 7 juin 1850, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P181.).

<sup>417</sup> Lettre de Sydney Bellingham à Félix-Gabriel Marchand, 5 août 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P12.

<sup>418</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 1<sup>er</sup> février 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P108.

soient présents<sup>419</sup>. Selon Joséphine Marchand, ce gouverneur et son épouse ont même « un faible pour lui<sup>420</sup> ». Juste avant leur retour en Europe, les Aberdeen gratifient les Marchand d'une « longue visite » et leur offrent deux bonbonnières d'argent sur lesquelles ils ont fait graver leurs initiales unies à celles d'Hersélie<sup>421</sup>.

Une telle présence anglophone au sein du réseau de sociabilité d'un notable associé au groupe franco-catholique constitue-t-elle une exception ou une chose courante à l'époque? Après tout, la sphère politique est alors un lieu de rencontre pour les élites des deux principales communautés culturelles du Québec. Tant les conservateurs que les libéraux accueillent franco-catholiques, anglo-protestants et anglo-catholiques dans leurs rangs. En 1867, par exemple, l'Assemblée législative est formée de 50 députés conservateurs parmi lesquels on trouve 37 franco-catholiques<sup>422</sup>, 12 anglo-protestants et 1 anglo-catholique alors que le Parti libéral loge en son sein 10 franco-catholiques et 4 anglo-protestants<sup>423</sup>. Il en va de même à la Chambre des Communes et dans les conseils municipaux des principales villes du Québec où anglophones et francophones se côtoient. C'est, comme nous l'avons vu, le cas à Saint-Jean, mais ce l'est aussi à Montréal, à Québec, à Sherbrooke et dans tant d'autres endroits. Le conseil municipal de Québec, par exemple, se compose de 12 francophones et de 10 anglophones<sup>424</sup> alors que celui de Montréal compte 8 francophones pour 18 anglophones en 1870<sup>425</sup>. Dans ce contexte, il ne faut donc pas se surprendre que les notables des différentes communautés religieuses et linguistiques – qu'ils soient issus d'une union mixte ou d'un mariage endogame – en viennent à se côtoyer, voire à développer des amitiés dans certains cas. Wilfrid Laurier, par exemple, développe de nombreuses amitiés avec des industriels et des hommes politiques anglophones et devient rapidement le « plus intime confident<sup>426</sup> » d'Edward Black. Pierre-

---

<sup>419</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Raoul Dandurand, 17 septembre 1898, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P65.

<sup>420</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 223.

<sup>421</sup> *Ibid.*

<sup>422</sup> L'un des 36 députés franco-catholiques – Antoine Chartier de Lotbinière Harwood – est, tout comme Félix-Gabriel Marchand, issu d'un mariage mixte.

<sup>423</sup> Henri-Gustave Joly de Lotbinière – ici compté au sein des députés anglo-protestants puisqu'il est souvent considéré comme l'un des porte-paroles de la minorité anglophone au sein du Parti libéral – a également grandi dans une famille mixte (*Les Résultats électoraux depuis 1867*, *op. cit.*, vii-321 p.).

<sup>424</sup> *The Quebec Directory for 1870-71*, Québec, G. H. Cherrier, 1871, p. 386.

<sup>425</sup> *Montreal Directory for 1870-71*, John Lovell, Montréal, 1871, p. 481.

<sup>426</sup> Réal Bélanger, *Wilfrid Laurier, quand la politique devient passion*, 2<sup>e</sup> édition, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007 (1986), p.135.

Joseph-Olivier Chauveau, quant à lui, fréquente couramment l'élite politique et militaire anglophone de Québec<sup>427</sup>.

Cependant, le cas de Félix-Gabriel Marchand semble se démarquer de ses contemporains. Contrairement à Laurier, il évolue sur la scène provinciale et a donc moins besoin d'assises au sein de la communauté anglophone que ce dernier pour s'imposer dans le milieu politique. Qui plus est, la facilité avec laquelle il noue des liens au sein de la communauté anglophone – tant protestante que catholique – et l'importance du réseau qu'il développe au sein de celle-ci le distingue du groupe canadiens-français. Bien que les élites franco-catholique et anglo-protestante soient liées par des intérêts et des lieux de sociabilité communs, elles ont chacune des divertissements et des réseaux de sociabilité qui leur sont propres<sup>428</sup>. De plus, la plupart des notables s'inscrivent dans un réseau principalement formé de membres de leur communauté linguistique et religieuse et certains conflits les séparent. Lors de la pendaison de Louis Riel, par exemple, bon nombre de notables anglo-protestants croient que le chef métis devrait être pendu alors que l'élite franco-catholique voit en lui un frère.

Or, Félix-Gabriel Marchand est doté d'un large réseau de sociabilité anglophone et participe à bon nombre d'activités de l'élite anglophone au sein desquelles peu de Canadiens sont conviés. À la fin du mois de janvier 1869, par exemple, on se tourne vers lui et cinq autres membres de l'Assemblée législative pour présenter une adresse de bienvenue au nouveau gouverneur général<sup>429</sup>. Deux mois plus tard, il est l'un des trois ou quatre députés n'ayant pas un poste de ministre à recevoir une invitation au bal de la Saint-Patrice<sup>430</sup>. Cette aisance au sein de l'élite anglophone peut-elle être liée à ses origines mixtes? Après tout, plusieurs autres enfants issus d'une union mixte qui n'ont pas été complètement assimilés à l'un des groupes dont ils proviennent éprouvent aussi une plus

---

<sup>427</sup> En janvier 1868, par exemple, Chauveau participe à un banquet offert par les officiers de la citadelle de Québec au cours duquel les principaux notables francophones présents conduisent chacun à table une dame de la haute société anglophone alors que les officiers britanniques font de même avec les épouses de ces notables. Quelques jours plus tard, il est élu président de la Literary and Historical Society (*L'Événement*, 14 janvier 1868, p. 2, col 4.; *Journal de Québec*, 16 janvier 1868, p. 2, col 2.).

<sup>428</sup> À titre d'exemple, mentionnons les organismes philanthropiques spécifiques à chaque culture : les anglophones se regroupent autour de la *Saint George's Society of Quebec* alors que les Écossais fréquentent la *Saint Andrew's Society* et que les francophones adhèrent à la Société Saint-Jean-Baptiste.

<sup>429</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 25 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P66.

<sup>430</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 26 janvier 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P61.; « La St. Patrice », *Le Canadien*, 19 mars 1869, p. 2, col. 6-7.

grande facilité que leurs congénères à entrer en contact avec la communauté culturelle au sein de laquelle ils s'inscrivent moins. James MacPherson Lemoine, par exemple, participe à la création de nombreux clubs réunissant l'élite francophone de Québec alors qu'il s'identifie davantage aux élites anglo-protestantes<sup>431</sup>.

### **I.3 Un réseau de sociabilité se distinguant par sa mixité**

Si les Marchand s'inscrivent à la fois dans des réseaux de sociabilité franco-catholiques et anglophones – tant catholiques que protestants –, le milieu dans lequel ils vivent continue à baigner dans la mixité dont ils tirent leurs origines. Plusieurs parents et connaissances de la famille Marchand sont issus d'un mariage mixte. C'est le cas de leur ami Alexandre MacDonald et de la femme de Charles Marchand (Julie-Anne Bourgeois) mais, aussi, de bon nombre des cousins de Félix-Gabriel<sup>432</sup>. William Marchand, qu'Hersélie visite à l'occasion<sup>433</sup>, est issu du mariage de Louis Marchand et de Sarah Ann Woods et épouse en secondes noces une femme issue d'un mariage mixte<sup>434</sup>. À Québec, Marchand est couramment reçu par le docteur Charles-Auguste Verge qui, quoi que relativement bien assimilé aux élites franco-catholiques de la capitale, est également né au sein d'une famille mixte<sup>435</sup>.

L'ami le plus intime de Félix-Gabriel, Henri-Gustave Joly de Lotbinière, a aussi grandi dans une famille mixte<sup>436</sup>. Ce dernier l'invite couramment à dîner chez lui et le reçoit à l'occasion « sans cérémonie<sup>437</sup> » alors que leurs enfants jouent ensemble et que

---

<sup>431</sup> Pensons notamment à l'Institut canadien de Québec et au Club de quadrille canadien-français (Le Moine, *Un Québécois bien tranquille*, *op. cit.*, p. 120-121.).

<sup>432</sup> Rappelons que les frères de Gabriel Marchand épousent deux sœurs protestantes d'origine américaine qui se convertissent au catholicisme.

<sup>433</sup> Lettre de Joséphine Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 3 février 1878, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P220.

<sup>434</sup> Lefebvre, *op. cit.*, p. 39-40.

<sup>435</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P130.

<sup>436</sup> Bien qu'Henri-Gustave Joly de Lotbinière soit né de l'union d'un marchand d'origine suisse et d'une femme issue de l'élite seigneuriale canadienne, il peut être assimilé aux élites mixtes pour différentes raisons. Sa mère, Julie-Christine Chartier de Lotbinière, est issue d'un mariage mixte alors que son père, Pierre-Gustave Joly est un huguenot. Henri-Gustave grandit donc entre un père protestant francophone et une mère bilingue catholique.

<sup>437</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 14 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P64.

leurs épouses échangent entre elles<sup>438</sup>. À l'Assemblée législative, Marchand siège aux côtés du seigneur de Lotbinière<sup>439</sup> et celui-ci en fait son bras-droit<sup>440</sup>. Lorsque Joly de Lotbinière s'absente, c'est Félix-Gabriel qui le remplace et « dirige les manœuvres de la petite phalange oppositionniste<sup>441</sup> ». Même la distance ne suffit pas à rompre l'amitié qui les unit. Lorsque Joly de Lotbinière est nommé lieutenant-gouverneur de la Colombie-Britannique, il continue à écrire à son vieil ami afin de garder contact avec lui<sup>442</sup>. Le lien entre Joly de Lotbinière et Marchand est, en effet, particulièrement fort. Le 20 juillet 1878, *L'Événement* rapporte que « l'on a toujours remarqué qu'il y avait entre eux un lien particulier de sympathie. M. Joly aime tous ses collègues, mais il préfère M. Marchand<sup>443</sup> ». Ce lien s'est d'ailleurs formé dans les premiers mois au cours desquels ils ont fait connaissance. Pour Félix-Gabriel, il est devenu « en termes très intimes avec Mr. Joly<sup>444</sup> » dès que l'opposition s'est organisée en chambre.

Les notables issus d'une union mixte semblent donc portés à s'inscrire dans un réseau qui leur est propre et à entretenir des relations privilégiées entre eux. Joly de Lotbinière et Marchand ne sont d'ailleurs pas les seuls membres des élites issus d'une union mixte à se côtoyer aussi intimement. Bon nombre prennent pour épouse une femme aussi issue d'un mariage mixte. C'est le cas de Charles Marchand mais, aussi, celui du juge Andrew Stuart<sup>445</sup> et de l'avocat Antoine Chartier de Lotbinière Harwood<sup>446</sup>. Il semble donc exister certaines affinités naturelles entre les élites mixtes.

---

<sup>438</sup> Joly propose même à Marchand d'emmener sa fille Eugénie chez lui pour qu'elle puisse passer du temps avec sa fille (Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 5 novembre 1870, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P125.).

<sup>439</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 11 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P63.

<sup>440</sup> Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, Tome II : *Le "Coup d'État"*, Montréal, éditions Bernard Valiquette, 1941, p. 133-134.

<sup>441</sup> Auguste Achintre, *Manuel électoral : portraits et dossiers parlementaires du premier Parlement de Québec*, Montréal, Ateliers typographiques de Duvernay, frères, 1871, p. 99.

<sup>442</sup> Lettre d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière à Félix-Gabriel Marchand, 3 septembre 1900, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P137.

<sup>443</sup> *L'Événement*, 20 juillet 1878, p. 2.

<sup>444</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 14 mars 1869, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P64.

<sup>445</sup> Stuart est uni à Charlotte-Elmire Aubert de Gaspé, fille de Philippe Aubert de Gaspé et de Susanne Allison (Castonguay, *Au temps de Philippe Aubert de Gaspé : Lady Stuart*, op. cit., p. 37-46.).

<sup>446</sup> Chartier de Lotbinière Harwood est marié à Angélique Lefebvre de Bellefeuille, fille d'Eustache-Antoine Lefebvre de Bellefeuille et de Margaret McGillis (« HARWOOD, Antoine Chartier de Lotbinière », *Assemblée nationale du Québec*, 2008, <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/harwood-antoine-chartier-de-lotbiniere-3609/biographie.html>, consulté le 30 septembre 2013.).

Le réseau de sociabilité des Marchand se caractérise lui-même par la mixité. Plusieurs des activités auxquelles ils participent mêlent anglophones et francophones, catholiques et protestants. Une croisière organisée par leur ami Alexandre MacDonald en août 1884, par exemple, réunit « l'aristocratie et l'intelligence [canadienne-française] de Montréal<sup>447</sup> » avec « une bonne partie des savants anglais nouvellement arrivés dans le pays<sup>448</sup> ». En 1879, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de mariage de Félix-Gabriel et de son épouse, un groupe d'amis de toutes origines leur fait parvenir vœux et compliments pour souligner l'heureux évènement<sup>449</sup>. Le document est signé tant par des francophones (F. J. Bourke, Charles Arpin, Charles Langelier, etc.) que par des anglophones (Robert Howard, Alex. Macdonald, R. A. Wight, etc.).

## **II. Les élites mixtes : un pont entre les communautés**

### **II.1 Un rôle de « trait d'union » entre anglophones et francophones**

En plus de compter amis et connaissances au sein des communautés anglo-protestantes et franco-catholiques, Félix-Gabriel Marchand est animé d'une vive volonté de lier ces deux groupes. Dès son jeune âge, il s'impose comme un pont entre les communautés anglophones et francophones de sa région. À compter de 1854, il sert d'interprète au député François Bourassa qui, ne parlant pas anglais, s'en remet au jeune homme pour s'adresser aux électeurs anglophones de sa circonscription<sup>450</sup>. Quelques années plus tard, devant le peu d'intérêt des Canadiens français à s'engager dans un corps de milice pour défendre le Canada contre les offensives féniennes, Félix-Gabriel crée avec son ami Charles-Joseph Laberge une compagnie d'infanterie de milice et invite ses concitoyens à s'y enrôler<sup>451</sup>. Il espère ainsi que les Canadiens de sa région se joignent aux anglophones dans la défense de la colonie<sup>452</sup>.

À l'Assemblée législative, il travaille de concert avec Joly de Lotbinière pour offrir une place aux anglophones dans l'appareil étatique. En 1878, lorsque le Parti libéral est porté au pouvoir, ils tiennent tous deux à ce qu'un « Anglais distingué » siège au sein du

---

<sup>447</sup> Pensons entre autres aux familles Geoffrion, Thibodeau, Lamothe et Lacoste (Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, op. cit., p. 85 et 253.).

<sup>448</sup> *Le Franco-canadien*, 22 août 1884, p. 3, col. 2.

<sup>449</sup> Vœux adressés à l'honorable Félix G. Marchand et à madame Marchand à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de leur mariage, 12 septembre 1879, collection Martine Brault-Genest.

<sup>450</sup> Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, op. cit., p. 21.

<sup>451</sup> « Milice active », *Le Franco-canadien*, 8 janvier 1863, p. 2, col. 3-4.

<sup>452</sup> Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, op. cit., p. 73-74.

conseil des ministres. S'ils ne peuvent trouver un anglophone pour agir à titre de trésorier provincial, il leur faut « en trouver un pour n'importe quel autre poste<sup>453</sup> ». Ils se tournent donc vers le député conservateur indépendant David Alexander Ross pour occuper le poste de procureur général. En 1899, lorsque Félix-Gabriel doit nommer un second recorder à Montréal, il désire « donner cette position à un anglais<sup>454</sup> » afin que la cour municipale soit pourvue d'un juge anglo-protestant et d'un juge franco-catholique<sup>455</sup>. Il ne faut donc pas se surprendre que les libéraux des Cantons de l'Est – région qui maintient une forte présence anglophone à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – souhaitent vivement voir Marchand à la tête du Parti libéral lorsque Mercier en abandonne la direction<sup>456</sup> et que plusieurs anglophones l'appuient au cours de la campagne électorale de 1897<sup>457</sup>.

Si Félix-Gabriel jouit d'une certaine popularité au sein de la communauté anglophone, c'est parce qu'il tient à ce que ses membres jouissent des mêmes privilèges que les Canadiens français et parce qu'il s'impose comme un trait d'union entre les différentes communautés dans le monde politique. C'est un politicien sensible aux intérêts et aux préoccupations des minorités anglo-protestante et anglo-catholique. En mars 1900, par exemple, il prend l'initiative de proposer que l'Assemblée législative ajourne ses travaux pour la Saint-Patrick « en témoignage de respect » pour « les citoyens d'origine irlandaise de cette province<sup>458</sup> ». Qui plus est, il a à cœur de faire une place aux anglophones et aux francophones au sein de son parti afin que celui-ci réunisse les gens de toutes les origines et confessions. Il ne peut donc que se réjouir lorsque son ami Joly de Lotbinière le félicite en 1897 que « toutes les croyances religieuses et nationales trouvent

---

<sup>453</sup> Lettre d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière à Félix-Gabriel Marchand, 2 mars 1878, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P131.

<sup>454</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Wilfrid Laurier, 17 mars 1899, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P184.

<sup>455</sup> Le recorder en poste à l'époque est le juge Poirier (« Mort de M. de Montigny », *La Patrie*, 16 août 1899, p. 1, col. 1-5.).

<sup>456</sup> Les journaux rapportent que « A strong movement has originated among the Liberals of the Townships in favor of selecting the Hon. Mr. Marchand as provincial leader of the Liberal forces » (« Mr. Marchand's position », journal inconnu, vers 1891, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S6, dossier 1 : « Album de coupures de journaux, 1873-1940 ».).

<sup>457</sup> Lettre de John Robertson à Félix-Gabriel Marchand, 23 avril 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P226.

<sup>458</sup> *Débats de l'Assemblée législative du Québec : 9<sup>e</sup> législature -3eme Session, 1900*, Québec, Assemblée nationale, 1983, p. 407.

leur place dans les rangs de votre parti<sup>459</sup> ». À sa mort, plusieurs de ses contemporains soulignent d'ailleurs sa propension à unir les différentes communautés culturelles et religieuses sous une même bannière. Le *Witness*, par exemple, affirme que :

L'activité et les succès de M. Marchand dans tant d'entreprises le mirent en évidence et ses qualités réelles lui valurent la confiance d'une population mixte, à un degré inusité. Français et Anglais, catholiques et protestants, riches et pauvres, apprécèrent son bon cœur et sa probité, ainsi que sa largeur de vue et sa manière d'agir dans les questions difficiles<sup>460</sup>.

Le vif désir de Félix-Gabriel de servir de pont entre les deux communautés dont il est issu dépasse donc les sphères militaire et politique. Peu importe le domaine dans lequel il s'investit, il tente de s'y imposer comme un trait d'union entre les anglophones et les francophones, entre les catholiques et les protestants. L'harmonie entre les différentes composantes de la société québécoise lui apparaît particulièrement importante. Il déplore « le malheureux conflit<sup>461</sup> » entre protestants et catholiques. Il travaille avidement pour que les réformes qu'il entend mener dans le milieu de l'éducation satisfassent tant la minorité anglophone que la majorité francophone<sup>462</sup>.

Pour Marchand, ce sont les « esprits inférieurs » qui laissent les « mesquines jalousies » les diviser. Au sein des élites, « les fils d'Albion et les descendants de la France [...] s'accueillent avec des sentiments de mutuelle cordialité, travaillent ensemble à l'œuvre sublime de l'éducation morale et intellectuelle de notre population<sup>463</sup> ». Un témoignage de l'écrivain Louis Fréchette devant la Société royale du Canada montre bien comment ses amis les plus intimes<sup>464</sup> le perçoivent. Pour Fréchette, Marchand s'impose non seulement comme un pont entre les deux communautés dont il est issu, mais aussi comme celui qui s'active le plus à consolider les liens entre les deux groupes à cette époque :

nul plus que lui n'a travaillé avec efficacité à répandre l'esprit d'union, de concorde et d'harmonie entre les différentes races qui peuplent notre territoire. Pendant plus de trente ans, je l'ai vu jouer dans notre province le

---

<sup>459</sup> Lettre d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière à Félix-Gabriel Marchand, 16 mai 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P135.

<sup>460</sup> Cité d'après « La mort de l'hon. M. Marchand », *La Patrie*, 26 septembre 1900, p. 10, col. 6.

<sup>461</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, 9 avril 1900, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P30.

<sup>462</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, 11 décembre 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P23.

<sup>463</sup> Marchand, *Mélanges poétiques et littéraires*, op. cit., p. 360.

<sup>464</sup> Dans son discours, Fréchette précise qu'il a « connu intimement l'honorable M. Marchand » et que ce dernier « fut durant plus de trente années un de [s]es très chers amis de cœur » (« Notre foi nationale : Superbes paroles de M. Louis Fréchette à la Société Royale », *La Patrie*, 1 juin 1901, p. 14, col. 1-5.).

rôle de pacificateur et de trait-d'union moral entre nous et nos compatriotes anglais. On l'entendait répéter souvent : "Point de préjugés, messieurs; point d'hostilité aveugle! Nos compatriotes d'une autre origine ne sont pas nos ennemis, mais nos concurrents fraternels, intéressés comme nous à la prospérité et au bonheur de la nation toute entière. Étudions leur langue, fréquentons leur cercles, préconisons leurs œuvres, mêlons-nous à leurs entreprises : si nous nous connaissions mieux, nous nous aimerions plus. Chaque race a ses qualités propres ; en cimentant nos liens et nos relations, nous profiterons mutuellement, agrandissant d'autant nos horizons matériels et intellectuels."<sup>465</sup>

Cette préoccupation constante d'unir anglophones et francophones est, à notre avis, en partie imputable aux origines familiales de Félix-Gabriel. En ayant grandi dans un milieu mixte où les membres de chacune des deux communautés s'entraident<sup>466</sup> et, surtout, dans une famille dont les membres sont issus de différentes cultures, Félix-Gabriel a été conscientisé très tôt à une certaine pluralité culturelle. Il n'est d'ailleurs pas le seul notable issu d'une union mixte à œuvrer activement pour cimenter les liens entre les deux communautés dont il provient. James MacPherson Le Moine, par exemple, a à cœur de créer un climat d'échange et de collaboration entre les différents organismes culturels de Québec. Lorsqu'il est responsable du musée de la *Literary & Historical Society of Quebec*, il mentionne l'intérêt de posséder des spécimens en double pour les échanger avec le taxidermiste de l'Université Laval<sup>467</sup>. De plus, il accorde une attention particulière à la langue dans laquelle il écrit. Selon son arrière-petit-neveu Roger Le Moine, il écrit tantôt en anglais pour faire connaître la communauté canadienne-française, tantôt en français pour faire découvrir les us et coutumes des anglophones de Québec<sup>468</sup>.

## II.2 Des élites qui incarnent ce lien : la conscience de la mixité

Félix-Gabriel ne se contente pas de servir de pont entre les deux communautés dont il provient : il incarne cette mixité. Pour son gendre, Raoul Dandurand, « physiquement, il n'avait rien d'un Franco-Canadien<sup>469</sup> ». Ses larges favoris brun-roux lui donnent l'apparence d'un gentilhomme écossais alors que son amour de la langue française et son

---

<sup>465</sup> *Ibid.*

<sup>466</sup> Rappelons que les catholiques ont contribué à la construction de l'église anglicane de Saint-Jean-l'Évangéliste et que les protestants ont fait de même lors de l'érection de la paroisse Saint-Jean.

<sup>467</sup> *Morning Chronicle Commercial and Shipping Gazette*, 14 janvier 1873, p. 2, col 7.

<sup>468</sup> Nicole Dorion-Poussart, *Voyage aux sources d'un pays, Sillery, Québec*, Québec, GID, 2007, p. 161.

<sup>469</sup> Dandurand, *op. cit.*, p. 75.

admiration pour la culture de la France le lie au groupe franco-catholique. Cette double identité apparaît particulièrement forte puisque celle-ci est couramment mise de l'avant par ses contemporains dans les portraits qu'ils brossent du député de Saint-Jean. Lors de son décès, par exemple, *La Presse* et *La Patrie* mentionnent que « quoique moitié Écossais, par sa mère, M. Marchand a la religion de la France<sup>470</sup> » alors que le vice-président du Club Laurier souligne qu'il « était français de cœur mais il a toujours su accorder le "fairplay" britannique à tous les habitants de cette province et du pays tout entier<sup>471</sup> ».

Le témoignage le plus intéressant sur l'identité de Félix-Gabriel Marchand émane de la plume de sa fille Joséphine. Celle-ci souligne que « plus qu'aux *flunkeys* canadiens-français pur sang, on pourrait lui pardonner à lui, dont le sang est mêlé (sa mère ayant été écossaise), une teinte d'*anglification*; mais, malgré cette tache originelle, mon cher père se montre et se sent aussi français qu'un Vendéen<sup>472</sup> ». La famille Marchand a donc bel et bien conscience de sa mixité et que ses origines la distinguent du reste des Canadiens français. Cela n'empêche toutefois pas Félix-Gabriel d'être un fier porteur de la culture à laquelle devraient aspirer les élites francophones aux yeux de sa fille, celle de la France. Il est même, selon Joséphine, plus canadien-français de cœur que ses congénères en raison de son fort attachement à la France.

Félix-Gabriel se considère donc en grande partie comme un Canadien français et défend avec énergie le groupe auquel il appartient. En mars 1858, à peine quelques mois après qu'il ait été élu conseiller municipal de la ville de Saint-Jean, Marchand propose de changer le nom anglais de certaines rues pour les remplacer par des noms dont la prononciation et, idéalement, l'orthographe seraient le même en anglais et en français. Il profite alors de l'occasion pour mettre de l'avant les racines françaises de la colonie en proposant que deux des principales artères de la ville – Front Street et McComming Street – soient respectivement renommées rues Richelieu et Champlain<sup>473</sup>. De même, lorsqu'il devient premier ministre, son gouvernement nomme un canton Honfleur en l'honneur de la

---

<sup>470</sup> « La province de Québec en deuil », *La Patrie*, 26 septembre 1900, p. 7, col. 3.; « Feu l'hon. F. G. Marchand : Le Premier Ministre de la Province de Québec rend le dernier soupir, mardi soir à Québec », *La Presse*, 27 septembre 1900, p. 9.

<sup>471</sup> « Hommage au chef disparu », *La Patrie*, 27 septembre 1900, p. 10, col. 3.

<sup>472</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, op. cit., p. 177.

<sup>473</sup> Procès-verbaux de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu, 1<sup>er</sup> mars 1858.

ville d'où est parti Samuel de Champlain<sup>474</sup>. Bien plus qu'une fantaisie toponymique, ces gestes sont significatifs pour Félix-Gabriel Marchand. Dans une lettre adressée à un prêtre déplorant l'anglicisation de la toponymie de la province de Québec, Marchand répond :

Il y a déjà bien longtemps que je déplore comme vous les changements que l'on opère dans la physionomie de notre province, par cette manie à laquelle participent quelquefois nos compatriotes d'origine française, de donner à nos localités, à nos rues, à nos bureaux de poste et à nos institutions financières et industrielles des noms anglais. [...] Soyez certains que nous sommes désireux comme vous de conserver à notre province, sa physionomie française<sup>475</sup>.

La défense de la langue française et des droits des Canadiens français apparaît donc particulièrement importante pour Félix-Gabriel. Ses œuvres littéraires en rendent d'ailleurs compte. Plusieurs de ses poèmes traitent de sujets canadiens tels que l'hiver et l'histoire nationale. Dans son *Hymne aux martyrs de 1837*, il rend un vibrant hommage aux patriotes morts au combat et en fait des « saints Martyrs de la patrie<sup>476</sup> ». Il offre en 1883 une preuve tangible de son admiration des patriotes en remettant les profits tirés de la production d'une de ses pièces de théâtre à la veuve du chevalier de Lorimier<sup>477</sup>. Félix-Gabriel a donc à cœur de défendre la foi, la langue et les intérêts du groupe auquel il est en partie assimilé.

Toutefois, ce sentiment d'appartenance au groupe franco-catholique ne l'empêche pas de se sentir également lié au groupe anglo-protestant par ses us et coutumes. Après tout, n'affiche-t-il pas « une teinte d'anglification<sup>478</sup> » et ne souscrit-il pas au « fairplay britannique<sup>479</sup> »? Félix-Gabriel apparaît donc, tant pour lui que pour ses contemporains, comme un Écossais de corps et un Canadien français de cœur qui n'en conserve pas moins un certain attachement pour ses racines écossaises. Cette mixité lui apparaît d'ailleurs constitutive tant de sa personne que de l'ensemble du Québec. Pour Marchand, la population de la province ne s'exprime pas en français ou en anglais, elle parle un « double verbe<sup>480</sup> », les deux langues principales étant indissociables. Ainsi, il ne faut donc pas se

---

<sup>474</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand au Révérend Chatillon, 25 octobre 1898, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P44.

<sup>475</sup> *Ibid.*

<sup>476</sup> Marchand, *Mélanges poétiques et littéraires*, op. cit., p. 311.

<sup>477</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, op. cit., p. 42.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>479</sup> « Hommage au chef disparu », *La Patrie*, 27 septembre 1900, p. 10, col. 3.

<sup>480</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand au cardinal Mariano Rampolla, 19 novembre 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P223.

surprendre que l'invitation à la soirée tenue en l'honneur du 30<sup>e</sup> anniversaire de son entrée en politique soit décorée de deux drapeaux britanniques et deux drapeaux français afin de témoigner à la fois des allégeances de Félix-Gabriel et de ses origines<sup>481</sup> et qu'on lui remette deux versions du même hommage, une en anglais et l'autre en français<sup>482</sup>.

Félix-Gabriel Marchand n'est d'ailleurs pas le seul notable issu d'une union mixte à être fier de ses origines canadiennes-françaises et à les mettre de l'avant. Plusieurs autres qui se sont davantage intégrés au groupe anglo-protestant se réclament de cet héritage et de cette identité. James MacPherson Le Moine se range très clairement du côté des francophones dans ses écrits et s'assimile aux Canadiens français<sup>483</sup>. Joly de Lotbinière voit quant à lui un ami anglophone mettre l'accent sur ses origines françaises au cours d'un banquet à la citadelle alors qu'on avait remis en question l'attachement du seigneur de Lotbinière au groupe canadien-français quelque temps auparavant<sup>484</sup>.

### **III. Le rapport avec les métropoles de Félix-Gabriel Marchand : un sujet britannique influencé par la France**

Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les liens entre le Québec et l'Europe se resserrent considérablement. Avec l'installation d'un câble télégraphique sous-marin au fond de l'Atlantique en 1866, les nouvelles ne prennent dorénavant plus que deux jours à traverser l'océan alors qu'il leur en fallait de 12 à 15 par la poste<sup>485</sup>. Les journaux tiennent les habitants du Québec informés des faits et gestes des parlementaires britanniques et des dernières tendances vestimentaires parisiennes. Les communications entre les deux continents ne cessent d'augmenter et de prendre de moins en moins de temps. Dans ce contexte, l'intérêt pour la France croît sensiblement parmi les Canadiens français. Bien que

---

<sup>481</sup> Invitation à la soirée en l'honneur du 30<sup>e</sup> anniversaire de l'entrée en politique de Félix-Gabriel Marchand, 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S6, dossier 1 : « Album de coupures de journaux, 1873-1940 ».

<sup>482</sup> Hommage des citoyens de Québec à Félix-Gabriel Marchand, décembre 1897, collection Martine Brault-Genest.

<sup>483</sup> James MacPherson Le Moine, *L'album du touriste : archéologie, histoire, littérature, sport : Québec*, Québec, Côté, 1872, p. 1.

<sup>484</sup> Jack. I. Little, *Patrician Liberal : The Public and Private Life of Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, 1829-1908*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, p. 16-17.

<sup>485</sup> Pierre-Louis Lapointe, « La nouvelle européenne et la presse québécoise d'expression française (1866-1871) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, n° 4, 1975, p. 531 et 535.

les liens avec l'Hexagone n'aient jamais été rompus depuis la Conquête<sup>486</sup>, après le passage de *La Capricieuse* en 1855, le regard des élites canadiennes-françaises se tourne de plus en plus assidûment vers leur ancienne métropole. On s'en inspire lors de la création de nouveaux établissements d'enseignement supérieur<sup>487</sup>, on en cherche la reconnaissance littéraire et on développe des relations diplomatiques avec ce pays. Les voyages de Canadiens français en France – mais, aussi, en Grande-Bretagne et en Italie – se font de plus en plus fréquents et la présence française au Québec s'accroît sensiblement.

### III.1 La France, un modèle culturel

Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la culture de la France rayonne de plus en plus au Québec et son statut de métropole culturelle s'affirme davantage au sein des élites canadiennes-françaises. La France demeure certes « le pays de nos ancêtres<sup>488</sup> » évoqué par Félix-Gabriel Marchand dans ses souvenirs de voyages, mais elle devient surtout un modèle culturel. Les élites apprécient particulièrement le caractère moderne de la France de cette époque. La « magnificence » du Paris haussmannien au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et ses « splendeurs modernes<sup>489</sup> » suscitent l'admiration de Félix-Gabriel Marchand tout comme celle de bon nombre de notables québécois<sup>490</sup>. Paris domine alors le marché de l'art international et ses universités jouissent d'une réputation enviable<sup>491</sup>. En matière de mode vestimentaire, elle s'impose et ce, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme la « référence suprême du chic et du bon ton<sup>492</sup> » alors que, dans le domaine de l'urbanisme, elle devient un modèle prisé dont le rayonnement s'étend par delà de ses frontières.

Dans ce contexte, il ne faut pas se surprendre de voir les notables franco-catholiques adopter la culture française avec autant d'enthousiasme. La francophilie devient un symbole d'appartenance aux élites franco-catholiques. Puisqu'il est plus que jamais de bon

---

<sup>486</sup> Claude Galarneau et Elzéar Lavoie dir., *France et Canada français du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, 322 p.

<sup>487</sup> Citons entre autres à l'École polytechnique de Montréal (1872) et à l'École des hautes études commerciales de Montréal (1907).

<sup>488</sup> Marchand, *Mélanges poétiques et littéraires*, *op. cit.*, p. 327.

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>490</sup> Alex Tremblay, « Les effets de la francophilie sur les élites politiques canadiennes-françaises : l'exemple de la famille Marchand (1855-1942) », *Revue d'études des Cantons-de-l'Est/ Journal of Eastern Townships Studies (RECE/JETS)*, vol. 40, à paraître.

<sup>491</sup> Christophe Charle, « Paris métropole culturelle: essai de comparaison avec Berlin (1880-1920) », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, vol. 111, n<sup>o</sup> 1, 1999, p. 462 et 471.

<sup>492</sup> Philippe Perrot, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1981, p. 9.

ton de connaître la France pour briller dans les salons, les cours de littérature offerts par l'Université Laval de Montréal réunissent « l'élite de notre société<sup>493</sup> ». Félix-Gabriel ne fait pas exception et admire la France avec autant d'enthousiasme – sinon plus – que les notables franco-catholiques auxquels il s'est en grande partie assimilé. Il reçoit la presse française à la maison et se tient au fait de tout ce qui concerne la France<sup>494</sup>. Il prend également plaisir à gâter ses filles et son épouse en leur offrant des produits de luxe importés de France tels que des gâteaux de Savoie<sup>495</sup>, du chocolat Menier et des fromages raffinés<sup>496</sup>.

Son intérêt pour la littérature demeure toutefois le principal vecteur de son attachement à la France. Dès son adolescence, il s'abreuve de littérature française et quémande à ses parents l'argent nécessaire pour importer de France l'œuvre complète de Chateaubriand<sup>497</sup>. Puis, il se compare au modèle français et s'en inspire. Son théâtre puise largement dans celui d'Émile Augier, dramaturge français en vogue sous le Second Empire<sup>498</sup>, et ses *Mélanges poétiques et littéraires* font couramment référence à l'Hexagone. La quintessence de la gloire littéraire lui vient en 1856 lorsqu'il reçoit une lettre du poète français Alphonse de Lamartine qui lui témoigne de l'intérêt de sa prose<sup>499</sup>. À l'époque, on juge en partie de la valeur de ses travaux littéraires à l'appréciation qu'ont les hommes de lettres français de ceux-ci. Ainsi, lorsqu'à la suite de la représentation d'un des vaudevilles de Marchand « les connaisseurs prétendent que la pièce est parfaite qu'elle vaut les meilleures pièces françaises et qu'elle ferait honneur au théâtre parisien » c'est parce que « tout le monde prétend que c'est le plus beau succès dramatique qui se soit jamais obtenu à Québec<sup>500</sup> ». En cela, Félix-Gabriel ne se distingue pas tant de ses contemporains. Son ami Louis Fréchette admire Victor Hugo et lorsque l'Académie

---

<sup>493</sup> Lettre de M<sup>gr</sup> Paul Bruchési à Félix-Gabriel Marchand, 11 février 1900, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P28.

<sup>494</sup> Dandurand, *op. cit.*, p. 41.

<sup>495</sup> Lettre d'Hersélie Turgeon à Félix-Gabriel Marchand, 14 décembre 1873, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P195.

<sup>496</sup> Lettre de Joséphine Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 26 avril 1885, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P241.

<sup>497</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 31 octobre 1847, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P171.

<sup>498</sup> Charles ab der Halden, *Études de littérature canadienne française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1904, p. 314.

<sup>499</sup> Lettre d'Alphonse de Lamartine à Félix-Gabriel Marchand, 1856?, collection Martine-Brault-Genest.

<sup>500</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 5 décembre 1872, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P191.

française lui décerne un prix particulièrement prestigieux, cela fait sensation au Québec<sup>501</sup>. L'abbé Henri-Edmond Casgrain voue quant à lui pratiquement un culte à Chateaubriand et Lamartine qui sont, pour lui, des « dieux littéraires<sup>502</sup> ».

L'attrait pour la France des élites canadiennes-françaises a également des effets importants sur la structure même des élites. En effet, leur intérêt grandissant pour la France pousse les notables les plus francophiles à insérer les Français installés au Québec ou simplement de passage dans leur réseau de sociabilité, voire à leur donner une place prépondérante au sein de celui-ci. Ainsi, dès l'arrivée d'un consul français au Québec en 1859, sa résidence devient un lieu de rendez-vous prisé par les élites de la ville de Québec : « tout ce que la société de la ville de Québec compte de beaux esprits, les Parent, les Garneau, les Ferland, les Chauveau, les La Rue, les Casgrain et les Taché<sup>503</sup> » se retrouve chez le consul Charles-André-Philippe Gauldrée-Boileau. Ses successeurs – sauf exception – connaissent le même succès : Albert Lefavre (en poste de 1875 à 1881) noue de nombreuses amitiés avec des personnalités canadiennes<sup>504</sup>, Georges Dubail (en poste de 1886 à 1890) réussit à réunir certaines des personnalités les plus en vue de l'époque autour de lui<sup>505</sup> pour fonder la Chambre de commerce française de Montréal en 1886 alors qu'Alfred Kleckowski (en poste de 1894 à 1906) est considéré par l'Université Laval comme un précieux « ami<sup>506</sup> » et reçoit de cette institution un doctorat honoris causa le 18 juin 1900.

Les Marchand ne font pas exception à cet intérêt pour la France. Dès son adolescence, Félix-Gabriel Marchand entretient une amitié avec Henri Tugault, un jeune Français dont les parents ont émigré au Canada en 1836<sup>507</sup>. Particulièrement proche de cet ami, il part en voyage en France avec lui en 1850 et œuvre à ses côtés au conseil municipal

---

<sup>501</sup> Jacques Blais, « FRÉCHETTE, Louis », *DBC*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/frechette\\_louis\\_13F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/frechette_louis_13F.html), consulté le 30 septembre 2013.

<sup>502</sup> Manon Brunet, « Henri-Raymond Casgrain et la paternité d'une littérature nationale », *Voix et Images*, vol. 22, n° 2, 1997, p. 221.

<sup>503</sup> Pierre Savard, *Le Consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 15.

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>505</sup> Pensons notamment à Joseph-Adolphe Chapleau (alors secrétaire d'État dans le gouvernement Macdonald), Jonathan Wurtele (alors orateur de l'Assemblée législative) et à Honoré Beaugrand, maire de Montréal à l'époque (Samy Mesli, « Historique du consulat général de France », *Cap-aux-Diamants*, no. 99, 2009, p. 66.).

<sup>506</sup> Anonyme, « À l'Université Laval de Québec », *La Patrie*, 19 juin 1900, p. 5.

<sup>507</sup> Marcel Fournier, *Les Français au Québec, 1765-1865 : Un mouvement migratoire méconnu*, Québec, Septentrion, 1995, p. 279.

de Saint-Jean-sur-Richelieu à compter de 1858. Puis, lorsqu'il est appelé à siéger à l'Assemblée législative à compter de 1867, il se met à fréquenter assidûment les consuls généraux de France à Québec. Il est entre autres invité à dîner par les consuls Albert Lefavre<sup>508</sup>, Georges Dubail<sup>509</sup> et Alfred Kleckowski<sup>510</sup>. Il est même assez intime avec l'historien François-Edme Rameau de Saint-Père pour le recevoir à Saint-Jean en 1888<sup>511</sup>. L'attitude de Félix-Gabriel envers la France s'apparente donc à celle de ses compatriotes canadiens-français. Tout comme eux, il admire la mère patrie et y voit un puissant modèle culturel, s'en inspire sur le plan littéraire et fait une place enviable aux porteurs de cette culture dans son réseau de sociabilité. La mixité n'influence guère son rapport avec l'Hexagone.

### **III.2 L'influence de la mixité dans le rapport avec la Grande-Bretagne**

Bien que Marchand semble tourné tout entier vers la France, il n'en demeure pas moins fidèle à la Grande-Bretagne. Celle-ci lui apparaît comme un modèle politique auquel il est particulièrement attaché. Il jette un regard admiratif sur la constitution et les institutions politiques britanniques comme de nombreux Canadiens français l'ont fait avant lui et le font toujours à son époque<sup>512</sup>. Grâce à la constitution dont l'Angleterre a doté le Québec, la province est, pour Marchand, pourvue « d'institutions libres, démocratiques dans leur essence » et « chaque citoyen possède une part dans le contrôle et la responsabilité de l'administration publique<sup>513</sup> ». Qui plus est, les Britanniques lui apparaissent dotés de qualités dont les Canadiens français ne jouissent pas et qui se révèlent pratiques dans le monde parlementaire et académique. Ils possèdent, par exemple, « un esprit pratique qui nous fait souvent défaut<sup>514</sup> ». Félix-Gabriel regarde donc avec respect la

---

<sup>508</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Joséphine Marchand, 30 mai 1881, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P260.

<sup>509</sup> Lettre de Georges Dubail à Félix-Gabriel Marchand, 7 mai 1887, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P79.

<sup>510</sup> Lettre d'Alfred Kleckowski à Félix-Gabriel Marchand, 5 mars 1900, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P139.

<sup>511</sup> Lettre d'Edme Rameau de Saint-Père à Félix-Gabriel Marchand, 1<sup>er</sup> septembre 1888, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P222.

<sup>512</sup> Pensons notamment à Pierre Bédard qui apprécie particulièrement que la liberté de presse soit garantie par la constitution britannique (Gilles Gallichan, « Pierre Bédard : le devoir et la justice : 1<sup>re</sup> partie – La liberté du Parlement et de la presse », *Les Cahiers des dix*, n° 63, 2009, p. 119 et 121.).

<sup>513</sup> Marchand, *Mélanges poétiques et littéraires*, op. cit., p. 345.

<sup>514</sup> *Ibid.*, p. 361.

métropole britannique et se réjouit de son influence dans la sphère politique comme il est alors d'usage de le faire dans les élites politiques<sup>515</sup>.

De plus, Félix-Gabriel se montre particulièrement attaché à la Couronne anglaise. En plus de se décrire comme un « sujet britannique<sup>516</sup> » et de mettre l'accent sur cette identité dans sa correspondance, il fait preuve d'un zèle marqué pour le montrer. Lors de l'ouverture de la sixième session de la huitième législature en novembre 1896, il déplore vivement que le jubilé de diamant marquant la 60<sup>e</sup> année de règne de la reine Victoria ne soit pas mentionné dans le discours du trône<sup>517</sup>. Cet incident en apparence banal est pourtant révélateur d'un sentiment d'appartenance particulièrement fort à l'Empire britannique. En effet, Marchand consacre le quart de son discours à regretter l'absence de cet événement dans le discours du trône alors que les conservateurs y ont pourtant fait l'annonce des principales politiques qu'ils entendent mener<sup>518</sup>. Le premier ministre, James Edmund Flynn, trouve même que Marchand se montre plus loyal et empressé à montrer son attachement à la Couronne britannique que le Dominion puisque les députés de la Chambre des Communes n'ont pas jugé pertinent de faire mention de l'évènement dans le discours du trône. Le zèle de Marchand apparaît tellement invraisemblable que Flynn ne trouve d'autre mot que « amusant » pour qualifier l'empressement avec lequel Marchand tient à souligner un anniversaire qui ne sera fêté que plus de six mois plus tard, le 30 juin 1897<sup>519</sup>.

Le rapport de Marchand avec la Grande-Bretagne va donc au-delà d'une simple admiration politique. Contrairement à bien des Canadiens français qui se contentent de souligner avec déférence les apports britanniques à la vie parlementaire, Félix-Gabriel fait preuve de nombreuses marques d'attachement à la Grande-Bretagne qui témoignent d'un certain sentiment d'appartenance. Plusieurs des positions qu'il défend sur les liens entre le Grande-Bretagne et sa colonie s'apparentent même davantage à celles défendues par les

---

<sup>515</sup> Joseph-Adolphe Chapleau, par exemple, apprécie particulièrement le parlementarisme britannique et considère que la population québécoise a la chance de vivre « sous la bienfaitante protection des institutions anglaises » (Lettre de Joseph-Adolphe Chapleau à Félix-Gabriel Marchand, 22 novembre 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P42.)

<sup>516</sup> Lettre de Félix-Gabriel Marchand à M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, 11 décembre 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P23.

<sup>517</sup> *Débats de l'Assemblée législative du Québec : 8<sup>e</sup> législature -6eme Session, 1896-97*, Québec, Assemblée nationale, 1980, p. 10.

<sup>518</sup> James Edmund Flynn souligne que le discours de Marchand a duré près de deux heures et que celui s'est attardé sur cette question pendant une demi-heure (*Débats de l'Assemblée législative du Québec : 8<sup>e</sup> législature -6eme Session, 1896-97, op. cit.*, p. 13-14.).

<sup>519</sup> *Ibid.*

Canadiens de langue anglaise que par les franco-catholiques. Lorsque la Guerre des Boers éclate en 1899, il se prononce en faveur d'un appui à la mère patrie<sup>520</sup> alors que la plupart des Canadiens français s'y opposent farouchement<sup>521</sup>. Sa position concorde avec celle de la minorité anglo-protestante. Celle-ci croit que le Canada est l'une des composantes de l'Empire britannique et qu'à ce titre il faut envoyer des hommes pour soutenir la mère patrie<sup>522</sup>. Il ne faut donc pas se surprendre que le discours du trône offre un appui à la Grande-Bretagne et que Marchand souligne avoir « éprouvé une grande satisfaction en écoutant<sup>523</sup> » son collègue William Alexander Weir affirmer sa loyauté à l'Empire.

### **III.3 L'utilisation de l'appareil politique pour consolider les liens avec les métropoles**

Félix-Gabriel ne se contente pas d'admirer les différentes métropoles culturelles et de s'en inspirer, il profite également des postes de pouvoir dont il dispose pour nouer des liens avec les métropoles culturelles du Québec et consolider ceux-ci par la suite. Le Vatican, par exemple, constitue depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle l'un des endroits vers lesquels les élites se tournent pour savoir comment se comporter. Il constitue donc l'une des métropoles culturelles du Québec au même titre que l'Angleterre et la France<sup>524</sup>. Ainsi, en 1887, lorsque Félix-Gabriel accède à la présidence de l'Assemblée législative, il profite de l'occasion pour renforcer ses liens et ceux de la province avec l'Église catholique. Pour ce faire, il envoie M<sup>gr</sup> Elphège Gravel offrir sept volumes portant sur la fondation du Canada français au pape Léon XIII à l'occasion de son jubilé sacerdotal<sup>525</sup>. L'année suivante, il récidive et s'informe auprès de M<sup>gr</sup> Marois des démarches à suivre pour envoyer de nouveaux livres au pape<sup>526</sup>. Alors qu'il est à la veille de prendre le pouvoir en 1897, il charge un prêtre de présenter une adresse au pape afin de l'influencer dans le

---

<sup>520</sup> *Débats de l'Assemblée législative du Québec : 9<sup>e</sup> législature -3eme Session, 1900, op. cit., p. 5-15.*

<sup>521</sup> Jean-Guy Pelletier, « La presse canadienne-française et la guerre des Boers », *Recherches sociographiques*, vol. 4, n° 3, 1963, p. 337-338.

<sup>522</sup> Pierre Berton, *Marching as to War : Canada's Turbulent Years, 1899-1953*, Toronto, Doubleday Canada, 2001, p. 20-33.

<sup>523</sup> *Débats de l'Assemblée législative du Québec : 9<sup>e</sup> législature -3eme Session, 1900, op. cit., p. 11.*

<sup>524</sup> Yvan Lamonde, « La France puis l'Angleterre, les États-Unis et le Vatican devant l'opinion québécoise », Yvan Lamonde et Gilles Gallichan dir., *L'histoire de la culture et de l'imprimé : Hommages à Claude Galarneau*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 45-59.

<sup>525</sup> Lettre de M<sup>gr</sup> Elphège Gravel à Félix-Gabriel Marchand, 4 décembre 1887, BANQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P109.

<sup>526</sup> Lettre de M<sup>gr</sup> C.-A. Marois à Félix-Gabriel Marchand, 3 juillet 1888, BANQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P191.

règlement de l'affaire Laurier-Greenway<sup>527</sup>. Ainsi, lorsqu'il devient premier ministre en mai 1897, il bénéficie déjà d'une certaine sympathie au Vatican et espère pouvoir plus aisément instaurer ses réformes. Félix-Gabriel n'est d'ailleurs pas le seul homme politique à profiter de ses fonctions pour consolider ses liens avec Rome à cette époque. Wilfrid Laurier fait de même afin de se doter d'appuis politiques au Vatican dans l'affaires des écoles du Manitoba et de tempérer les éléments les plus radicaux chez les ultramontains<sup>528</sup>.

Parallèlement, Félix-Gabriel développe de multiples canaux de relation entre la France et le Québec. En juillet 1887, à l'occasion de la visite de la frégate française *La Minerve*, Félix-Gabriel Marchand, alors orateur de l'Assemblée législative, ordonne qu'on hisse les drapeaux sur les trois tours de l'hôtel du parlement en guise d'amitié pour son commandant et son équipage. Or, par « inadvertance... ou obéissance de l'employé », un grand pavillon français est hissé au sommet de la tour centrale et fait ombrage aux « tout petits anglais sur les tours latérales ». L'erreur cause scandale. Le gouverneur général, Lord Frederick Stanley, dépêche l'un de ses aides de camp auprès de Marchand pour l'en aviser. Dans son journal, sa fille rapporte alors que :

Mon père reçut très poliment l'émissaire vice-royal, se répandit en commentaires sur la gaucherie de l'employé, appela son secrétaire, se livra à une enquête, ordonna qu'on recherchât le coupable et, l'ayant trouvé, on lui enjoignit de réparer immédiatement sa bévue, tant et si bien que nos amis français virent, jusqu'à la fin, le *trois couleurs* flotter au sommet de notre Chambre nationale. Lorsque, enfin, on descendit le flamboyant usurpateur, la *Minerve* était loin, et les petits légitimes furent abaissés en même temps<sup>529</sup>.

Marchand n'hésite donc pas à utiliser l'appareil politique pour exprimer ses sympathies à la France et ce, même s'il doit causer un petit scandale avec le gouverneur britannique. Pire, il se montre peu pressé de corriger l'erreur pour que le tricolore flotte au-dessus de Québec jusqu'après le départ du navire français. Quelques années plus tard, lorsqu'il devient premier ministre, la mort de Félix Faure, en février 1899, lui donne une

---

<sup>527</sup> Lettre de G.-A. Drolet à Félix-Gabriel Marchand, 28 janvier 1897, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P77.

<sup>528</sup> Matteo Sanfilippo, « Du Québec à Rome et de Rome au Québec : voyageurs canadiens-français en Italie et voyageurs italiens au Canada français entre la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> », Pierre Lanthier et Jean-Pierre Wallot, dir., *Constructions identitaires et pratiques sociales : actes du colloque en hommage à Pierre Savard tenu à l'Université d'Ottawa les 4, 5, 6 octobre 2000*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2002, p. 286.

<sup>529</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, op. cit., p. 178.

nouvelle occasion de témoigner de son attachement à la France. Dès le lendemain du décès de Faure, Marchand fait son éloge en chambre et propose que l'Assemblée législative, en ajournant ses travaux, offre ses sympathies à la France<sup>530</sup>. Puis, il adresse à madame Faure, au président du Sénat français et au consul de France à Montréal ses condoléances au nom de la province de Québec. Or, bien plus qu'une simple politesse, ce geste s'inscrit dans une volonté de rapprocher le Québec de la France et de consolider ses relations – tant personnelles que diplomatiques – avec le consul de ce pays, ce que ce dernier ne manque d'ailleurs pas d'apprécier<sup>531</sup>. Le geste est d'autant plus significatif, qu'il s'agit de la première fois qu'un premier ministre québécois se lève en chambre pour saluer la mémoire d'un homme politique français.

S'il a principalement à cœur de consolider les liens du Québec avec la France, Félix-Gabriel n'a pas moins pour autant une pensée pour la Grande-Bretagne lors du décès de Lord Farrer Herschell le 1<sup>er</sup> mars 1899. Le jour même, il se lève en chambre pour souligner le décès de l'ancien Chancelier d'Angleterre<sup>532</sup>. Toutefois, il se contente cette fois-ci d'en informer les autres députés et de déplorer avec regret la nouvelle sans pour autant entamer un processus diplomatique pour faire part des sympathies de l'État à la famille du disparu ou au gouvernement britannique comme il l'a fait moins d'un mois plus tôt à la mort du président français. Félix-Gabriel semble donc davantage porté à consolider les liens de la province avec les métropoles qui représentent des modèles culturels (France et Vatican) qu'avec celle qui est un exemple politique (Grande-Bretagne).

## **Conclusion**

En somme, la mixité de Félix-Gabriel se manifeste de plusieurs manières et nous révèle plusieurs caractéristiques propres aux notables issus d'une union mixte. Tout d'abord, il semble exister deux types d'élites mixtes. D'une part, celles qui s'assimilent tant à l'un des groupes dont elles sont issues qu'elles ne se distinguent pratiquement aucunement de celui-ci. Oscar Dunn, John Jones Ross et Alexandre-Maurice Delisle se rattachent à ces élites comme la plupart des enfants ayant grandi dans une famille mixte qui se « canadianisent ». Ils s'expriment tous les trois principalement en français, épousent une

---

<sup>530</sup> *Débats de l'Assemblée législative du Québec : 9<sup>e</sup> législature -2eme Session, 1899*, Québec, Assemblée nationale, 1982, p. 150-151.

<sup>531</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>532</sup> *Ibid.*, p. 326.

Canadienne française catholique et affichent avec dévotion leur foi catholique. Dunn et Ross sont même sympathiques aux idées ultramontaines. Par conséquent, leur réseau de sociabilité se limite davantage au sein de la communauté franco-catholique que les autres notables issus d'une union mixte étudiés et nous n'observons pas un désir de lier les deux communautés dont ils proviennent dans leurs actions.

D'autre part, certains enfants nés d'un couple mixte s'intègrent largement au sein d'une des deux communautés dont ils proviennent, mais conservent tout de même une certaine mixité. Félix-Gabriel Marchand, Henri-Gustave Joly de Lotbinière, Andrew Stuart et James MacPherson Le Moine conservent cette grande facilité à interagir avec les deux communautés dont ils sont issus après leur mariage et savent aisément passer d'un groupe à l'autre. Les membres des élites mixtes qui s'intègrent au sein de la communauté franco-catholique semblent donc davantage perdre les traces de leur mixité que ceux qui s'intègrent au groupe anglo-protestant. Félix-Gabriel fait davantage figure d'exception que de norme au sein des élites mixtes qui se « canadianisent » puisqu'il conserve plusieurs usages qui laissent poindre ses racines maternelles (usage des deux langues, fréquentation assidue de notables issus des deux groupes, volonté de servir de pont entre anglophones et francophones, etc.). Ces traces peuvent apparaître discrètes de prime abord, mais distinguent bien Marchand et les autres notables issus d'une union mixte de sa génération du reste des élites franco-catholiques et anglo-protestantes.

Les rapports de Félix-Gabriel avec la France semblent quant à eux s'inscrire en large partie dans la francophilie qui anime ses contemporains canadiens-français. Tout comme eux, il jette un regard envieux sur la modernité de la France et en admire les hommes de lettres. Les liens qu'il développe avec l'Europe sont en large partie axés sur l'Hexagone et ceux qu'il noue avec le Vatican s'inscrivent très bien dans la culture des élites franco-catholiques dont une partie jette un regard admiratif vers Rome. Cependant, son attachement à l'Empire britannique et quelques-unes des positions qu'il défend (le zèle avec lequel il veut souligner le jubilé de diamant du règne de la reine, son appui à l'Angleterre dans la Guerre des Boers, etc.) l'éloignent du groupe franco-catholique. L'ardeur avec laquelle il défend la Couronne anglaise et sa volonté d'inscrire le Québec parmi les colonies britanniques le rapproche singulièrement des élites anglo-protestantes. Cela ne l'empêche toutefois pas de prendre parfois position aux côtés des élites franco-

catholiques lorsque celles-ci s'opposent aux notables anglo-protestants. La famille Marchand est, par exemple, vivement dégoûtée et attristée par la pendaison de Louis Riel – comme la plupart des Canadiens français – alors que les anglophones se réjouissent plutôt de la mort du chef métis<sup>533</sup>. Les rapports de Félix-Gabriel Marchand avec les métropoles et, de manière plus générale, avec les élites franco-catholiques et anglo-protestantes semblent donc s'inscrire dans une certaine mixité. Bien qu'il adhère davantage à la culture canadienne-française et qu'il en assimile les principaux us et coutumes, il manifeste une sympathie marquée pour la Grande-Bretagne et pour la communauté anglophone du fait de ses origines mixtes.

---

<sup>533</sup> Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, *op. cit.*, p. 122.

## Conclusion

En septembre 1900, à sa mort, Félix-Gabriel Marchand laisse dans le deuil son épouse, son fils Gabriel et ses cinq filles. Rien ne laisse entrevoir a priori les origines mixtes de la famille. L'épouse de Gabriel, Rose-Anna Chaput, est, tout comme lui, catholique et francophone alors que le mari de chacune des filles Marchand provient de la communauté canadienne-française. Les quelques enfants qui sont nés de ces unions ne semblent pas se distinguer des autres bambins issus des élites franco-catholiques. Le caractère pluriconfessionnel et bilingue de la famille fondée par Gabriel Marchand et Mary Macnider près d'une centaine d'années plus tôt apparaît donc au mieux comme un vague souvenir. Que reste-t-il de cette famille mixte en 1900? Que retenir de son parcours similaire à tant de familles mixtes de cette époque?

L'expérience des Marchand nous a permis de mettre en lumière le processus de formation des familles mixtes et de brosser un portrait sommaire des réalités propres à ces familles. Celles-ci émergent généralement dans des zones de contact entre anglo-protestants et franco-catholiques. Puisque plusieurs Américains se sont installés dans la vallée du Richelieu au début du XIX<sup>e</sup> siècle, cette région est particulièrement propice aux mariages mixtes. D'abord attiré dans la région pour y faire le commerce du bois, Gabriel s'y installe et se marie à une Américaine ayant immigré au Canada afin de consolider son réseau de contacts aux États-Unis. Comme de nombreux autres franco-catholiques (pensons entre autres à ses deux frères) confrontés à des élites en large partie anglo-protestantes, il choisit de s'y intégrer par le biais du mariage.

Or, si ces mariages interethniques et interreligieux facilitent l'insertion de chacun des partis dans la communauté dont provient le partenaire, ils ne sont pas pour autant à l'origine de familles au sein desquelles les deux cultures fusionnent. Le second mariage de Gabriel Marchand est, comme nous l'avons vu, particulièrement révélateur à cet effet. Le foyer qu'il fonde avec son épouse presbytérienne aux origines écossaises abrite également deux parentes américaines, l'une protestante, l'autre convertie au catholicisme. Les mariages mixtes donnent donc lieu à la cohabitation de différentes cultures religieuses au sein d'une même famille, soit dans la sphère la plus intime qui soit. Dans ce contexte, élever des enfants prend une toute nouvelle dimension. Afin que ceux-ci grandissent dans

la religion d'un des deux parents, cela peut emmener à renverser les rôles conférés à chacun des parents en fonction du genre. Gabriel se retrouve donc en charge de l'éducation religieuse de ses fils et de sa fille alors que cette tâche revient généralement à la mère au sein des couples homogames.

Cette cohabitation relativement harmonieuse révèle également qu'il semble exister une certaine conscience des élites qui prime sur les différences ethniques, religieuses et linguistiques. Parmi les notables, bon nombre de catholiques et de protestants se côtoient et s'entraident comme l'a montré la construction des deux églises de Saint-Jean. Pour plusieurs membres des élites, il importe même davantage d'évoluer au sein d'un milieu distingué que parmi le groupe dont ils proviennent. Le second mariage de Gabriel en constitue un bon exemple puisqu'il s'unit à son épouse devant un pasteur anglican alors que ni lui ni elle ne sont de cette confession religieuse. Qui plus est, les us et coutumes de la famille Marchand permettent de voir que la culture des anglo-protestants n'est pas si éloignée de celle des franco-catholiques. Cela n'empêche toutefois pas l'émergence de certains conflits et de certaines tensions. Les MacPherson, par exemple, éprouvent quelques problèmes avec leurs censitaires de l'île aux Grues et le curé catholique des lieux aimerait bien que la famille se convertisse ou qu'elle quitte l'île<sup>534</sup>. Qui plus est, certains événements – pensons entre autres à la pendaison de Louis Riel – créent de profondes divisions au sein des élites et rompent la relative bonne entente qui existaient entre les deux communautés. Si ces tensions ne sont pas davantage explicitées au sein de cette étude, ce n'est pas parce qu'elles sont absentes des élites, mais simplement parce qu'elles ne se sont pas imposées de manière évidente au sein de la famille Marchand. En effet, la correspondance de la famille ne rend pas compte de conflits manifestes.

De plus, l'exemple de la famille Marchand a également permis de mettre en lumière le parcours des enfants issus d'une union mixte. Ceux-ci grandissent, tout comme Félix-Gabriel Marchand, dans un milieu où se côtoient la culture de leur mère et celle de leur père, tantôt simultanément (lorsqu'ils sont à la maison), tantôt successivement (lorsqu'ils fréquentent l'école). Dès leur jeune âge, la religion dans laquelle ils sont baptisés contribue à les intégrer à une des deux communautés dont ils sont issus. Dans le cas de Félix-Gabriel Marchand, sa foi catholique le rapproche de la culture de son père. C'est toutefois à l'âge

---

<sup>534</sup> Le Moine, *Un Québécois bien tranquille, op. cit.*, p. 19.

adulte, lorsque les enfants ayant grandi dans une famille mixte se marient, qu'ils intègrent davantage l'une des communautés dont ils sont issus. Celle-ci est généralement tributaire de la langue de la conjointe, de sa confession religieuse et de son réseau de sociabilité. Ainsi, un James MacPherson Le Moine s'intègre à la communauté anglo-protestante puisque sa femme en fait partie alors qu'un Félix-Gabriel Marchand s'assimile aux Canadiens français puisque son épouse est issue de cette communauté. Ce phénomène, que nous nommons « canadianisation », est presque systématique au sein des familles mixtes et se fait davantage vers les Canadiens français et, surtout, vers les catholiques que l'inverse. Cela tient à la force de l'Église catholique mais, aussi, aux nouveaux équilibres démographiques de l'époque.

En effet, le profil des élites de plusieurs villes québécoises change considérablement au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En l'espace de quelques décennies, c'est non seulement Félix-Gabriel qui se « canadianise », mais aussi une large partie des élites de la ville de Saint-Jean. L'ouverture d'un palais de justice et le fort taux de natalité des Canadiens français jouent à cet effet un rôle déterminant. Saint-Jean n'est d'ailleurs pas la seule ville dont le visage change à cette époque. Avec la baisse de l'immigration britannique et la croissance de la population franco-catholique, bon nombre de villes voient les Canadiens français prendre de plus en plus de place au sein de leurs élites. Québec en constitue probablement l'exemple le plus éloquent, mais c'est également le cas à Magog, à Sherbrooke et même à Montréal dans une moindre mesure.

Dans ce contexte, plusieurs enfants issus d'une union mixte s'assimilent tant au groupe canadien-français qu'ils ne se distinguent guère plus de leurs contemporains nés de mariages homogames. Cependant, plusieurs enfants issus d'une union mixte conservent une sensibilité élevée à la culture de leur second parent malgré leur intégration à l'une des deux communautés dont ils sont issus. C'est le cas de Félix-Gabriel Marchand mais, aussi, de James MacPherson Le Moine et d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière par exemple. Ces élites mixtes sont alors dotées d'une plus grande aisance à fraterniser au sein des deux groupes dont ils proviennent et tentent même de s'imposer comme un pont entre ceux-ci par divers moyens. La mixité se révèle alors de cette manière bien qu'elle demeure plus discrète qu'au sein des couples unissant anglo-protestants et franco-catholiques.

Dans ce contexte, nous pouvons nous demander ce qui reste de la mixité au sein de la troisième génération. Si la deuxième s'assimile de manière aussi marquée, demeure-t-il des traces des origines familiales multiples chez ses enfants? Le cas de la famille Marchand nous montre que cette génération est élevée dans une seule langue et qu'elle ne fréquente que des établissements scolaires du groupe auquel s'est assimilé leur parent issu d'une union mixte. Il ne faut donc pas se surprendre que ces traces soient beaucoup plus minces et beaucoup plus difficiles à cerner. Or, malgré tout, celles-ci sont bel et bien présentes quoi que beaucoup plus discrètes. Tantôt, Joséphine et son mari manifestent de l'intérêt pour les origines de la famille Marchand<sup>535</sup>. Tantôt, Raoul Dandurand met de l'avant les origines de sa femme pour tenter d'entrer en contact avec l'ambassadeur américain au Canada, Hanford Macnider, en mettant l'accent sur ses racines communes avec la famille Marchand<sup>536</sup>. Une étude de la mixité sur la longue durée demeure donc à faire afin de mieux cerner comment celle-ci finit par s'éteindre ou comment se manifestent ses derniers soubresauts.

---

<sup>535</sup> Lettre de Charles-Jubilé Marchand à Raoul Dandurand et Joséphine Marchand, 2 février 1919, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P93.

<sup>536</sup> Lettre de Raoul Dandurand à Hanford MacNider, 3 août 1931, BAnQ-Q, fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P82.





## Bibliographie

### Archives

#### **Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Montréal**

- CE601, S51      Registre de la paroisse Notre-Dame-de-Montréal.  
CE601, S126    Registre de la St. Gabriel Street Presbyterian Church.  
CE604, S2        Registre de la paroisse de Saint-Luc.  
CE604, S10     Registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester.  
CE604, S28     Registre de la St. Johns Anglican Church.  
CE606, S24     Registre de la paroisse de Saint-Louis-de-Terrebonne.  
CN601, S9        Greffe de Joseph-Cyrille Auger.

#### **Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Québec**

- CE301, S61      Registre de la cathédrale anglicane Holy Trinity.  
CN301, S83      Greffe de Pierre-Louis Descheneaux.  
CN301, S205    Greffe de Jean-Antoine Panet.  
CN301, S262    Greffe de Félix Têtu.  
P174              Fonds Félix-Gabriel Marchand.

#### **Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Sherbrooke**

- CE502, S47      Registre de l'église anglicane de Frelighsburg.

#### **Bibliothèque et Archives Canada**

- MG27 III B3 8    Collection Marchand-Dandurand.  
                      Recensement du Canada, 1831.  
                      Recensement du Canada, 1851.  
                      Recensement du Canada, 1871.  
                      Recensement du Canada, 1881.

#### **Collection Martine Brault-Genest**

Vœux adressés à l'honorable Félix G. Marchand et à madame Marchand à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de leur mariage, 12 septembre 1879.

Hommage des citoyens de Québec à Félix-Gabriel Marchand, décembre 1897.

### **Collection Yves Beauregard**

Lettre de John Samuel McCord à Gabriel Marchand, 16 avril 1829.

Lettre de Samuel Walcott à Gabriel Marchand, 30 juin 1836.

Lettre d'Armand de Charbonnel à Gabriel Marchand, 29 janvier 1844.

Lettre de Thomas Ure à Gabriel Marchand, 24 février 1848.

### **Autres**

BEAUCOURT, François Malépart de. *Madame Eustache-Ignace Trottier dit Desrivières, née Marguerite Malhiot*. 1793, huile sur toile, 79,5 x 63,5 cm, Québec, Musée national des Beaux-arts du Québec.

HOPKINS, Henry Whitmer. *Atlas of the Town and County of St. Johns, Province of Quebec : from actual surveys, based upon the cadastral plans deposited in the office of the Department of Crown Lands*. 1880, planche B., BAnQ, collection numérique, <http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?id=0003708050>

Procès-verbaux de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu, 1858.

### **Sources imprimées**

#### **Journaux (dépouillement sélectif)**

*Le Canada français*, 1897.

*Le Canadien*, 1868-1869.

*L'Évènement*, 1868-1878.

*Le Franco-canadien*, 1860-1884.

*Le Journal de Québec*, 1868.

*La Minerve*, 1852.

*Morning Chronicle Commercial and Shipping Gazette*, 1873.

*La Patrie*, 1899-1901.

*La Presse*, 1900.

*The Quebec Gazette/ La Gazette de Québec*, 1791-1799.

### **Autres**

*Actes officiels de la Conférence interprovinciale tenue en la cité de Québec du 20 au 28 octobre 1887, inclusivement*. [s. l. n. e.], 38 p.

*Census of Canadas, 1851-2*, Vol. I, Québec, J. Lovell, 1853, 2 vol.

*Débats de l'Assemblée législative du Québec*, 1899-1900.

*Recensement des Canadas, 1860-61*, Vol. I, Québec, S. B. Foote, 1863, 2 vol.

- Census of Canada, 1870-71 / Recensement du Canada, 1870-71*, Vol. I, Ottawa, I.B. Taylor, 1873.5 vol.
- Fourth census of Canada, 1901 / Quatrième recensement du Canada, 1901*, Vol. I, Ottawa, S.E. Dawson, 1902, 4 vol.
- Le comté de Saint-Jean : enquête économique, 1952*, Québec, Ministère de l'industrie et du commerce, 1956, 166 p.
- ACHINTRE, Auguste. *Manuel électoral : portraits et dossiers parlementaires du premier Parlement de Québec*. Montréal, Ateliers typographiques de Duvernay, frères, 1871, 161 p.
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe. *Mémoires*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007, 591 p.
- BOUCHETTE, Joseph. *Description topographique de la province du Bas Canada, avec des remarques sur le Haut Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique*. Londres, W. Faden, 1815, xv-664-lxxxvi p.
- COMTE DE PREMIO-REAL. « *Scrap-book* » contenant divers souvenirs personnels du Canada et des « 21 », quelques poésies, etc. etc. Québec, C. Darveau, 1880, xvi-364 p.
- DANDURAND, Raoul. *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate : mémoires, 1861-1942*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, xvii-352 p.
- HALDEN, Charles ab der. *Études de littérature canadienne française*. Paris, F. R. de Rudeval, 1904, 352 p.
- LE MOINE, James MacPherson. *L'album du touriste : archéologie, histoire, littérature, sport : Québec*. Québec, Côté, 1872, vi-385 p.
- MARCHAND, Félix-Gabriel. *Mélanges poétiques et littéraires*. Montréal, C. O. Beauchemin et fils, 1899, xii-367 p.
- MARCHAND, Joséphine. *Journal intime (1879-1900)*. Lachine, Éditions de la Pleine Lune, 2000, 274 p.
- TREMBLAY, Michel. *Nelligan : livret d'opéra*. Montréal, Leméac, 1990, 90 p.

## Sources biographiques et ouvrages de référence

- ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC. «Les parlementaires depuis 1791 ». [en ligne] [www.assnat.qc.ca/fr/membres/notices/](http://www.assnat.qc.ca/fr/membres/notices/).
- BEAULIEU, André et Jean HAMELIN. *La presse québécoise des origines à nos jours*. Tome II : 1860-1879. Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 350 p.
- Dictionnaire biographique du Canada*. [en ligne] [www.biographi.ca](http://www.biographi.ca).
- LAMONDE, Yvan et Claude BEAUCHAMP. *Données statistiques sur l'histoire culturelle du Québec, 1760-1900*. Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, 1996, 146 p.
- PAVSIC, Janko. *Prosopographie des Administrateurs Dirigeants : Répertoire des Entités Municipales du Québec*.

<http://www.mairesduquebec.com/mairesduquebec/munic.php?id=1708>, consulté le 30 septembre 2013.

SIGNORI-LAFOREST, Monique. *Inventaire analytique des Archives du diocèse de Saint-Jean-de-Québec, 1688-1900*. Québec, Centre de documentation (Service de l'inventaire des biens culturels), 1976, ix-751 p.

TANGUAY, Cyprien. *Répertoire général du clergé canadien par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*. 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Sénécal, 1893 (1868), xiii- 526-xlvi p.

TOWNER, James William. *A genealogy of the Towner family : The Descendants of Richard Towner, who came from Sussex County, Eng., to Guilford, Conn., before 1685*. Los Angeles, Times-Mirror Printing & Binding House, [1910?], 269 p.

## **Études (monographies et articles)**

### **Sur la famille Marchand et Saint-Jean-sur-Richelieu**

BELLERIVE-BELLAVANCE, Marie Pier. « Journal intime (1879-1900) de Joséphine Marchand : lecture sociocritique d'une écriture féminine ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2011, 97 p.

BROSSEAU, Jean-Dominique. *Saint-Jean-de-Québec : origine et développements*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Le Richelieu, 1937, 313 p.

CALDWELL, E. L. *History of St. James' Church, St. Johns, Que.* [s. l. n. e.], 1947, 79 p.

FILION, Mario *et al.* *Histoire du Richelieu-Yamaska-Rive Sud*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2001, 557 p.

FORTIN, Lionel. *Félix-Gabriel Marchand*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1979, 232 p.

FORTIN, Lionel. *Le maire Nelson Mott et l'histoire de Saint-Jean*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1976, 109 p.

LANCIAULT, Michel. *Découvrons Saint-Jean, ville historique*. Québec, Centre de documentation de la direction de l'inventaire des biens culturels, 1978, 81 p.

LEFEBVRE, Jean-Jacques. *Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) notaire, 1855, premier ministre du Québec, 1897*. Montréal, Imprimerie Gagné, 1978, 48 p.

SIGNORI, Monique et Maurice LAFOREST. *Une église, une cathédrale : Saint-Jean l'Évangéliste*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1980, 63 p.

TANGUAY, Roch et Jean-Yves THÉBERGE. ... *À pied dans le vieux Saint-Jean*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1978, 119 p.

### **Sur les élites au Québec**

BERVIN, George. *Québec au XIX<sup>e</sup> siècle : l'activité économique des grands marchands*. Sillery, Septentrion, 1991, 290 p.

- BLAIR, Louisa. *Les Anglo : la face cachée de Québec*. Tome I : 1608-1850. Québec, Éditions Sylvain Harvey, 2005, 130 p.
- BOURASSA, Karl. « Charles Carroll Colby : la vie professionnelle et le réseau d'affaires d'un bourgeois des Cantons de l'Est du XIX<sup>e</sup> siècle ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 2012, 137 p.
- CASTONGUAY, Jacques. *Au temps de Philippe Aubert de Gaspé : Lady Stuart*. Montréal, Éditions du Méridien, 1986, 125 p.
- CASTONGUAY, Jacques. *Philippe Aubert de Gaspé, seigneur et homme de lettres*. Québec, Septentrion, 1991, 202 p.
- CIMON, Jean. *Ulric J. Tessier : la bourgeoisie francophone au XIX<sup>e</sup> siècle*. Sillery, Septentrion, 1997, xi-257 p.
- FILLION, Pascal. « Étude de l'univers domestique en milieu bourgeois chez les anglophones et les francophones du Québec: le cas Jourdain-Fiset ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1998, 116 p.
- FYSON, Donald. « Domination et adaptation: les élites européennes au Québec, 1760-1841 ». Claire LAUX *et al.*, dir. *Au Sommet de l'Empire. Les élites européennes dans les colonies (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Berne, Peter Lang, 2009, p. 167-198.
- GADOURY, Lorraine. *La famille dans son intimité : échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Hurtubise HMH, 1998, 185 p.
- GADOURY, Lorraine. *La noblesse de Nouvelle-France: familles et alliances*. Ville La Salle, Hurtubise HMH, 1991, 208 p.
- GAGNON, Serge. *Mariage et famille au temps de Papineau*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, xii-300 p.
- GRENIER, Benoît. *Seigneurs campagnards de la Nouvelle-France : Présence seigneuriale et sociabilité rurale dans la vallée du Saint-Laurent à l'époque préindustrielle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 409 p.
- IMBEAULT, Sophie. *Les Tarieu de Lanaudière: une famille noble après la Conquête, 1760-1791*. Québec, Septentrion, 2004, 268 p.
- LAMBERT, Maude-Emmanuelle. « La petite bourgeoisie francophone en milieu périphérique: parcours historiques d'une famille de marchands généraux de Rimouski, sur trois générations (1855-1945) ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2005, ix-168 p.
- LEGARE, Denyse. *Sillery au temps de James MacPherson Le Moine*. Québec, Villa Bagatelle, 2010, 24 p.
- LINTEAU, Paul-André. « Quelques réflexions autour de la bourgeoisie québécoise, 1850-1914 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 30, n° 1, 1976, p. 55-66.
- LITTLE, Jack I. *Patrician Liberal : The Public and Private Life of Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, 1829-1908*. Toronto, University of Toronto Press, 2013, 376 p.
- MASSÉ, Jean-Claude. *Malcolm Fraser: de soldat écossais à seigneur canadien*. Québec, Septentrion, 2011, 360 p.

- MERCIER, Louise. *La maison Henry-Stuart : le temps retrouvé*. Québec, Éditions Continuité, 79 p.
- MILLER, Pamela et al. *La Famille McCord : une vision passionnée / The McCord family : a passionate vision*. Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1992, 143 p.
- NADEAU-SAUMIER, Monique. « Un espace et un lieu de culture : le Art building de Sherbrooke 1887-1927 ». Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007, xx-768 p.
- NOËL, Françoise. *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870: A View From Diaries and Family Correspondence*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 2003, xii-372 p.
- TREMBLAY, Alex. « Gabriel-Elzéar Taschereau ». Gaston DESCHÊNES et Denis VAUGEOIS, dir. *Vivre la Conquête : à travers plus de 25 parcours individuels*. Tome II. Québec, Septentrion, 2014, à paraître.
- TREMBLAY, Alex. « Les effets de la francophilie sur les élites politiques canadiennes-françaises : l'exemple de la famille Marchand (1855-1942) ». *Revue d'études des Cantons-de-l'Est/ Journal of Eastern Townships Studies (RECE/JETS)*, vol. 40, à paraître.
- YOUNG, Brian. « Death, Burial, and Protestant Identity in an Elite Family: the Montreal McCords ». Bettina BRADBURY et Tamara MYERS, dir. *Negotiating identities in 19th and 20th century Montreal*. Vancouver, UBC Press, 2005, p. 101-119.
- YOUNG, Brian. *Patrician Families, Authority, and the Making of Quebec*. manuscrit non publié.

### **Sur les élites dans le reste du Canada et ailleurs dans le monde**

- BASKERVILLE, Peter A. *A Silent Revolution? Gender and Wealth in English Canada, 1860-1930*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 2008, viii-375 p.
- BUDDLE, Melanie. *The Business of Women: Marriage, Family, and Entrepreneurship in British Columbia, 1901-51*. Vancouver, UBC Press, 2010, xi-208 p.
- BUSHMAN, Richard. *The Refinement of America: Persons, Houses, Cities*. New York, Vintage, 1993, xix-504 p.
- CHALINE, Jean-Pierre. *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Éditions du C.T.H.S., 1995, 270 p.
- CLARKSON, Chris. *Domestic Reforms: Political Vision and Family Regulation in British Columbia, 1862-1940*. Vancouver, UBC Press, 2007, 304 p.
- CROSSICK, Geoffrey. « La bourgeoisie britannique au XIX<sup>e</sup> siècle. Recherches, approches, problématiques », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, vol. 6, novembre-décembre 1998, p. 1089-1130.
- FUMAROLI Marc, Gabriel DE BROGLIE et Jean-Pierre CHALINE dir. *Élites et sociabilité en France*. Paris, Perrin, 2003, 295 p.

- HOLMAN, Andrew C. *A Sense of their Duty: Middle Class Formation in Victorian Ontario Towns*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 2000, 243 p.
- HOBBSBAMM, Eric. « La middle class anglaise ». Jürgen KOCKA dir. *Les bourgeoisies européennes au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Belin, 1996, p. 101-129.
- JAMES, Lawrence. *The Middle Class: A History*, Londres, Little, Brown, 2006, xxii-690 p.
- KERTZER, David I. et Marzio BARBAGLI. *Family Life in the Long Nineteenth Century 1789-1913*. New Haven et Londres, Yale University Press, 2002, 2 vol.
- LANNING, Robert. *The National Album: Collective Biography and the Formation of the Canadian Middle Class*. Ottawa, Carleton University Press, 1996, 202 p.
- MORRIS, R.J. *Men, Women, and Property in England, 1780-1870: A Social and Economic History of Family Strategies Amongst the Leeds Middle Classes*. Cambridge, Cambridge University Press, 2005, xiii-445 p.
- PELLISSIER, Catherine. « Les correspondances des élites lyonnaises au XIX<sup>e</sup> siècle ». Pierre ALBERT, dir. *Correspondre jadis et naguère*. Paris, éditions du CTHS, 1997, p. 387-404.
- PELLISSIER, Catherine. *Loisirs et sociabilités des notables lyonnais au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire/Presses universitaires de Lyon, 1996, 272 p.
- PERROT, Philippe. *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 1981, 344 p.
- ROTUNDO, E. Anthony. *American Manhood: Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*. New York, Basic Books, 1993, xii-382 p.
- RYAN, Mary. *Cradle of the Middle Class: The Family in Oneida County, New York, 1790-1865*. Cambridge, Cambridge University Press, 1981, xiv-321 p.

### **Sur les relations entre les groupes ethniques**

- BECKER, Judith et Wolfgang HELBICH. « Catholiques et protestants à Waterloo, Qué., 1860-1920 : des relations complexes dans une période de changement de majorité ». *Sessions d'étude de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 66, 2000, p. 29-48.
- BOUCHARD, Gérard. « Une nation, deux cultures. Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) ». Gérard BOUCHARD et Serge COURVILLE, dir. *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 3-47.
- BRUNET, Michel. *La présence anglaise et les Québécois*. 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Les Intouchables, 2009 (1958), 326 p.
- BRUNET, Michel. *Les Canadiens après la conquête 1759-1775 : De la révolution canadienne à la révolution américaine*. Montréal, Fides, 1969, 313 p.
- CAMPEY, Lucille H. *Les Écossais : the Pioneer Scots of Lower Canada, 1763-1855*. Toronto, Natural Heritage Books, 2006, xix-312 p.

- CARISSE, Colette. « Orientations culturelles dans les mariages entre Canadiens français et Canadiens anglais », *Sociologie et sociétés*, vol. 1, n° 1, 1969, p. 39-52.
- CARISSE, Colette. *Orientations culturelles des conjoints dans les mariages bi-ethniques, Rapport de recherche soumis à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, Montréal, janvier 1966.
- CHAREST, Paul. « Le métissage euro-inuit dans la sous-aire culturelle du Labrador méridional ». *Recherches Amérindiennes au Québec*. vol. 37 n° 2/3, 2007, p. 61-75.
- COLEMAN, Arica L. « “Tell the Court I Love My [Indian] Wife” Interrogating Race and Self-Identity in Loving v. Virginia ». *Souls: A Critical Journal of Black Politics, Culture, and Society*. vol. 8, n° 1, 2006, p. 67-80.
- COURVILLE, Serge et Normand SÉGUIN. *La paroisse*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, xiii-296 p.
- DICKINSON, John A. « L'anglicisation », Michel PLOURDE, dir. *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal, Fides/Publications du Québec, 2000, p. 80-91.
- DICKINSON, John A. « L'anglicisation ». Michel PLOURDE, dir. *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*. 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Fides/Publications du Québec, 2008 (2000), p. 130-142.
- DOONER, Alfred. « The Conversion of Sir Allan MacNab, Baronet (1798-1862) ». *Sessions d'étude de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 10, 1942-1943, p. 47-64.
- ELLINGHAUS, Katherine. *Taking Assimilation to Heart : Marriages of White Women and Indigenous Men in the United States and Australia, 1887-1937*. Lincoln (Nebraska), University of Nebraska Press, 2006. 278 p.
- GOULET, Sophie. « La nuptialité dans la ville de Québec : étude des mariages mixtes au cours de la deuxième moitié du 19<sup>ième</sup> siècle ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2002, viii-113 p.
- HELBICH, Wolfgang. « Bicultural Cohabitation in Waterloo, Québec, 1850-1925 ». *Revue d'études des Cantons-de-l'Est/ Journal of Eastern Townships Studies (RECE/JETS)*, vol. 6, printemps 1995, p. 57-68.
- HUDON, Christine. « Family Fortunes and Religious Identity : The French-Canadian Protestants of South Ely, Quebec, 1850-1901 ». Nancy CHRISTIE et Michael GAUVREAU, dir. *Households of faith : family, gender and community in Canada, 1760-1969*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2002, p. 138-166.
- LAFRANCE, Marc et Thierry RUDDEL. « Physical Expansion and Socio-Cultural Segregation in Quebec City, 1765-1840 ». Gilbert STELTER et Alan ARTIBISE, dir. *Shaping the Urban Landscape: Aspects of the Canadian City-Building Process*. Ottawa, Carleton University Press, 1982, p. 148-172.
- LAPOINTE, Pierre-Louis. *Les Québécois de la bonne entente : un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham, 1850-1950*. Sillery, Septentrion, 1998, 358 p.

- LITTLE, Jack I. *Borderland Religion : the Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852*. Toronto, University of Toronto Press, 2004, xv-386 p.
- LITTLE, Jack I. *Loyalties in Conflict : a Canadian Borderland in War and Rebellion, 1812-1840*. Toronto, University of Toronto Press, 2008, ix-182 p.
- MORIN, Michel. « Le pluralisme religieux et juridique en matière d'état civil et de mariage, 1774-1921 ». Lorraine DEROCHE dir. *L'État canadien et la diversité culturelle et religieuse, 1800-1914*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 3-20.
- OLSON, Sherry. « Le peuplement de Montréal ». Serge COURVILLE dir. *Population et territoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 81-94.
- OLSON, Sherry et Patricia THORNTON. « Familles montréalaises du XIX<sup>e</sup> siècle : trois cultures, trois trajectoires ». *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n° 2, 1992, p. 51-75.
- PATRICK, Jung. « The Creation of the Metis Society : French-Indian Inter-marriage in the Upper Great Lakes ». *Voyageur: Northeast Wisconsin's Historical Review*. vol. 19 n° 2, juin 2003, p. 38-48.
- ROUSSEAU, Louis et Frank W. REMIGGI, dir. *Atlas historique des pratiques religieuses : Le Sud-Ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, ix-235 p.
- ROWE, Jill E. « Mixing It Up: Early African American Settlements in Northwestern Ohio ». *Journal of Black Studies*, vol. 39, n° 6, juillet 2009, p. 924-936.
- SAINT-HILAIRE, Marc et Richard MARCOUX. « Le ralentissement démographique ». Serge COURVILLE et Robert GARON, dir. *Québec, ville et capitale*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 172-179.
- SAUNT, Claudio. *Black, White, and Indian: Race and the Unmaking of an American Family*. New York, Oxford University Press, 2005, 312 p.
- TURCOT, Laurent. « Pratiques culturelles et sociabilité au Québec de la Conquête au début du XIX<sup>e</sup> siècle ». Sophie IMBEAULT, Denis VAUGEOIS et Laurent VEYSSIÈRE, dir. *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*. Québec, Septentrion, 2013, p. 332-348.
- TRUDEL, Marcel. « Les mariages mixtes sous le régime militaire ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 7, n° 1, 1953, p. 7-31.
- VOISINE, Nive. « L'Église, gardienne de la langue ». Michel PLOURDE, dir. *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*. 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Fides/Publications du Québec, 2008 (2000), p. 143-147.

### **Autres**

- BÉLANGER, Réal. *Wilfrid Laurier, quand la politique devient passion*. 2<sup>e</sup> édition, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007 (1986), 450 p.
- BERGERON, Gérard. *Lire François-Xavier Garneau, 1809-1866 : historien national*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 244 p.

- BERTON, Pierre. *Marching as to War : Canada's Turbulent Years, 1899-1953*. Toronto, Doubleday Canada, 2001, 632 p.
- BRADBURY, Bettina. *Wife to Widow. Lives, Laws, and Politics in Nineteenth-Century Montreal*. Vancouver, UBC Press, 2011, 502 p.
- BRUNET, Manon. « Henri-Raymond Casgrain et la paternité d'une littérature nationale ». *Voix et Images*, vol. 22, n° 2, 1997, p. 205-224.
- CAMERON, Christina. *Charles Baillairgé, Architect & Engineer*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989, xxvi-201 p.
- CHARLE, Christophe. « Paris métropole culturelle: essai de comparaison avec Berlin (1880-1920) ». *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, vol. 111, n° 1, 1999, p. 455-476.
- CHAUSSÉ, Gilles. « French Canada from the Conquest to 1840 ». Terrence MURPHY et Roberto PERIN, dir. *A Concise History of Christianity in Canada*. Toronto, Oxford University Press, 1996, p. 56-107.
- COMITÉ DU CENTENAIRE DE MAGOG. *Magog : Cent ans et plus d'histoire*. Magog, Éditions Orford, 1988, 255 p.
- CÔTÉ-ANGERS, Jean-Philippe. « Joseph Vézina et l'orchestre à vent : l'expression d'un nationalisme musical canadien ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université Laval, 2010, x-133 p.
- DÉSILETS, Andrée. *L'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société royale du Canada : un siècle d'histoire*. Ottawa, Société royale du Canada, 1997, 161 p.
- DORION-POUSSART, Nicole. *Voyage aux sources d'un pays, Sillery, Québec*. Québec, GID, 2007, xv-351 p.
- FILION, Mario et al. *Histoire du Haut Saint-Laurent*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000, 439 p.
- FOURNIER, Marcel. *Les Français au Québec, 1765-1865 : Un mouvement migratoire méconnu*. Québec, Septentrion, 1995, 386 p.
- FYSON, Donald. « L'administration de la justice 1800-1867 ». *Cap-aux-Diamants*, hors-série, 1999, p. 35-40.
- GALARNEAU, Claude. *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*. Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Armand Colin, 1970, xi-401 p.
- GALARNEAU, Claude. « Les Canadiens en France (1815-1855) ». *Les Cahiers de Dix*, vol. 44, 1989, p. 135-181.
- GALARNEAU, Claude. *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*. Montréal, Fides, 287 p.
- GALARNEAU, Claude et Elzéar LAVOIE dir. *France et Canada français du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, 322 p.
- GALLICHAN, Gilles. « Pierre Bédard : le devoir et la justice : 1<sup>re</sup> partie – La liberté du Parlement et de la presse ». *Les Cahiers des dix*, n° 63, 2009, p. 101-160.

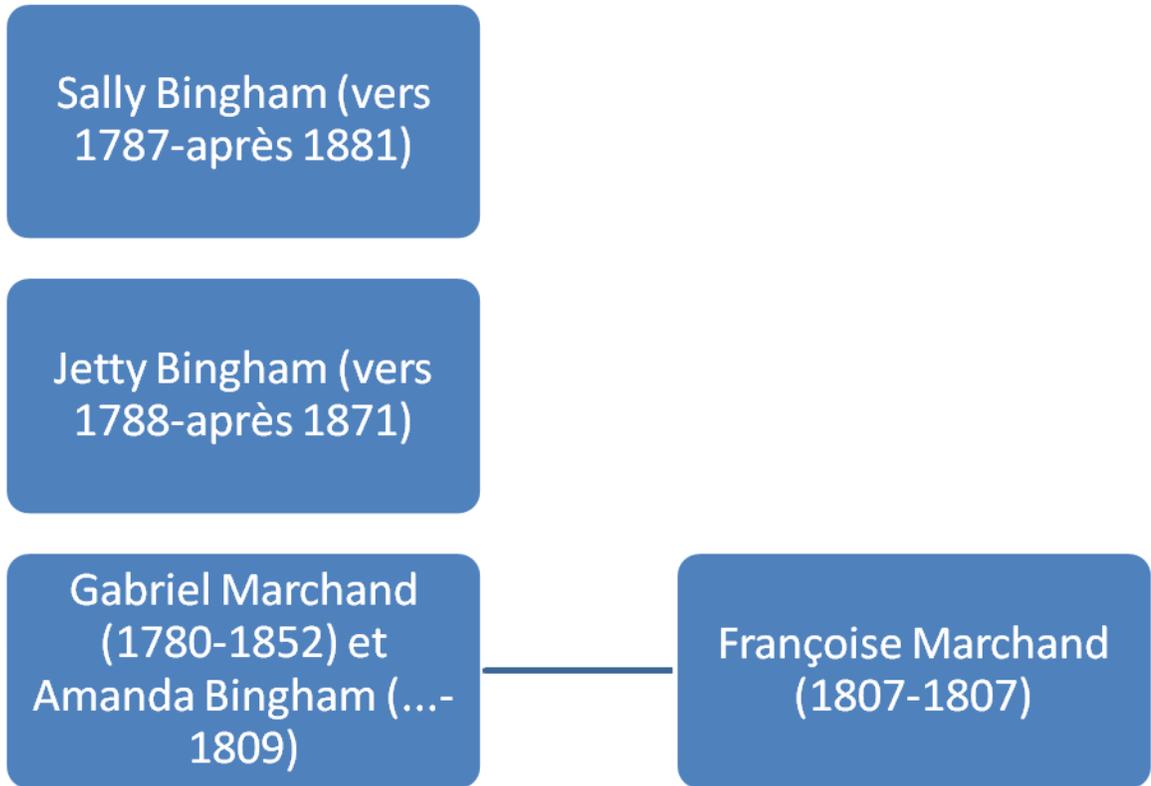
- GALLICHAN, Gilles, Kenneth LANDRY et Denis SAINT-JACQUES *et al.* *François-Xavier Garneau : une figure nationale*. Québec, Éditions Nota bene, 1998, 398 p.
- HARE, John *et al.* *Histoire de la ville de Québec, 1608-1871*. Montréal, Boréal, 1987, 399 p.
- HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON. *Histoire du catholicisme québécois*. Volume III : *Le XX<sup>e</sup> siècle*. Tome 1 : *1898-1940*. Montréal, Boréal Express, 1984, 504 p.
- HUBERT, Ollivier. *Sur la terre comme au Ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII<sup>e</sup>-mi XIX<sup>e</sup> siècle)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, xviii-341 p.
- HUBERT, Ollivier. « Sur l'histoire du quotidien et la religion ». *Études d'histoire religieuse*, vol. 73, 2007, p. 77-82.
- HUDON, Christine. « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n<sup>o</sup> 2, 1995, p. 169-194.
- KESTEMAN, Jean-Pierre, Peter SOUTHAM et Diane SAINT-PIERRE. *Histoire des Cantons de l'Est*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, 829 p.
- KNIBIEHLER, Yvonne. *Les pères aussi ont une histoire*. Paris, Hachette, 1987, 343 p.
- LABRECQUE Annie-Claude et Dany FOGÈRES. « L'économie montréalaise au XIX<sup>e</sup> siècle ». Dany FOGÈRES, dir. *Histoire de Montréal et de sa région*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 485-534.
- LACHANCE, André. *Séduction, amour et mariage et Nouvelle-France*. Montréal, Libre Expression, 2007, 186 p.
- LAMBERT, Pierre. *Les anciennes diligences du Québec : le transport en voiture publique au XIX<sup>e</sup> siècle*. Québec, Septentrion, 1998, 193 p.
- LAMONDE, Yvan. *Histoire sociale des idées au Québec*. Tome I : *1760-1896*. Saint-Laurent, Fides, 2000, 572 p.
- LAMONDE, Yvan. « La France puis l'Angleterre, les États-Unis et le Vatican devant l'opinion québécoise ». Yvan LAMONDE et Gilles GALLICHAN dir. *L'histoire de la culture et de l'imprimé : Hommages à Claude Galarneau*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 45-59.
- LAPOINTE, Pierre-Louis Lapointe. « La nouvelle européenne et la presse québécoise d'expression française (1866-1871) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, n<sup>o</sup> 4, 1975, p. 517-537.
- LEMIEUX, Lucien. *Histoire du catholicisme québécois*. Volume II : *Les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Tome 1 : *Les années difficiles (1760-1839)*. Montréal, Boréal, 1989, 438 p.
- LE MOINE, Roger. *Un Québécois bien tranquille*. Sainte-Foy, Éditions La Liberté, 1985, 187 p.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn et Christophe CARITEY. « L'histoire du Québec racontée par les élèves de 4e et 5e secondaire : l'impact apparent du cours d'histoire nationale dans

- la structuration d'une mémoire historique collective chez les jeunes Québécois ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 1, 2008, p. 69-93.
- LEVESQUE, Michel. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique 1867-1960*. Québec, Septentrion, 2013, xxiv-809 p.
- MESLI, Samy. « Historique du consulat général de France ». *Cap-aux-Diamants*, no. 99, 2009, p. 65-72.
- MIMEAULT, Mario. « La correspondance de la famille de Théodore-Jean Lamontagne (1852-1925) La lettre, véhicule d'une expérience migratoire ». Thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2011, 346 p.
- PARMENTIER, Francis. « Déterminismes individuels et sociaux dans une correspondance québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle : le cas d'Arthur Buies », Mireille BOSSIS, dir., *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, éditions Kimé, 1994, p. 153-169.
- PELLETIER, Jean-Guy. « La presse canadienne-française et la guerre des Boers ». *Recherches sociographiques*, vol. 4, n° 3, 1963, p. 337-349.
- PERIN, Roberto. *Ignace de Montréal, Artisan d'une identité nationale*. Montréal, Boréal, 2008, 303 p.
- PORTER, John R., dir. *Un art de vivre : Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993, 527 p.
- PROVOST, Guy. « Oscar Dunn, sa vie, son œuvre ». Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1973, xxxiii-639 p.
- ROCHER, Guy. *Introduction à la sociologie générale*. Tome I : *L'action sociale*. Montréal, H. M. H., 1969, 223 p.
- ROY, Pierre-Georges. *La famille Faribault*. Lévis, [s. e.], 1913, 47 p.
- RUMILLY, Robert. *Histoire de la province de Québec*. Tome II : *Le "Coup d'État"*. Montréal, éditions Bernard Valiquette, 1941, 239 p.
- SANFILIPPO, Matteo. « Du Québec à Rome et de Rome au Québec : voyageurs canadiens-français en Italie et voyageurs italiens au Canada français entre la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> ». Pierre LANTHIER et Jean-Pierre WALLOT, dir. *Constructions identitaires et pratiques sociales : actes du colloque en hommage à Pierre Savard tenu à l'Université d'Ottawa les 4, 5, 6 octobre 2000*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2002, p. 279-300.
- SAVARD, Pierre. *Le Consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, 132 p.
- SWEENEY, Robert C.H. « Compte-rendu de l'ouvrage de Pierre-Louis Lapointe, *Les Québécois de la bonne entente : un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham, 1850-1950*, Sillery, Septentrion, 1998, 358 p. ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 4, printemps 1999, p. 580-583.
- VOISINE, Nive. « L'ultramontanisme canadien-français au XIX<sup>e</sup> siècle ». Nive VOISINE et Jean HAMELIN, dir. *Les Ultramontains canadiens-français : Études d'histoire*

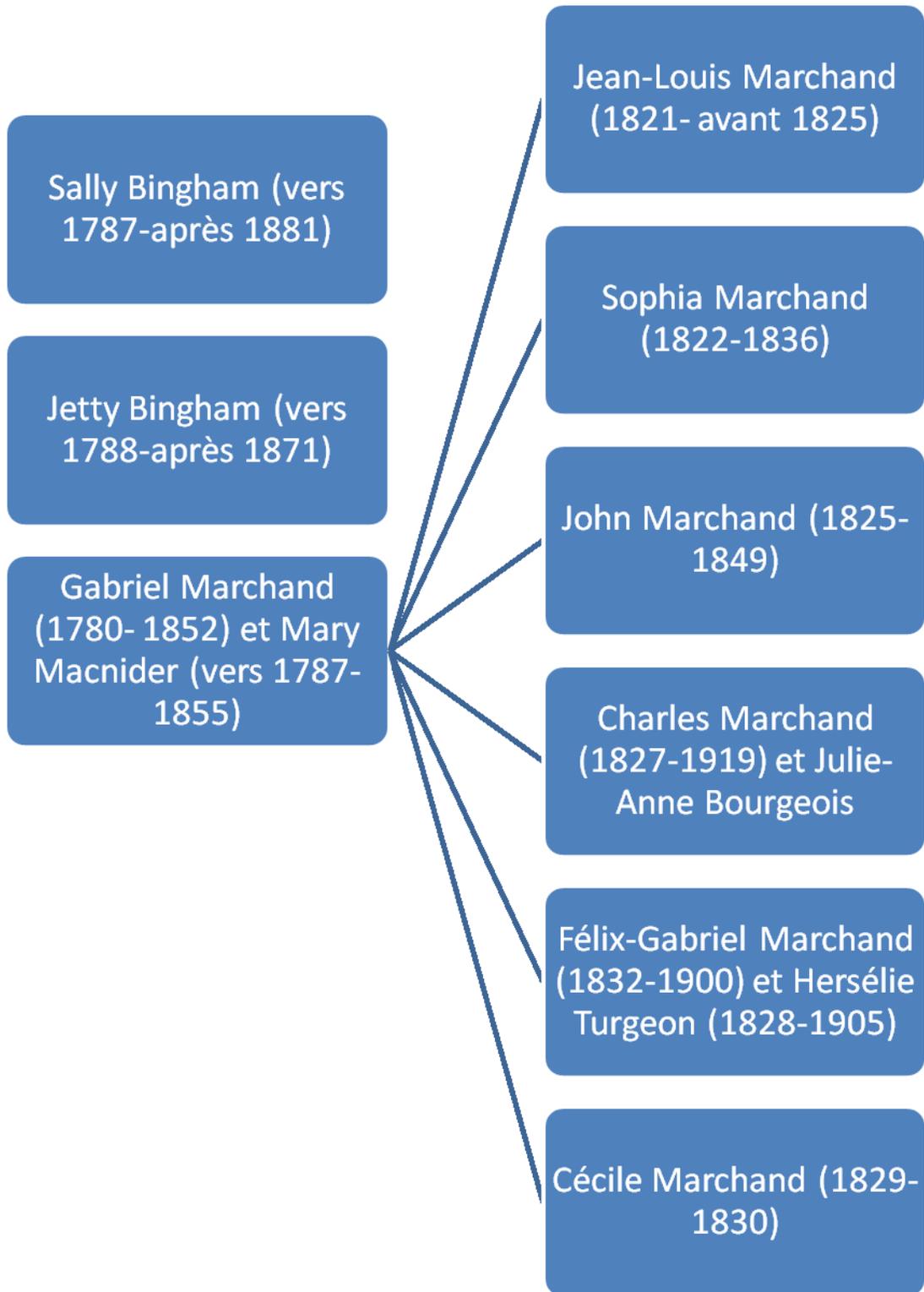
*religieuse présentées en hommage au professeur Philippe Sylvain.* Montréal, Boréal Express, 1985, p. 67-104.

## Annexes

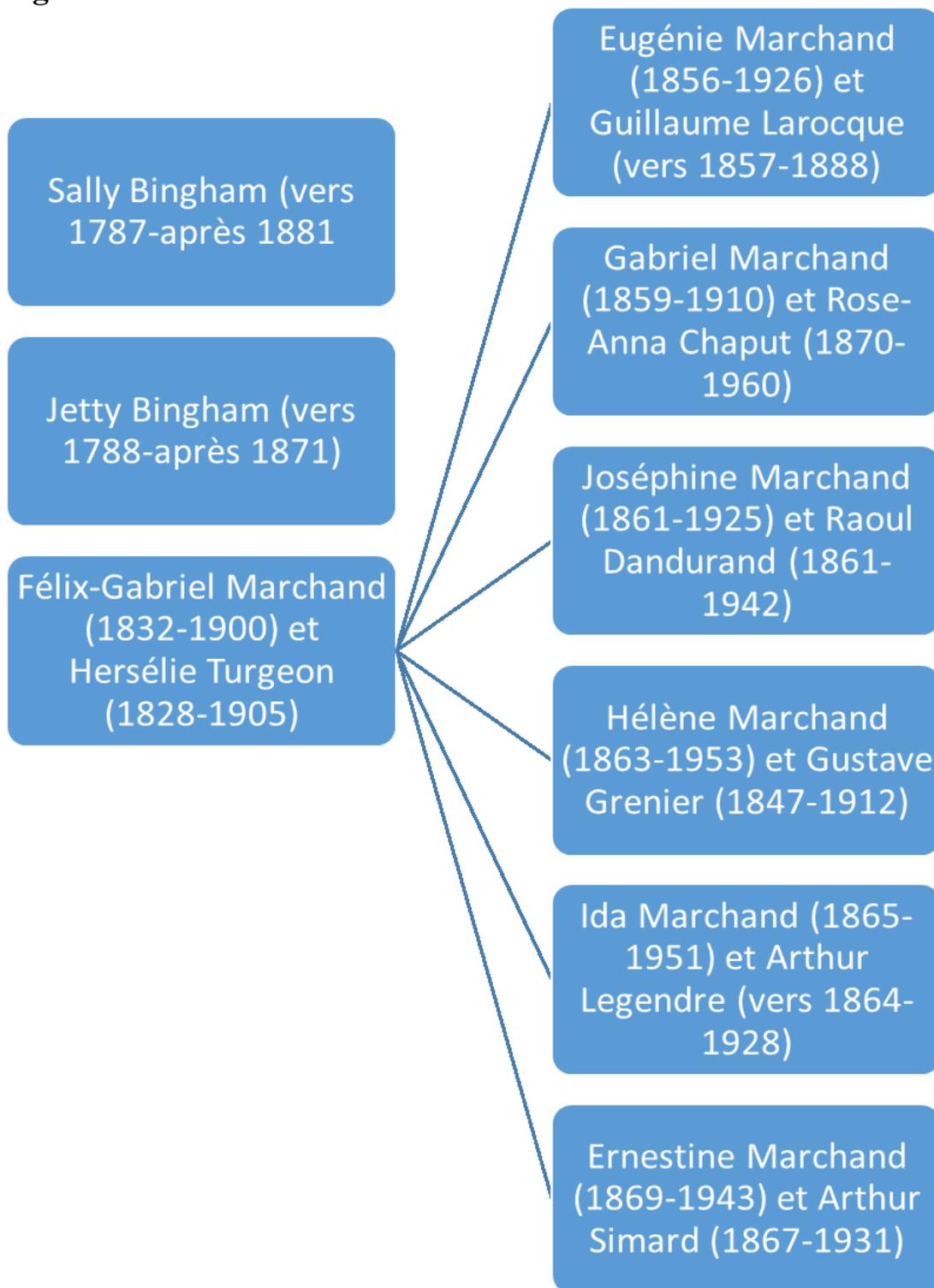
### I. Maisonnée de la famille de Gabriel Marchand et d'Amanda Bingham



## II. Maisonnée de la famille de Gabriel Marchand et de Mary Macnider



### III. Maisonnée de la famille de Félix-Gabriel Marchand et d'Hersélie Turgeon<sup>537</sup>



<sup>537</sup> Afin d'alléger cet arbre généalogique, nous n'y avons mis que les enfants de Félix-Gabriel Marchand qui sont parvenus à l'âge adulte.

## IV. Exemple de fiche de dépouillement

Cote <input type="text"/>	Date <input type="text"/>	Destinateur <input type="text"/>	Langue <input type="checkbox"/> Anglais <input type="checkbox"/> Français <input type="checkbox"/> Autre
Auteur <input type="text"/>	Lieu de production <input type="text"/>	Contenu <input type="text"/>	Francophilie <input type="checkbox"/> Francophilie <input type="checkbox"/> Personnage(s) de France <input type="checkbox"/> Liens avec la France <input type="checkbox"/> Littérature française <input type="checkbox"/> Autre...
Série <input type="radio"/> S1 <input type="radio"/> S2 <input type="radio"/> S3 <input type="radio"/> S4 <input type="radio"/> YB	Notes <input type="text"/>	Canadien-français <input type="checkbox"/> Lien avec un Canadien fran <input type="checkbox"/> Littérature canadienne-fran <input type="checkbox"/> Patriotisme <input type="checkbox"/> Autre...	Canadien-anglais <input type="checkbox"/> Liens avec un Anglo-Québé <input type="checkbox"/> Littérature anglo-québécois <input type="checkbox"/> Lien avec un canadien-angl <input type="checkbox"/> Autre...
S1 <input type="radio"/>	Importance <input type="checkbox"/> 1 <input type="checkbox"/> 2 <input type="checkbox"/> 3 <input type="checkbox"/> 4 <input type="checkbox"/> 5	Autres pays <input type="checkbox"/> Lien avec une personne <input type="checkbox"/> Littérature <input type="checkbox"/> Référence à ce pays <input type="checkbox"/> Langue étrangère	Génération <input type="checkbox"/> Ancêtres <input type="checkbox"/> Gabriel <input type="checkbox"/> Félix-Gabriel <input type="checkbox"/> Enfants
S2 <input type="radio"/>	Sujet <input type="checkbox"/> Politique <input type="checkbox"/> Culturel <input type="checkbox"/> Education <input type="checkbox"/> Religieux <input type="checkbox"/> Familial <input type="checkbox"/> Militaire <input type="checkbox"/> Affaires <input type="checkbox"/> Amitié <input type="checkbox"/> Santé <input type="checkbox"/> Voyages <input type="checkbox"/> Vêtements <input type="checkbox"/> Agriculture <input type="checkbox"/> Vie à Saint-J <input type="checkbox"/> Alimentation	GÉNÉRATION <input type="checkbox"/> Ancêtres <input type="checkbox"/> Gabriel <input type="checkbox"/> Félix-Gabriel <input type="checkbox"/> Enfants	GÉNÉRATION <input type="checkbox"/> Ancêtres <input type="checkbox"/> Gabriel <input type="checkbox"/> Félix-Gabriel <input type="checkbox"/> Enfants